J. 10. 366

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND.

TOME CINQUIE'ME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE SAINT EVREMOND,

AVEC

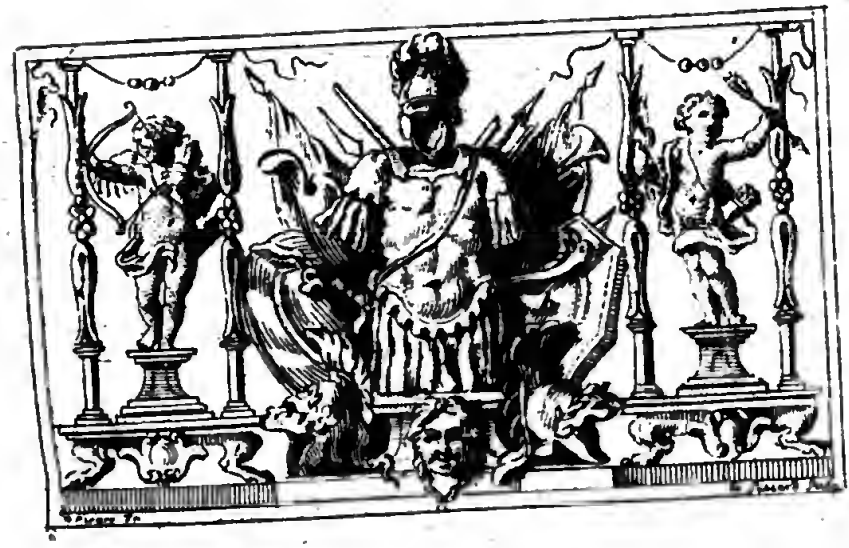
LA VIE DE L'AUTEUR.

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME CINQUIE'ME.



M. DCC. XL.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS
LE CINQUIE'ME TOME.

ELoge de M. de Turenne. *pag.* 1.
Parallele de M. le Prince & de M. de Turenne. 14.
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 19.
A Madame la Ducheſſe Mazarin : *Vous ne ſçavez que trop, Hortence*, &c. 22.
A la même, pour Etrennes le premier jour de l'an : *La Nature inéxorable*, &c. 29.
Lettre à Monſieur *** ; *Sous le nom de Madame Mazarin.* 31.
A Madame la Ducheſſe Mazarin : *Vous qui penſez que la Nature*, &c. 35.
Sur le commencement de la guerre de 1689. *D'intéréts différens l'union mal formée*, 37.
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 40.
A M. le Marquis de Miremont : *Illuſtre & nouveau Machabée*, &c. 45.
Au même : *Miremont qui ſavez combattre*, &c. 47.
A Caliſte : *Sœur Théreſſe l'illuminée*, &c. 48.
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 51.
A M. Villiers : *Banniſſons toute viande noire*, &c. 54.

Au même : *Romains, nos Huîtres feroient honte*, &c. 56.
Scéne de Baſſette. 58.
Au Roi ſur ſa bleſſure : *Mars, ce Dieu renommé qui préſide aux allarmes*, &c. 63.
Sur le paſſage de la Boyne : *Animé de l'ardeur d'un généreux courage*, &c. 66.
Dialogue entre M. de S. Evremond, Madame Mazarin, & Mademoiſelle Beverweert. 68.
A Madame la Ducheſſe Mazarin : *Après tant de ſoins aſſidus*, &c. 70.
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond. 71.
A M. Hampden ; en ſtile de Marot. 75.
Au même ; en même ſtile. 77.
Scéne en Muſique. 78.
A M. le Duc de Nevers, pour Madame la Ducheſſe Mazarin : *Si je pouvois poſtillonner*, &c. 82.
Lettre à Monſieur *** pour Madame la Ducheſſe Mazarin. 84.
Lettre à Monſieur *** au nom de Madame la Ducheſſe Mazarin. 86.
Lettre à Madame la Ducheſſe de Nevers, au nom de Madame la Ducheſſe Mazarin. 87.
Lettre à Monſieur *** au nom de Madame la Ducheſſe Mazarin. 89.
Jugement ſur quelques Auteurs François. 91.
Sur la diſpute touchant les Anciens & les Modernes. *La France dans ſa Poëſie*, &c. 94.
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 105.
A la même : *Flatté d'une douce eſpérance*, &c. 107.
Sur la perte d'un Moineau blanc que Madame Mazarin aimoit beaucoup. 110.
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond. 113.
Dialogue ſur la maladie de Madame la Ducheſſe

Mazarin. 115.
Sur le Mois de Mars : *Mois ſi cher au Dieu des Hazards*, &c. 131.
Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ſes nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit ſongé qu'il étoit mort : *Malheureuſe condition*, &c. 133.
Prologue en Muſique. 135.
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin : *Quoique la Mort paroiſſe affreuſe*, &c. 144.
Sur la mort de Madame Middleton. *Stances irrégulieres.* 145.
Epitaphe de Madame Middleton. 147.
Sur la Satire de M. Deſpréaux contre les femmes. 148.
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 149.
A la même : *A Bourbon où ſont les bains chauds*, &c. 152.
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de Saint-Evremond. 155.
Réponſe de M. de Saint-Evremond à Mademoiſelle de l'Enclos. 157.
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 160.
Lettre à Madame la Ducheſſe de Bouillon, ſous le nom de Madame Mazarin. 161.
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 163.
Sur la mort de la Reine : *J'avois des ennemis dans ma plus tendre enfance*, &c. 164.
Epître de M. l'Abbé de Chaulieu, à Madame la Ducheſſe Mazarin. 165.
Réponſe de M. de Saint-Evremond à M. l'Abbé de Chaulieu. 167.
A Madame la Ducheſſe Mazarin : *Beauté, des Mortels chérie*, &c. 170.
Lettre à M. le Marquis de Miremont. 172.
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 175.

Billet à la même. 177.
A M. le Chevalier Colt : *Comment payer les Taxes ordonnées*, &c. 178.
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 183.
A la même. 185.
A la même. 186.
A la même. 187.
A la même. 188.
A la même. 189.
A M. le Marquis de Miremont : *On a fini la Campagne*, &c. 191.
Sur le mal des yeux de Madame Mazarin : *Il n'eſt qu'un Soleil dans les Cieux*, &c. 193.
Les avantages de l'Angleterre. 194.
Au Roi, ſur la découverte de la conſpiration contre ſa Perſonne. 200.
Fragment ſur le même ſujet. 201.
Lettre à M. Barbin. 202.
Epitaphe de M. le Comte de Grammont, avec le Portrait de l'Auteur. 204.
Lettre à Mademoiſelle de l'Enclos. 207.
Fragment d'une Lettre à M. le Comte de Grammont. 210.
Sur l'Amour de la Vie : *Pouſſé de ſon humeur guerriere*, &c. 211.
Lettre à M. le Marquis de Saiſſac, au nom de Madame la Ducheſſe Mazarin. 214.
Lettre à Madame la Ducheſſe Mazarin. 216.
A la même : *Le Mouton de Windſor céde au Mouton de Bath*, &c. 217.
Réponſe au Ploidoyé de M. Erard, pour M. le Duc Mazarin, contre Madame la Ducheſſe ſon Epouſe. 219.
Préface. *ibid.*
Réponſe au Plaidoyé de M. Erard, &c. 223.
Réglemens de M. le Duc Mazarin : *Nous Mazarin le pieux*, &c. 247.

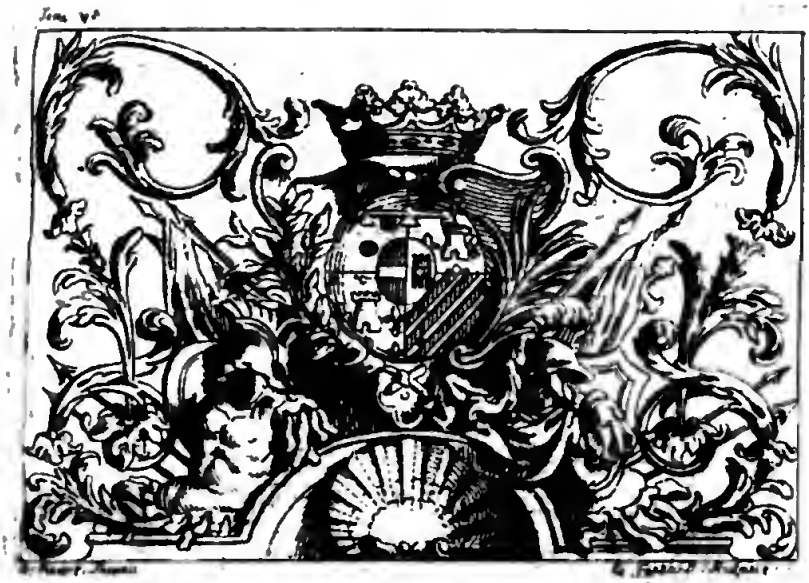
Lettre à M le Comte de Grammont. 249
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 251
A la même. 252
A la même. 253
Les douceurs de la vie d'un Vieillard : *Choix d'agréable compagnie*, &c. 254
Le concert de Chelſey, ſur le bruit qui avoit couru de la mort de M. le Duc Mazarin. 256
Billet à M. le Comte de Grammont. 260
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 261
A la même. 262
A la même. 263
A la même. 264
Lettre à Mademoiſelle de l'Enclos. 265
Chanſon. *On dit que le premier des foux*, &c. 267
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 270
A la même. 271
Réponſe au *Jugement* de M. l'Abbé Renaudot ſur le *Dictionnaire Hiſtorique & critique* de M. Bayle. 273
Billet à M. Silveſtre. 276
Jugement de M. de S. Evremond ſur la *Critique* de ſes ouvrages, & ſur leur *Apologie*. 278
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 281
A la même. *ibid.*
A la même. 282
Sur ce que Madame la Comteſſe de Sandwich avoit envoyé à Madame Mazarin du Mouton & des Lapins de Bath. 283
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 286
Au Roi, ſur la paix de Ryswich : *Tandis que nous parlons à Londre de la Paix*, &c. 287
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. Evremond. 290
Les Poules de Lesbos. *Fable Allégorique.* 291
Lettre à Mademoiſelle de l'Enclos. 292

Réponſe de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. Evremond. 295
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 297
A la même 298
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. Evremond. 299
Sur le Quietiſme. 301
Sur le même ſujet : *L'Amour divin à ſa naiſſance*, &c. 302
Dialogue ſur le Quietiſme. 304
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 310
A la même 311
A la même. 312
A Mylord Montaigu : *On admire avec raiſon*, &c. 313
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. Evremond. 317
Réponſe de M. de S. Evremond à Mademoiſelle de l'Enclos. 319
Billet de M. Julien à M. Silveſtre 322
Lettre de M. Julien à M. de S. Evremond. 323
Réponſe de M. de S. Evremond à M. Julien. 325
Billet à Madame la Ducheſſe Mazarin. 327
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. Evremond. 328
A Madame Hervart : *Ce ne fut point par un hazard*, &c. 330
Sur le Roi d'Eſpagne. *Je maintiens la paix dans le monde*, &c. 334
Lettre à M. Silveſtre. *ibid.*
Sur la mort de Madame la Ducheſſe Mazarin : *Enfin le Ciel l'a retirée*, &c. 337
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. Evremond. 342
Lettre de M. de S. Evremond à M. le Marquis de Canaples. 344

Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. Evremond. 346
Réponſe de M. de S. Evremond à Mademoiſelle de l'Enclos. 348
Lettre de M. de S. Evremond à M. le Marquis de Canaples. 350
Lettre de Mademoiſelle de l'Enclos à M. de S. vremond. 352
Lettre à Mylord Montaigu. 353
Lettre à Monſieur ***. 355
Huitain : *Enfin j'ai reconnu la flateuſe impoſture*, &c. 359
Eloge du Roi. 360
Sur le même ſujet : *Veut-on louer un Roi*, &c. 361
Billet à Madame de la Perrine. 363
A la même : *Quittez, quittez; ma bonne Prude*, &c. 364
Lettre à Mademoiſelle de l'Enclos. 365
Billet à M. des Maizeaux. 367
Lettre à Mylord Gallway. 368
Billet à Madame de la Perrine. 371
Billet à M. Silveſtre. 372
Au même. 373
A Madame de la Perrine. *Il ne faut point faire la belle*, &c. 375
Portrait de Madame de la Perrine. *Galante ſans amour*, &c. 376
illet à M. Silveſtre. 378
ettre à M. le Prince d'Auvergne. 379
ortrait du Roi; *Etre puiſſant & juſte*, &c. 381
ettre à M. des Maizeaux. 383
ettre de M. des Maizeaux à M. de S. Evremond, ſur le Roman de la Roſe. 387
illet à Madame de la Perrine. 405
la même. 406
ttre à M. Silveſtre. 407

Billet à Madame de la Perrine, 409
A la même. 410
Billet à M. Silvestre. 411
Billet à Madame de la Perrine. 412
A la même. 413
A M. Silvestre : *Docteur aux regards salutaires*, &c. 414
Billet à Madame de la Perrine. 416
A la même. 417
Sur la tirannie de la raison. *La raison est d'un triste usage*, &c. 418
Billet à Madame de la Perrine. 419
A la même. 420
Lettre à M. le Comte Magalotti. 421
Billet à M. Silvestre. *Docteur, mandez à vos amis*, &c. 424
Billet à Madame de la Perrine : *Aucun Vin ne me fait envie*, &c. 425

ELOGE



ELOGE
DE MONSIEUR DE
TURENNE.

JE ferois tort à la Naiſſance de Monſieur de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans toute l'Europe que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage ; les caractéres des Grands-Hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles Femmes : mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable ; quelque choſe en ſa phyſionomie qui

faiſoit concevoir je ne ſai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit. On pourroit juger, à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un pere auſſi autoriſé dans le Parti Proteſtant, que Monſieur de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zéle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres; précautionné contre une ſéduction ſecrete, qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la Guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au Commandement des Armées; & l'on peut dire ſans éxagérer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eûs, jamais homme n'a tant dû à ſon mérite, & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à former ſon caractére. Tant qu'il a ſervi avec Monſieur le Prince en Allemagne, Monſieur le Prince lui a donné la principale gloire de tout ce qu'on y faiſoit; & l'eſtime qu'il avoit pour

lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de son temps: *Si j'avois à me changer*, dit-il, *je voudrois être changé en Monsieur de TURENNE, & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là.* On ne sauroit croire l'application qu'avoit Monsieur le Prince à l'observer, cherchant à profiter non seulement de ses actions, mais de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre.* » Faire peu de Siéges, *répondit* » *Monsieur de Turenne*, & donner beaucoup » de combats. Quand vous aurez rendu votre » Armée superieure à celle des ennemis, par » le nombre & par la bonté des Troupes; (ce » que vous avez presque fait par la Bataille de » Rocroi;) quand vous serez bien maître de » la campagne, les Villages vous vaudront des » Places: mais on met son honneur à prendre » une Ville forte, bien plus qu'aux moyens » de conquérir aisément une Province. Si » le Roi d'Espagne avoit mis en Troupes ce » qu'il lui a coûté d'hommes & d'argent à » faire des Siéges & à fortifier des Places, il » seroit aujourd'hui le plus considérable de » tous les Rois.

La premiére maxime de Monsieur de Turennne, pour la Guerre, est celle qu'on attribue à César; qu'*il ne falloit pas croire avoir*

rien fait, tant qu'il reſtoit quelque choſe à faire. A peine Philiſbourg avoit capitulé, qu'il ſe détacha avec ſes troupes pour tomber ſur le petit corps que Savelli & Coloredo commandoient : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Worms, à Mayence, qui ſe rendirent ; & tout cela fut éxécuté en ſix ou ſept jours. Il conſideroit plus les actions par leurs ſuites, que par elles-mêmes ; il eſtimoit plus un Général qui conſervoit un Pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas ſû en profiter.

Venons à nos guerres civiles. C'eſt-là qu'on a mieux connu Monſieur de Turenne, pour avoir été plus expoſé aux obſervations des courtiſans. On ſait qu'il a ſauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de Monſieur le Prince à Gien. Il a conſervé l'Etat, qu'and on le croyoit perdu ; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on oſoit en eſpérer la conſervation.

Mais un des plus conſidérables ſervices que Monſieur de Turenne ait rendu, a été ſans doute celui qu'il rendit à Gien (1). La Cour y croyoit être dans la derniere ſûreté, quand Monſieur le Prince qui avoit traverſé une partie du Royaume, lui ſeptiéme, pour venir joindre Monſieur de Beaufort, & Monſieur

(1) En 1652. Voyez le Tome II. pag. 164.

le Nemours ; quand Monſieur le Prince ne les eut pas ſi-tôt joints, qu'il marcha à Monſieur d'Hocquincourt, & tombant au milieu de ſes Quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne ſauriez croire la conſternation que cette malheureuſe nouvelle mit à la Cour. On n'oſoit demeurer dans la ville : on n'oſoit s'en éloigner ; ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu ſûrement. Toute la reſſource étoit en Monſieur de Turenne, qui ſe trouvoit dans un auſſi grand embarras. *Jamais*, a-t-il dit depuis, *il ne s'eſt préſenté tant de choſes affreuſes à l'imagination d'un homme, qu'il s'en préſenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-temps que j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée, qui en devoit faire la ſûreté. Pour peu qu'on ait de conſidération & de mérite, on a des ennemis & des envieux : j'en avois qui diſoient par tout que j'avois conſervé une liaiſon ſecrete avec Monſieur le Prince. Monſieur le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier malheur qui me fût arrivé, peut-être auroit-il eu le même ſoupçon qu'avoient les autres. De plus, je connoiſſois Monſieur d'Hocquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois expoſé, & ne l'avois point ſecouru. Toutes ces penſées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'eſt que Monſieur le Prince venoit à moi le plus fort, & victorieux.*

Dans ce méchant état, que Monſieur de Turenne a dépeint lui-même, il raſſembla ſes Quartiers le mieux qu'il put, & marcha, plus par conjecture que par connoiſſance, du côté que Monſieur le Prince pouvoit venir. La nuit étoit extrémement noire; & il n'avoit pour guides que des fuyards, plus capables d'effrayer ſes troupes, que de le conduire. Heureuſement il ſe trouva le matin à la tête d'un Défilé, qu'il falloit paſſer néceſſairement à Monſieur le Prince, s'il vouloit aller à Gien. Monſieur de Navailles propoſa de jetter l'Infanterie dans un bois qui bordoit le défilé: Monſieur de Turenne rejetta la propoſition, ſachant bien que les ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chaſſée, & que dans le déſordre où ils l'auroient miſe, il lui eût fallu ſe retirer à Gien avec la ſeule Cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ſes Troupes ſur une Ligne, & de s'éloigner cinq ou ſix cens pas du défilé. Monſieur le Prince croyant qu'il ſe retiroit véritablement, fit paſſer quatorze eſcadrons, qui alloient être ſuivis de l'Armée entiere: alors Monſieur de Turenne tournant avec toutes ſes forces, chargea, rompit, fit repaſſer le défilé à ces eſcadrons dans un déſordre incroyable. Monſieur le Prince le voyant en cette poſture, crut le paſſage du défilé impratiquable, comme en effet il l'étoit; & on ne fit autre

choſe le reſte de la journée que ſe canonner. Monſieur de Turenne fortifié du débris de l'Armée de Monſieur d'Hocquincourt, & de quelques gens frais, ſe retira le ſoir à Gien, où il reçut les applaudiſſemens ſincéres que donne une Cour, qui n'eſt pas encore bien raſſurée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ſes ſervices rendroit le caractére languiſſant, un ſeul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour ſi abandonnée, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir: les Parlemens s'étoient déclarés contre elle, & les peuples prévenus d'une fauſſe opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs déclarations. Monſieur le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens: Monſieur le Prince à celle des troupes: Fuenſaldagne s'étoit avancé juſqu'à Chauny avec vingt mille hommes; & Monſieur de Lorraine n'en étoit pas bien éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuſe, quand Monſieur de Turenne, après quelques ſiéges & quelques combats, dont je laiſſe le récit aux Hiſtoriens; quand Monſieur de Turenne la ramena malgré elle à Paris (1), où le Roi ne fut pas ſitôt, que ſon rétabliſſement dans la Capitale fit reconnoître ſon autorité par tout le Royaume. La ſûreté du Roi bien établie au dedans,

(1) Voyez le Tome II. pag. 57. dans les Notes.

Monſieur de Turenne fit ſentir ſa puiſſance au dehors, & réduiſit l'Eſpagne à demander une paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une guerre qui eût été ſa ruine.

Revenons des faits de Monſieur de Turenne à une obſervation plus particuliére de ſa conduite, de ſes qualités, de ſon génie. Aux bons ſuccès, il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés: aux mauvais, il trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. Il préferoit toûjours la ſolidité à l'éclat; moins ſenſible à la gloire que ſes actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'état en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choſes: on lui a vû eſſuyer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un véritable ſervice. Modeſte en ce qu'il faiſoit de plus glorieux; il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui, par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait. Sévére à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes: indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évenemens; & le voulant convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'*il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Ma-*

rndal & à Rhetel ; cependant qu'il avoit per- i ces deux combats pour avoir été malheu- ux. » Je ſuis content de moi, *répondit-il*, dans l'action ; mais ſi je voulois me faire juſtice un peu ſévérement, je dirois que l'affaire de Mariandal eſt arrivée, pour m'être » laiſſé aller mal-à-propos à l'importunité des » Allemands qui demandoient des Quartiers ; » & que celle de Rhetel eſt venue de m'être » trop fié à la lettre du Gouverneur qui pro- » mettoit de tenir quatre jours, le jour mê- » me qu'il ſe rendit » à quoi il ajoûta ; *quand un homme ſe vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long-temps.* Il lui reſſouvint toujours de l'importunité de Roſen à demander des Quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réfléxion lui fit changer de conduite à l'égard des Officiers ; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire, mais il ne voulut plus ſe trouver en état d'en être gêné pour le ſervice.

Le premier embarras dont il ſe défit, fut celui des diſputes de l'Infanterie : cette vieille habitude, fondée ſur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir : l'oppoſition fut grande, mais le Général en vint à bout ; & Puyſegur, le plus intelligent & le plus diffi-

cultueux des Officiers, Puyſegur, ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre ſon regiment & de ſe retirer, avec ſa capacité incommode, à ſa maiſon. Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne furent plus obſervés. C'eſt ce qu'on vit à la bataille de Dunkerque, où Monſieur de Turenne choiſit le Marquis de Crequi, pour commander l'aîle oppoſée à Monſieur le Prince, ſans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coûtumes, il changea, pour ainſi dire, le génie des Nations. Il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur Nation avoit toujours eues; il fit ſouffrir la fatigue ſans murmurer; il fit oublier la Cour aux courtiſans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de Monſieur de Turenne pour les Officiers: voyons ſon procedé à l'égard de Monſieur le Cardinal.

Dans le temps que Monſieur le Cardinal étoit le plus malheureux; que ſes amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ſes ennemis des occaſions pour le perdre, Monſieur de Turenne eut pour lui les mêmes

éférences, les mêmes reſpects qu'on avoit ıs dans ſa plus haute fortune. Quand ſon Eminence eut rétabli ſon pouvoir, qu'elle regnoit, plûtôt qu'elle ne gouvernoit; il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avoit gardé dans ſes malheurs. Ce fut le premier qui oſa faire ſa Cour au Roi; toutes les perſonnes conſidérables ayant leur application entiére à Monſieur le Cardinal. Il ne ſollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint, parurent des effets du ſervice rendu à l'Etat ſans attachement au Miniſtére.

Jamais les vertus des particuliers n'ont été ſi bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la perſonne de Monſieur de Turenne: il étoit facile dans le commerce, délicat dans la converſation, fidéle dans l'amitié. On l'a accuſé de ne s'employer pas aſſez fortement pour ſes amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même: une gloire ſecrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas ſûr d'obtenir; il faiſoit tout le plaiſir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les amis, d'ordinaire, penſent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monſieur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour; ſa vertu n'étoit point de ces vertus ſéches & dures, qu'aucun ſentiment de tendreſſe n'adoucit: il aimoit plus

qu'il ne croyoit, se cachant autant qu'il lui étoit possible, une passion qu'il laissoit connoître aux autres.

Si les singularités sont des espéces de défauts dans la Société, Monsieur de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens; un désintéressement trop grand, lorsqu'on voyoit regner un esprit d'intérêt universel; & une probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut sensible à tous les Protestans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'intérêt. Dans tous les temps il avoit aimé à parler de Religion, particuliérement avec Monsieur d'Aubigny, disant toujours que *les Réformés avoient la Doctrine plus saine, mais qu'ils ne devoient pas se séparer, pour la faire prendre insensiblement aux Catholiques.* » Quand on » avoue qu'on a eu tort de sortir d'une Egli- » se, *reprit M. d'Aubigny*, on est bien » prêt d'y rentrer; & si je survis à Madame de » Turenne, je vous verrai dans la nôtre «. Monsieur de Turenne sourit; & ce souris n'expliquoit pas assez, si c'étoit pour se moquer de la prédiction de Monsieur d'Aubigny, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toujours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'opposé à l'intérêt des Catholiques; converti, il n'avoit point

le zéle préjudiciable à la ſureté des Huguenots. Dans la déférence qu'avoit le Roi pour ſon grand ſens, il eſt à croire qu'il l'auroit ſuivi ; & que les Miniſtres Huguenots n'auroient pas à ſe plaindre de leur ruïne, ni le Clergé Catholique à ſe repentir de ſon zéle.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes derniéres Campagnes, diſent qu'il avoit une valeur plus vive qu'aux précedentes ; qu'il étoit plus haſardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant. Un coup de Canon finit une vie ſi glorieuſe (1) ; mort deſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme. Sa perte fut pleurée de tout les François, regrettée de tous les indifférens, ſa perſonne louée des ennemis, ſa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fût enterré à Saint-Denis avec les Rois ſes Prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

(1) Le 27. de Juillet 1675.

PARALLELE
DE MONSIEUR
LE PRINCE,
ET DE MONSIEUR
DE TURENNE.

Sur ce qui regarde la Guerre. (1)

VOus trouverez en Monſieur le Prince la force du génie, la grandeur de Courage, une lumiére vive, nette, toujours préſente. Monſieur de Turenne a les avantages du ſang froid, une grande capacité, une longue expérience, une valeur aſſûrée.

Celui-là, jamais incertain dans les conſeils, irréſolu dans ſes deſſeins, embarraſſé dans ſes ordres; prenant toujours ſon parti mieux qu'homme du monde: celui-ci, ſe faiſant un plan de ſa guerre, diſpoſant toutes choſes à ſa fin, & les conduiſant avec un eſ-

(1) Monſieur de Saint-Evremond écrivit ce PARALLELE en 1673. mais il le retoucha dans la ſuite. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1688.

it auſſi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier, ſe porte au delà des noſes néceſſaires, pour ne rien oublier qui uiſſe être utile : l'autre, auſſi agiſſant qu'il le ioit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien le ſuperflu ; maître de la fatigue & du repos, il travaille à ruiner l'Armée des ennemis, il ſonge à la conſervation de la ſienne.

Monſieur le Prince fier dans le Commandement;également craint & eſtimé: Monſieur de Turenne plus indulgent, & moins obéi par l'autorité qu'il ſe donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

Monſieur le Prince plus agréable à qui ſait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît ; plus ſévere quand on manque, plus touché quand on a bien fait : Monſieur de Turenne plus concerté, excuſe les fautes ſous le nom de malheurs, & réduit ſouvent le plus grand mérite à la ſimple louange de faire bien ſon devoir. Satisfait du ſervice qu'on lui rend, il ne l'eſt pas toûjours de l'éclat qu'on ſe donne ; & faiſant valoir avec plaiſir les plus ſoûmis, il regarde avec chagrin les induſtrieux qui cherchent leur réputation ſous lui, & leur élévation par les Miniſtres.

Monſieur le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choſes, jouït de ſa gloire ſans vanité, reçoit la flaterie avec dégoût. S'il prend

plaiſir qu'on le loue, ce n'eſt pas la louange de ſes actions; c'eſt la délicateſſe de la louange qui lui fait ſentir quelque douceur. Monſieur de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choſes, ſelon le rapport qu'elles ont à ſon deſſein : rien ne l'éleve dans les bons ſuccès, rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'eſt point aſſez de précautions contre les attaques du premier ; ſon audace & ſa vigueur rendant foible ce qu'on s'imaginoit de plus fort : le ſecond, ſe dégage de tout danger; il trouve le moyen de ſe garantir dans toutes les apparences de ſa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monſieur le Prince, vieilles ou nouvelles, connues ou inconnues, il a toujours la même fierté dans le combat, vous diriez qu'il ſait inſpirer ſes propres qualités à toute l'Armée; ſa valeur, ſon intelligence, ſon action ſemblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de Troupes dont Monſieur de Turenne ſe défie, il cherche ſes ſûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné ſa confiance, il entreprend, comme aiſé, ce qui paroît impoſſible.

Quelque ardeur qu'ait Monſieur le Prince pour les Combats, Monſieur de Turenne en donnera davantage pour s'en préparer mieux les occaſions : mais il ne prend pas ſi bien

bien dans l'action ces temps imprévûs, qui font gagner pleinement une victoire ; c'eſt par-là que ſes avantages ne ſont pas entiers. Quand l'affaire eſt conteſtée, le plan de ſa guerre lui revient dans l'eſprit, & il remet à une conduite plus ſûre ce qu'il voit difficile & douteux dans le combat. Monſieur le Prince a les lumiéres plus préſentes, & l'action plus vive ; il remédie lui-même à tout, rétablit ſes déſordres, & pouſſe ſes avantages. Il tire des troupes tout ce qu'on en peut tirer ; il s'abandonne au péril, & il ſemble qu'il ſoit réſolu de vaincre, ou de ne pas ſurvivre à ſa défaite. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de n'être pas vaincu, il fait ſa honte de ne vaincre pas.

Chez Monſieur de Turenne tout céde au bien des affaires : il eſſuye le murmure des envieux, les mauvais offices de ſes ennemis, le dégoût de ceux qu'il ſert, pour rendre un véritable ſervice. Monſieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour juſqu'aux occaſions qui ſe préſentent : là, il n'écoute que ſa valeur, & ne ſe tient reſponſable de ſes actions qu'à ſa gloire.

Pour Monſieur le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire ; pour Monſieur le Prince malheureux, jamais de honte : ce peut être un préjudice aux affaires, & jamais à ſa réputation. La réputation de Monſieur de

Turenne eſt toujours attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les diſtingue, pour être égales & continues : toutes ſa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudiſſement des peuples, que de ſolidité pour occuper les réfléxions des habiles-gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait Monſieur de Turenne, a quelque choſe de trop ſecret pour ceux qui ne ſont pas aſſez pénétrans. On perd beaucoup de ne le comprendre pas aſſez nettement; & il ne perd pas moins de n'être pas aſſez expliqué aux autres. La nature lui a donné le grand ſens, la capacité, le fond du mérite autant qu'à homme du monde; & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'eſprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour ſe faire une juſte & pleine réputation.

La vertu de Monſieur le Prince n'a pas moins de lumiére que de force; elle eſt funeſte aux ennemis, qui en reſſentent les effets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages: mais, à dire la vérité, elle a moins de ſuite & de liaiſon que celle de Monſieur de Turenne; ce qui m'a fait dire il y a longtemps, que l'un eſt plus propre à finir glorieuſement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une affaire, on parle plus

avantageuſement de ce que fait Monſieur le Prince : l'affaire finie, on jouit plus long-temps de ce que Monſieur de Turenne a fait.

J'ajoûterai encore cette différence : Monſieur de Turenne eſt plus propre à ſervir un Roi qui lui confiera ſon Armée ; Monſieur le Prince à commander la ſienne, & à ſe donner de la conſidération par lui-même.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

J'Ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où j'ai trouvé fort peu de douceur, pour me ſervir de termes plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point Madame, qu'un vieux viſage tout défiguré m'attire du mépris, & vous inſpire du chagrin quand il ſe préſente : mais qu'une affection à votre ſervice, auſſi pure que la mienne, me faſſe recevoir un traitement ſemblable quand vous ne me voyez pas ; c'eſt ce que je ne comprens point.

Je ne diſputerai point de capacité avec Monſieur de Bonrepaux : qu'il ne diſpute pas auſſi de zéle & de ſoin avec moi, ſur ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma diſſipation ; j'ai vû deux ou trois fois Madame de la Perrine, encore étoit-ce ailleurs que chez elle : mais elle chante bien. Je voi Baillon ; il joue bien du Claveſſin : je voi bien des Réfugiés qui ſavent beaucoup ; je joue avec Mylord Caſſel aux Echets ; je le gagne. A mon âge on ne peut être nulle part ſi déſavantageuſement que chez ſoi-même. Il faut nous faire des amuſemens, qui nous dérobent, pour ainſi dire, à nos triſtes imaginations.

Au reſte, Madame, ma diſcrétion eſt toujours la même, avec un attachement inviolable au Gouvernement préſent des Pays où je vis. Je ſuis ſi peu de choſe, qu'il n'importe à perſonne de ſavoir mes ſentimens. Vous m'obligez à parler de moi : je ne ſaurois parler de vous que je ne vous loue, & dans l'humeur où vous êtes contre moi, vous ſeriez peut-être offenſée de mes louanges. Le ſérieux dure trop, l'enjoûment vous déplairoit.

Je dînai hier à Parſon-Green avec Monſieur Villiers. Sa maiſon ſe pourroit dire une maiſon enchantée, n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange fort bien. Mylord Montaigu a beſoin d'embellir encore ſes logemens de

White-Hall, s'il veut pouſſer à bout la réſolution qu'il a faite, de faire crever Monſieur Villiers. Je connoiſſois autrefois une autre maniére de *crever*, qui venoit réglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muſcats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du goût ; & le goût, de la ſobrieté ; enſorte que le mois de Septembre arrivant, on diſoit : *voici le temps où il faut crever.* Prenez garde de vous crever d'eaux, Madame : de toutes les manieres de créver, c'eſt la plus mauvaiſe. Votre maiſon de Saint James, vulgairement nommée par vos Courtiſans, *le petit Palais*, ſera une merveille : il n'y a rien de ſi propre. Vous aurez bien-tôt Madame Fitzharding & Mademoiſelle de Beverweert : quand Madame la Ducheſſe Mazarin & ſes deux amies ſeront enſemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur & que l'argent ne manque pas, le plaiſir des Anges de Madame de Choiſi n'étoit rien au prix du vôtre.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

VOus ne ſavez que trop, Hortence,
Que je vous ſers ſans récompenſe ;
Peut-être ne ſavez-vous pas :
Ce que je pers, en ſervant vos appas.

Sans vous, une lente vieilleſſe
Me donneroit l'air de ſageſſe ;
Sans vous, le fardeau de mes ans
Sembleroit le poids de bon ſens.

Parlant des Affaires publiques
Avec de graves politiques,
Quelque vieil exemple apporté ;
Quelques articles d'un Traité,
Une Maxime, une Sentence,
Me tiendroient lieu de ſuffiſance.

Sans vous, mû d'un eſprit divin,
Sur les traces de Van Beuning,
Moins fort en raiſon qu'en génie,
J'irois dans la Philoſophie
Chercher cette Immortalité
Qu'il prouve par la Volonté.

Sans vous, en homme d'importance,
Banni, pour ſa vertu, de France,
Je parlerois de probité
Avec un ton d'autorité.

Des gens-d'honneur j'aurois le titre,
Je m'érigerois en arbitre;
Et de tous nos François errans
J'accorderois les différends.

Sans vous, voilà mon avantage:
Avec vous, voici mon partage;
J'ai voulu devenir Amant,
On me veut Ami ſeulement:
Ami, traité d'une maniére,
Quelquefois douce & familiére;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

Au ſecours, Lot, *à ma défenſe.*
Lot, qui veille en Dragon, d'avance,
Et me dit; la ſévére Lot:
» Mangez vos barbes de Turbot.
» Vraiment il ſied bien à votre âge
» D'être touché d'un beau Viſage;
» Allez, allez, c'eſt bien à vous
» D'aimer des Gorges & des Cous.

Cependant la ſévére baiſe
Les Yeux & la Bouche à ſon aiſe;
Et collée à vos doux appas,
Demande en ſoûpirant ſi vous ne l'aimez pas.

Laiſſons la pudique tendreſſe,
De notre nouvelle Lucrece,
Et parlons un peu des mépris
Que m'attirent mes cheveux gris.

Je ſuis pour vous rendre ſervice,
En affection ſans égal;
Il n'eſt ordre où je n'obéiſſe,
Fut-il en faveur d'un rival.

Belle Hortence, ſi je vous quitte,

Vous

Vous reconnoîtrez mon mérite :
La charge de tout endurer ;
Sans qu'on entende murmurer,
Fâcheuſe, difficile à faire,
Et chez vous aſſez néceſſaire ;
Cette charge, ſi je la rens,
Ne ſe remplira de long-temps.

Qui feroit tant de perſonnages ?
Qui ſeroit bon à tant d'uſages ?
Qui porteroit le petit Chien,
Comme en carroſſe le vieux Sage
Que nous a dépeint Lucien,
Le portoit toujours au voyage ?

Quand le Calabrois à ſon rang
Vous met les Echets dans la tête ;
Quelle autre main eſt ſi-tôt prête
A vous pouſſer le Pion blanc ?

Et lorſqu'un ſaint remors vous frappe ;
Que l'humeur de dévotion
Pour un peu de temps vous attrappe ;
Qui ſert votre Converſion,

Et vous lit un MORT de la Trape, (1)
Avec tant de ſoûmiſſion ?

Cependant grondeuſe & farouche,
Vous employez la belle bouche,
Qui me doit ſes meilleures dents,
A m'inſulter devant les gens.

Sur le point de perdre la vie,
Ne vous ai-je pas garantie
De ces honnêtes aſſaſſins
Que l'on appelle *Médecins*.

J'en attendois la récompenſe,
Et je voi pour réconnoiſſance,
Qu'on ſoupçonne ma bonne foi,
Qu'on juge toujours contre moi.

A l'Hombre je prens le Spadille,
Je me donne Baſte, ou Manille :
Au Piquet je marque les As,
Moi, malheureux qui ne vois pas ;
Qui des mains ai perdu l'uſage
Par la caducité de l'âge :

(1) Voyez le Tome IV. page 201.

Toujours diſtrait ou négligent ;
Moi, qui pers toujours mon argent.

Seigneur, Seigneur, donne-moi patience,
Qu'on a de mal à ſervir Dame Hortence (1) :
Mais ſi je m'éloignois de ſes divins appas,
Que faire ! Comment vivre, en ne la voyant pas ?

Lorſqu'il me faut ſouffrir l'aigreur d'une parole ;
La bouche qui la dit me plaît & me conſole,
De ſes fiers traitemens, le plus injurieux,

(2) Imitation de cette Epigramme de Marot.

Un gros Prieur ſon petit filz baiſoit,
Et mignardoit au matin en ſa couche :
Tandis rôtir ſa perdrix on faiſoit :
Se leue, crache, eſmeutit, & ſe mouche,
La perdrix vire : Au ſel de broque en bouche
La dévora, bien ſavoit la ſcience :
Puis quand il eût prins ſur ſa conſcience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eſtiſe,
Mon Dieu, dit-il, donne-moi patience,
Qu'on ha de maux pour ſervir ſainte Egliſe !

Les *Oeuvres de Clément Marot*, page 430. de l'édition de Lyon par Guillaume Rouille, 1561.

Me ſemble une douceur quand je vois ſes beaux yeux.
Ses regards animés du feu de la colére,
Ont l'ordre de fâcher, & le ſecret de plaire ;
Car le Ciel favorable a fait de ſes beautés,
Un reméde aux amans contre ſes cruautés.

Le plus grand des malheurs eſt celui de l'abſence ;
On garde ſes rigueurs, en perdant ſa préſence ;
On emporte l'injure, & le cœur affligé
Par le plaiſir des yeux n'eſt jamais ſoulagé.

Au milieu des chagrins, des ſoupçons, des allarmes,
Il n'a ſoulagement que celui de ſes larmes :
Pleurer le mal qu'il ſouffre, & regreter ſon bien ;
De ce cœur malheureux eſt l'unique entretien.

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine :
Je la voi ; c'eſt aſſez pour ſupporter ma peine ;
Abſens infortunés, je connois vos douleurs ;
C'eſt à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs.

A LA MESME,

POUR ETRENNES LE PREMIER JOUR DE L'AN.

LA Nature inéxorable
Ne laiſſe à des gens ſi vieux
Aucun trait qui ſoit aimable,
Rien qui plaiſe à de beaux yeux;
La Fortune aſſez ſemblable
N'a laiſſé dans mon pouvoir
Aucun bien conſidérable
Que vous puiſſiez recevoir.
Si ma Muſe avoit la puiſſance,
Que les Muſes de Grece ont fait voir autrefois,
Je ferois une guerre, où les Dieux, pour Hortence,
Combattroient à l'envi des Héros & des Rois.
Mercure plus leger qu'Eole,
Fendroit les airs, tout glorieux
De vous porter une parole
De la part du Maître des Dieux;
Et lorſque Jupiter s'ennuye
Avec l'importune Junon,

Je le ferois ſur vous deſcendre en cette pluye
Dont vous ne connoiſſez preſque plus que le nom;
Le Ciel qui prit plaiſir à vous former ſi belle
Oublia la faveur de vous rendre immortelle;
Erigée en Divinité,
Vous jouiriez par moi de l'immortalité.
Mais aujourd'hui la pauvre Muſe
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux;
Humble & rampante elle s'amuſe
A diſcourir ſur les Hameaux,
Les Bergeres, & les Troupeaux;
Que cela me ſerve d'excuſe,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanſon.

LETTRE
A MONSIEUR ***
SOUS LE NOM
DE MADAME
MAZARIN.

JE n'ai pas assez de considération dans le monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes affaires ; mais je suis assez reconnoissante de la part que vous prenez à mes intérêts, pour vouloir contenter votre curiosité sur la condition où je me trouve. Je crains seulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune ; car je ne prétens pas vous instruire de l'état où je suis, sans vous faire souvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des avantages que j'avois, par modestie ; je me tairai des qualités de Monsieur Mazarin, par discrétion ; mais laissant au public à faire le jugement de nos personnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien à la dissipation des biens que je lui ai apportés ; & que les moindres de

ſes domeſtiques en ont tiré dequoi s'enrichir ; quand il m'a dénié les choſes néceſſaires ſimplement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois, & auſſi long-temps que j'ai pû, avec un mari qui m'étoit ſi oppoſé : à la fin je me ſuis dégagée par raiſon, d'un homme avec qui je m'étois laiſſée lier par obéiſſance. Un dégagement ſi juſte m'a coûté ces biens qui ont fait tant de bruit dans le monde : mais la liberté ne coûte jamais trop cher à qui ſe délivre de la tirannie. Quoiqu'il en ſoit, je me vis dépouillée de toutes choſes. Je me vis ſans aucun moyen de ſubſiſter, juſqu'à ce que le Roi, par un principe de juſtice, me fit donner une penſion ſans le conſentement de Monſieur Mazarin, que Monſieur Mazarin m'a ôtée il y a dix ans, avec le conſentement de ſa Majeſté. Ce changement des bontés du Roi ne doit point s'attribuer à celui de ma conduite ; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il eſt difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'impoſture des méchans offices, d'avec les vérités dont il eſt beſoin qu'on les informe. La raiſon feroit trop de violence à notre inclination & à notre humeur, s'il falloit toujours nous défier de ceux que nous aimons, ou qui nous plaiſent ; & naturellement on ne ſe donne point la gêne de ces précautions-là contre des perſonnes

agréables, pour des infférentes qu'on ne voit pas. Ainſi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûe telle qu'on m'a dépeinte : le Roi eût été aſſez juſte pour augmenter la Penſion qu'on m'a ôtée, ſi j'avois été aſſez heureuſe pour être connue de lui telle que je ſuis.

Cependant malgré ce retranchement & toutes les dettes qui en ſont venues, je ne laiſſois pas de ſubſiſter honorablement, par les graces & les bienfaits des Rois d'Angleterre : mais à cette révolution extraordinaire, qui ſera l'étonnement de tous les temps, je me ſuis vûe abandonnée ; réduite à ne chercher de reſſource qu'en moi-même où je n'en trouvois point ; expoſée à la fureur de la populace ; ſans commerce qu'avec des gens également étonnés, qui tâchoient de s'aſſûrer les uns les autres ; ou avec des malheureux, moins propres à ſe conſoler, qu'à ſe plaindre enſemble. Après tant de troubles, la tranquillité enfin s'eſt rétablie : mais les déſordres ceſſés ne m'ont rendu l'eſprit plus libre, que pour mieux voir la déſolation de mes affaires. Nul bien de moi ; nulle aſſiſtance où je ſuis : nulle eſpérance d'ailleurs ; ne recevant du peu d'amis que j'ai où vous êtes, que des complimens au lieu de ſecours, & de tous les autres que des injures, pour être demeurée dans un lieu, d'où je ne ſai comment ſortir ; voyant moins encore où pouvoir aller.

Juſqu'ici on a condamné les fautes, & plaint les malheurs : je fais changer toutes choſes ; la miſére, ce triſte ouvrage de ma fortune, me donne des ennemis, excite l'aigreur & l'animoſité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je n'éxagére point le malheur de ma condition, à quoi je ſuis d'autant plus ſenſible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des conſolations. Vous êtes aſſez raiſonnable, Monſieur, pour n'approuver pas un procedé ſi injuſte ; & aſſez conſtant dans l'amitié, pour me conſerver toûjours la vôtre. Si elle n'eſt pas ſecourable autant que vous le ſouhaitez, elle eſt auſſi honnête que je le ſaurois deſirer. Mon étoile me fait trouver de la bonne volonté, où il y a de l'impuiſſance ; & de l'oppoſition, où ſe rencontre le pouvoir : mais enfin la malignité de l'influence n'eſt pas entiére, puiſque dans les infortunes qu'elle me cauſe, elle me laiſſe des amis, qui font leur poſſible pour me conſoler.

A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

VOus qui penſez que la Nature
A fait toutes choſes pour vous,
Préſomptueuſe Créature,
Apprenez que vous-même êtes faite pour nous.
Ce qu'à l'Univers d'admirable
Nous prête un ſecours charitable;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de ſoin
Sert à notre plaiſir comme à notre beſoin.
Le ſoleil au matin entre dans ſa carriere
Pour épancher ſur tout la commune lumiére,
Et l'aimable clarté que répandent ſes feux
N'attend pour ſe donner ni prieres, ni veux.
La Terre avec amour expoſe à notre vûe
Les appas renaiſſans dont le ciel l'a pourvue;
Elle donne ſes fleurs pour le plaiſir des yeux,
Elle fournit au goût ſes fruits délicieux.
La Mer, par le commerce, aux lieux les plus ſtériles

Communique les biens qu'ont les terres fertiles ;
Et ſervant de lien aux peuples oppoſés,
Sait comme réunir ceux qu'elle a diviſés.
D'une belle Riviére on aime un cours paiſible ;
Les fiers Torrens précipités,
Font de leurs ſauvages beautés,
Un aſpect à nos yeux agréable & terrible.
Les Fontaines & les Ruiſſeaux
Coulent pour nous offrir le cryſtal de leurs eaux ;
Les amoureux Zéphirs, de leurs douces haleines,
Tempérent la chaleur qui brûleroit nos plaines :
Enfin tout donne en l'Univers ;
Il n'eſt pas juſques aux Hyvers
Dont nous ne recevions des graces ;
C'eſt d'eux que nous tenons les glaces,
Qui font dans l'ardeur de l'été
La plus exquiſe volupté.
Et vous, que le Ciel a formée
Pour faire le bonheur de tous,
On vous voit toujours animée
De chagrins, dépits, & courroux.
Ingrate, injuſte créature,
Vous tenez tout de la Nature,
Tout votre eſprit, tout vos appas :
Qui vous rend à ſes Loix contraire ?

Pourquoi ne l'imitez-vous pas
Aux faveurs qu'elle nous fait faire ?

Sur le commencement de la Guerre de M. DC. LXXXIX.

D'INTERETS différens l'Union mal formée,
N'amaſſoit autrefois qu'une confuſe Armée ;
Qui trop lente à la marche & trop vaſte au deſſein,
Vouloit paſſer la Seine, & demeuroit au Rhein,
Mais d'un Roi (1) tout contraire aux intérêts de France
La vertu, la valeur, la nouvelle puiſſance ;
Des ETATS rétabis par une longue paix,
Une pleine abondance à ne manquer jamais :
De l'Eſpagne outragée & pas aſſez ſoûmiſe,
L'eſpoir d'une reſſource où tout la favoriſe ;
Des Princes de l'Empire ; & de chaque Electeur
La jonction ſincere avec leur Empereur ;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique,
Du Huguenot chaſſé ſous le nom d'Hérétique
Le ſoin infatigable à nuire, à ſe venger ;

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre.

Des nouveaux convertis que l'on a fait changer
L'impatient desir d'échapper à la feinte
Qui gêne leur esprit, & tient leur foi contrainte ;
Enfin de cet amas d'intérêts differens,
De toutes passions en des motifs si grands,
De craintes, de soupçons, de haine, de vengeance,
Se font comme des nœuds qui serrent l'Alliance ;
Et ces engagemens nous font voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parût sous le soleil.
Dans cet affreux état où la France est réduite
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite ;
Elle arme, elle prévient, elle sait animer
Et ses forces de terre, & ses forces de mer,
Et n'étoit qu'elle a vû les tristes funérailles
De ceux qui lui faisoient gagner tant de batailles ;
N'étoit que ces grands Chefs aujourd'hui ne sont plus,
Son Char pourroit traîner encore des vaincus.
Pour son malheur Turenne a perdu la lumiére ;
Condé, notre Héros, n'a plus de part au jour ;
Créqui, vient d'achever son illustre carriére ;
Si Schomberg vit encor, c'est pour une autre Cour.
Par leur valeur, par leur prudence,

L'Etat floriſſant de la France
Ne craignoit point les changemens ;
Il ne craignoit diſgrace aucune ;
Mais par leur perte la Fortune
Va rentrer dans ſes droits ſur les évenemens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde,
France, ou de l'aſſervir dans une paix profonde ;
Oui, par un Plan nouveau de ton ambition,
Tu pourrois diſpoſer de chaque Nation.
Tous ces Conféderés que l'Eſpagne intéreſſe
Deſunis, & rendus à leur propre foibleſſe,
Iroient dans tes Etats chercher leurs ſûretés,
Ou preſſer un ſecours à leurs néceſſités.
Sous le nom d'Allié, l'un ſeroit tributaire ;
L'autre, prêt à ſervir, ou ſoigneux de te plaire ;
Les premiers Potentats, éloignés courtiſans,
Flateroient ta Grandeur par reſpects & préſens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde,
France, ou de l'aſſervir dans une paix profonde.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'ENVOYE ſavoir comment vous vous portez de votre bleſſure (1): pour moi, je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le ſouper de Madame Harvey, le Pâté Royal, & la mélancolie de la dolente Bouſette, mirent mon eſprit dans une aſſez bonne ſituation. La nuit a été encore plus heureuſe: j'ai crû être Mademoiſelle de Beverweert toute cette nuit. J'avois une grande complaiſance de mon mérite d'honnête & de raiſonnable fille; mais votre confiance faiſoit le plus doux avantage de mon nouveau ſexe. Vous m'avez montré votre bleſſure. Paſſons légerement tout ce que j'ai vû: j'ai autant de ſujet de me louer de vous, comme Beverweert; que j'en ai de me plaindre, comme Saint-Evremond. Heureux les ſujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à votre bleſſure! leur ap-

(1) Madame Mazarin s'étoit bleſſée à la cuiſſe, en tombant.

prehenſion

préhenſion les auroit fait mourir, & nous ne ſerions pas en état de nous réjouir de votre guériſon. Notre perte n'eſt pas ſeulement attachée à la vôtre, une maladie dont vous guérirez, eſt capable de donner véritablement la mort à tous les ſujets de votre Empire.

Si du ciel le courroux fatal
Faiſoit durer encor quelques jours votre mal,
Les ſujets auroient tant de peine
A voir ſouffrir leur belle Reine,
Que chacun d'eux pourroit mourir,
Avant que vous pûſſiez guérir.
Je perdrois le premier la vie,
Et de cent autres morts ma mort ſeroit ſuivie:
Votre chere & fidéle Lot
Suivroit ma diſgrace bien-tôt;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ſes derniers adieux
Baiſant votre bouche & vos yeux.
» Adieu, je meurs. Adieu, Madame:
» Vous poſſediez mon cœur, je vous laiſſe mon ame,
» Et trouve mon ſort aſſez doux,
» Puiſque je meurs à vos genoux.

» Croyez que jamais la Comteſſe . . . :
» La voix me manque, & je vous laiſſe :
» Que le dernier ſoûpir, qui va m'ôter le jour ;
» Eſt bien moins à la mort qu'il n'eſt à mon amour !

C'eſt ainſi que la VICE-REINE,
Meurt aux pieds de ſa SOUVERAINE :
Jamais rien ne la ſut charmer,
Mais on trouve à la fin, qu'on eſt fait pour aimer ;
Et toute ſon indifférence,
Devient amour ſans qu'elle y penſe.
La Beverwert en proſe, & Beverwert en vers.
N'ont pas des ſentimens divers ;
Celle de cette nuit, qui vous parloit en proſe,
Pourroit dire en mourant toute la même choſe.
Si jamais vous vous portez mal,
Je meurs, & je vous fais un diſcours tout égal.
Madame Harvey pleine d'impatience,
De vous voir en cet état-là,
Maudiroit juſques à la France,
Et pourroit déteſter même les Opera.
Je voi la douleur qui ſurmonte,
Un ſujet illuſtre, grand Comte (1) ;
Duras, Mylord impétueux,

(1) Le Comte de Feversham.

S'en arracheroit les cheveux ;
Et, choſe incroyable à l'Hiſtoire,
Ne voudroit ni manger, ni boire,
Suſpendant tout ſon appétit
Pour un accident ſi maudit.
Il pourroit arriver que maligne Boufette,
D'un ſentiment commun avecque votre Epoux,
Auroit de tous vos maux l'ame aſſez ſatisfaite ;
Au nom de Dieu, conſervez-vous.

Comme je dois mourir le premier, je veux ordonner nettement de ma ſépulture, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de Monſieur Doublet, & épargner la peine à Patru de faire un ſecond Plaidoyer, ſi un Paſteur auſſi attaché à ſes droits que le Curé de Saint Etienne, faiſoit un Arrêt ſur mon pauvre corps (1). Pour prévenir donc pareils accidens, je déclare en termes exprès que je veux être enterré dans la Tente de Mylord Roſcommon (2). Il me ſouvient d'avoir été à la guerre,

(1) Voyez le Plaidoyer de M. Patru pour la Veuve & les Enfans de Doublet, *&c.*

(2) Mylord Roſcommon, Colonel d'Infanterie, devant paſſer en Irlande avec ſon Régiment, avoit fait tendre ſa Tente dans le Parc de Saint James, aſſez près de la Maiſon de Madame Mazarin, qu'on appelloit *le Petit Palais.*

& je ſerai bien aiſe que mon tombeau ait un air militaire. Mais ce n'eſt pas la premiére & la véritable raiſon qui m'oblige à choiſir ce lieu là ; c'eſt pour être en vûe du *petit Palais* ; & toutes les fois qu'on y jouera, la REINE eſt ſuppliée de dire les Vers qui ſuivent, & que j'ai compoſés comme une eſpéce d'Epitaphe :

» Celui dont nous plaignons le ſort,
« N'a pas dû voir la gloire de l'Olympe ;
» Mais je penſe qu'après ſa mort
» Il ne ſouffre pas tant, comme il ſouffroit à Grimpe,
» Lorſque Duras & moi lui faiſions tant de tort.
» Je lui faiſois mille injuſtices,
» Je lui faiſois mille malices,
» Et, malgré tout ce grand tourment,
» Il perdoit aſſez noblement.
» S'il ne me plaiſoit pas, il tâchoit de me plaire ;
» Que la Tombe lui ſoit légere !
» Je ſouhaite que ſes vieux os,
» Trouvent un aſſez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma vie, que je vous demande à la mort, vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre de mon indiſcrétion.

A
MONSIEUR LE MARQUIS
DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ILLUSTRE & nouveau Machabée,
Qui de ton Egliſe tombée
Veux être le reſtaurateur :
Miremont, dans ton entrepriſe (1),
Prend ce beau mot pour ta deviſe ;
OU MARTYR, OU LIBERATEUR.

L'Euphrate n'a point vu tant de meres captives ;
Tant de femmes, tant de maris,
Verſer des pleurs, pouſſer des cris,
Qu'en voit le Gigeou (2) ſur ſes rives.

A Londres tes ſujets tout le jour diſperſés,
Se trouvent le matin au Caffé ramaſſés,

(1) M. de Miremont devoit aller en Piémont avec quelques Régimens de François Réfugiés, pour joindre les Vaudois & entrer en France.

(2) Ruiſſeau, qui paſſe autour du Château de la Caze, appartenant à M. le Marquis de Malauze, frere de M. de Miremont.

Où chacun à ſon tour t'adreſſe la parole :
» Ferme pilier de notre Foi,
» PRINCE, dont l'aſpect nous conſole ;
» PRINCE, nous n'eſpérons qu'en toi.

Eſpérance des Grecs (1), honneur de la Savoye ;
(2)
Ton peuple marchera ſur tes pas avec joie :
Pour l'accompliſſement de ta prédiction (3).
Ta Sainte Nation depuis long-temps errante
Sur les bords du Gigeou ſe vera triomphante,
Et chantera ſous toi la gloire de SION.

(1) Egliſe à Londres où l'on avoit d'abord fait le Service Grec, & qui appartient préſentement aux François Réfugiés.
(2) Autre Egliſe Françoiſe dans le Palais de la Savoye.
(3) Les PROPHETIES de M. Jurieu.

AU MESME. (1)

STANCES.

MIREMONT qui ſavez combattre
Auſſi bien que faire des Vers,
Vous allez ſûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole;
On entend déja le coucou;
Il eſt temps de tenir parole
Aux pauvres Captifs du Gigeou.

Mais ne me parle point de faire
Des Vers qui chantent tes exploits;
Tu ſeras l'Achille & l'Homere,
De Mars & d'Appollon digne Fils à la fois.

(1) Quelqu'un ayant fait une Réponſe aux *Stances* précédentes, M. de Saint-Evremond crut qu'elle étoit de M. de Miremont, & lui envoya ces Vers.

A CALISTE. (1).

SŒUR Thérese l'illuminée
Eut peine à se sauver d'un jugement honteux.
Après avoir été trois fois examinée (2).
Ce nom est un nom malheureux;
Sœur Thérese la détronée
Eut un accident bien fâcheux (3):
Mais n'en soyez pas étonnée,
Ne craignez jamais le malheur
Qu'épouvanta cette pauvre sœur.
Non, vos moindres appas méritent la louange
De ne laisser jamais la liberté du change:
Cet excès de plaisir, ce grand ravissement,
N'auroit pû se trouver qu'avec vous seulement,
Mais notre premiere Thérese
Vous mettroit fort mal à votre aise,
Si son exemple décevant
Vous jettoit en quelque Couvent,

(1) Madame Mazarin.
(2) Voyez la Vie de sainte Thérese.
(3) Voyez le Tableau, dans les CONTES de la Fontaine.

Craignez

Craignez donc qu'une ſainte rate
En vos quiétes oraiſons,
De quelque vapeur délicate,
Ne forme en votre eſprit beaucoup d'illuſions.

Une troupe d'YNCAS (1) en ces lieux aſſemblée,
Demande inceſſamment où vous êtes allée;
Ces enfans du Soleil, de leurs riches Palais,
De tout l'or qu'ils eurent jamais,
Ne vous offriroient pas une inutile image,
Si l'avare Eſpagnol eût laiſſé davantage.
Pour les déſolés AMADIS
Que vous avez aimés jadis,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens charmes;
Les Captifs vous portent leurs fers,
Dans les combats on vous reclame;
L'on vous offre par moi la *Tour de l'Univers* (2).
Logement auſſi beau que le *Château de l'ame* (3)
Mais vous aimez le ſaint repos,
Dont jouiſſent tous les Dévots:

(1) Madame Mazarin avoit lû peu de temps auparavant l'HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU, de Garcilaſſo de la Vega; elle étoit charmée de la magnificence de ces Princes, & en parloit fort ſouvent.
(2) Voyez le Tome IV. page 261.
(3) Voyez les MEDITATIONS de ſainte Thereſe.

» Eh ! n'avons-nous pas nos Hermites,
Répond le pieux Amadis,
» Plus ſimples que ces Hypocrites
» Qui parlent tant du Paradis ?

CALISTE.

Chevaliers, je vous remercie,
Depuis que Sœur Thereſe a pris ſoin de ma vie ;
J'abandonne vos Viſions
Pour ſes divines Unions.
J'aimai le merveilleux des Yncas, des Yncaſes ;
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extaſes :
Sœur Thereſe m'apprend comment elles ſe font ;
Pour en montrer à Miremont.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

VOus vous ſouvenez, Madame, du méchant & honteux ſuccès de mon deſſein, lorſque je cherchai inutilement quelque défaut en votre eſprit (1). Plus fâché que rebuté de mon entrepriſe, je me ſuis attaché à votre humeur. Mademoiſelle Bragelonne (2), & Monſieur de Miremont ſe ſont jettés dans mes intérêts contre elle; mais Monſieur de Miremont a eu tort: la qualité de PRINCE-COLONEL, & les extaſes étudiées en ſa faveur, devoient l'empêcher de prendre parti ſi impétueuſement pour les Habitans du Gigeou. Mademoiſelle Bragelonne eſt née pour ſouffrir: ſi je ſuis rebuté aujourd'hui, je ſerai bien traité

(1) Voyez le *Portrait* de Madame Mazarin, Tome IV. Page 76.

(2) Demoiſelle de Madame Mazarin.

demain ; & cette inégalité eſt aſſez obligeante pour une vieilleſſe comme la mienne ; qu'on pourroit, avec raiſon, mépriſer toûjours. Il m'a donc fallu laiſſer l'humeur en repos, l'abandonnant à l'injuſtice de Monſieur de Miremont, & aux larmes de Mademoiſelle Bragelonne. Mais il n'y a rien dont la perſévérance ne vienne à bout : j'ai tourné ma curioſité chagrine, ſur votre goût pour le chant, & j'ai trouvé heureuſement de quoi vérifier le Proverbe, qu'il *n'y a rien de parfait en ce monde*. Vous l'allez voir, Madame, dans les vers que je vous envoye ; & j'eſpére que vous ne voudrez pas démentir une ſentence établie & autoriſée depuis ſi long-temps.

Vous êtes la Reine des belles,
La Reine des ſpirituelles ;
Mais ſur votre goût pour le Chant
Nous ne vous admirons pas tant.
L'expreſſion avec juſteſſe,
Qui n'a dureté, ni molleſſe ;
La maniére, la propreté,
Temps, mouvement, & quantité ;
Toute ſyllabe longue, breve ;
Connoître avec diſcernement,
Et prononcer diverſement
Le ſens qui commence ou s'acheve ;

Tout cela ne fait rien pour vous,
Et vous avez pitié de nous.
» O la choſe mélancolique
» Qu'un Opera toujours unique,
» Où l'on voit ce couple éternel,
» Rochoüas & Beaumaviel!
» Point de jeunes gens, point de belles,
» Et moins encor de voix nouvelles!
» A Veniſe rien n'eſt égal:
» Sept Opera le carnaval;
» Et la merveille, l'excellence,
» Point de Chœurs & jamais de Danſe:
» Dans les maiſons, ſouvent Concert,
» Où tout ſe chante à livre ouvert.
O vous, Chantres fameux, grands Maîtres d'Italie,
Qui de ce livre ouvert faites votre folie,
Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition!
Si vous n'entaſſiez point paſſage ſur paſſage;
A chanter proprement ſi vous donniez vos ſoins;
Les méchans connoiſſeurs vous admireroient moins,
Mais aux gens de bon-goût vous plairiez davantage.
Suprême, divine beauté,

Dont tout le monde eſt enchanté ;
Profond ſavoir, eſprit ſublime,
Qu'en mes vers à peine j'exprime,
Permettez-nous que ſur le Chant
Nous ne vous admirions pas tant.

A M. VILLIERS.

BANISSONS toute viande noire,
N'en ſouffrons plus à nos repas,
Hors deux à qui l'on doit la gloire
De plaire à tous les délicats.
Venez, ornement des cuiſines
Oiſeaux qu'on ne peut trop aimer ;
Allouettes & Beccaſſines,
Eſt-il beſoin de vous nommer ?
J'entens comme un ſecret murmure
De nos Huîtres de Colcheſter,
Qui penſent qu'on leur fait injure
De leur vouloir rien conteſter.
Cette maſſive couverture
Qui les fait par tout arrêter,
Cette maiſon peſante & dure
Où nous les voyons habiter,

N'a pas ſi-tôt une ouverture,
Qu'en mérite de goût on leur voit ſurmonter
Toute volante créature,
Tout gibier, tout ragoût, tout ce que peut vanter
Le célébre inventeur du Tombeau d'Epicure (1).
Huîtres, vous l'avez emporté;
Les Truffes ſeulement ſeront plus eſtimées;
Mais ici vous ſerez nommées
Les premieres dans mon Traité.
Ce n'eſt point de l'Aſtronomie
Que je traite en obſervateur;
Ce n'eſt point de Philoſophie
En Cartéſien profeſſeur;
Moins encor en Théologie;
Ou de Médecine en docteur;
La *Gourmande Géographie*,
Dont je ſuis comme l'inventeur,
Eſt l'ouvrage que j'étudie:
Il a beſoin d'un Protecteur,
Monſieur de Villiers, je vous prie,
De favoriſer ſon Auteur.

(1) Nom d'un Ragoût inventé en France.

AU MESME.

ROMAINS, nos Huîtres feroient honte
A vos Huitres du Lac Lucrin ;
Pétrone en tenoit trop de compte
D'en faire l'honneur d'un Feſtin :
Il ne les auroit pas ſouffertes
S'il avoit pû manger des vertes,
Qu'on mange ici ſoir & matin.
Ces modernes tant eſtimées,
A qui, dit-on, rien n'eſt égal,
Que Veniſe tient enfermées
Chérement dans ſon arſenal ;
Ce ſont des Huîtres à l'écaille
Qu'on pourroit crier dans Paris ;
(Paris n'en a point qui les vaille)
Mais Londres les verroit avec un grand mépris.

L'heureux ſéjour, l'heureuſe terre,
Que vous ſeriez, chere Angleterre,
Si vous aimiez votre Poiſſon
Autant que votre Venaiſon !
Par mes Vers, Reine de toute Iſle ;

Vous commanderiez la Sicile,
L'Archipel dépendroit de vous,
Candie auroit à vos genoux
La poſture de ſuppliante;
Chipre ſeroit votre ſuivante :
Par moi du Levant au Ponent
Tout ce qui n'eſt pas continent
Vous rendroit humblement hommage ;
Et vous perdez tant davantage
Pour n'avoir chaſſé de chez vous
Les Daims, auſſi bien que les Loups.

SCENE DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME MIDDLETON, MONSIEUR VILLIERS, MONSIEUR BOWCHER.

MADAME MAZARIN *à Madame Middleton.*

UNISSONS nos malheurs ; uniſſons-nous, Bergere,
Et ne pouvant gagner, au moins ne perdons guére.
Va Trois :

M. BOWCHER.

Trois a gagné.

Me. MAZARIN.

Payez.

Me. MIDDLETON.

Faites Alpiu :
Je dois beaucoup, Madame, & j'ai beaucoup perdu :
Je voudrois bien gagner dequoi payer mes dettes ;

Mais comment l'eſpérer jouant comme vous faites ?
Dans le plus grand bonheur vous ne pouſſez jamais ;
Votre dernier effort eſt de faire la paix.

Me. MAZARIN.

Quoi ! perdre tout d'un coup, pour avoir la miſere
De demeurer après tout le ſoir ſans rien faire !

Me. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encore ſur le Trois.

Me. MAZARIN.

Sur le Trois.

M. BOWCHER.

Le Trois perd.

Me. MAZARIN *à Madame Middleton.*

Ce ſont-là de vos choix.
Muſtapha (1), donnez-moi quelque carte bien ſûre.

Me. MIDDLETON.

Mettez ſur le Valet ; il gagnera, j'en jure.

M. BOWCHER.

La Pace.

Me. MAZARIN.

Notre argent étoit fort bien placé ;
Le beau Valet de neige !

(1) Petit Turc de Madame Mazarin.

Me. MIDDLETON.

Eſt ſeulement facé

Me. MAZARIN.

Votre démangeaiſon de parler eſt terrible,
Et gagner avec vous n'eſt pas choſe poſſible.

Me. MIDDLETON.

Je ne puis dire un mot ſans la mettre en courroux :
O Lord ! Monſieur Villiers : *ô Lord !* que ferons-nous ?
Dites-nous qui des deux vous ſemble la plus belle,
De Meſdames Grafton & Lichfield : laquelle ?

M. VILLIERS.

Commencez ; dites-moi, Madame Middleton,
Votre vrai ſentiment ſur Madame Grafton.

Me. MIDDLETON.

De deux doigts ſeulement faites-la moi plus grande,
Il faut qu'à ſa beauté, toute beauté ſe rende.

M. VILLIERS.

L'autre n'a pas beſoin de cette faveur-là.

Me. MIDDLETON.

Elle eſt grande, elle eſt droite.

M. VILLIERS.

Eh bien, après cela ?

Me. MIDDLETON.

Madame Lichfield un peu plus animée,
De tous ceux qu'elle voit, ſe verroit fort aimée;

M. VILLIERS.

Vous ne me parlez point de Madame Kildair?

Me. MIDDLETON.

I *never ſaw* perſonne avoir un meilleur air.

M. VILLIERS

Votre Miſtriſs Maſſon, autrefois ſi prônée,
Me ſemble maintenant aſſez abandonnée;
Je ne vous entens plus parler de ſes appas?

Me. MIDDLETON.

Monſieur Villiers, *indeed* elle n'en manque pas;
Je ne l'ai jamais crûe une beauté parfaite.....
Mais allons voir un peu comment va la Baſſette.

Me. MAZARIN.

Vos beaux diſcours d'appas, de grace, de beauté,
Nous coûtent notre argent: il ne m'eſt rien reſté,
Cherchez d'autres moitiés, comme d'autres oreilles,
Pour petarder l'Anglois ſur toutes vos merveilles:
Et vous, Monſieur Villiers, gardez pour d'autres gens,
D'*Honneur* & de *raiſon* vos rares ſentimens (1);

(1) Voyez Tome IV. page 440.

Me. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait ſi colere.
Un diſcours de beauté ne doit pas vous déplaire ;
Qui, tant que vous, Madame, a de part aux attraits ?

Me. MAZARIN.

Si je le crois ; du moins, je n'en parle jamais.

Me. MIDDLETON.

Nous n'avons pas appris à garder le ſilence,
Comme vous avez fait, en vos Couvens de France,
Monſieur, Monſieur Villiers, allons nous conſoler ;
Il eſt d'autres maiſons où l'on pourra parler.

Me. MAZARIN.

Enſeignez-moi, Madame, enſeignez-moi l'école
Où je pourrois apprendre à diſcourir ſur rien,
Et paſſer ſans ſujet de parole en parole,
A ce mérite uſé d'un aimable entretien.

Me. MIDDLETON.

Abandonnons Madame à ſa nouvelle Etude,
Pour nous mettre à couvert d'un diſcours aſſez rude.
Sortons, ſortons d'ici ; l'on y tient en priſon
La grace & la beauté.

M. VILLIERS.

L'honneur & la raiſon.

LE CHOEUR *en Muſique.*

Sortons, ſortons d'ici, l'on y tient en priſon,
La grace, la beauté, l'honneur & la raiſon.

AU ROI,

SUR SA BLESSURE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

MARS, ce Dieu renommé qui préſide aux allarmes,
Deſtine les Canons, ſes effrayantes armes,
Pour ceux qu'un ſoin prudent éloigne un peu des coups:
Eh! comment auroit crû le Dieu de la vaillance,
Qui vous vit approcher avec tant d'aſſurance;
Que les coups de Canon dûſſent être pour vous?

(1) Le Roi Guillaume s'étant avancé au bord de la Boyne, le 10. Juillet 1690. fut légerement bleſſé d'un boulet de canon qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de paſſer la Riviere, & de battre l'Armée du Roi Jacques.

C'eſt des piques, & des épées,
De ces armes de ſang trempées,
Où vous vous expoſez toujours ;
Ces coups tirés tête à tête,
Quand un fier eſcadron s'arrête,
Qu'il a ſû garantir vos jours.

Je ſai bien que des Rois les perſonnes ſacrées,
Peuvent être à couvert prudemment retirées,
Pour donner un bon ordre aux plus preſſans beſoins,
Et hâter les ſecours qu'on attend de leurs ſoins ;
Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit dans l'Hiſtoire,
Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme vous,
Ne ménagent pas moins l'intérêt de leur gloire,
Que le ſalut commun, & le bonheur de tous.

En Roi juſte & prudent, vous reglez toute choſe,
En Héros, la valeur chaque jour vous expoſe :
Le ſoleil qui voit tout, juſqu'ici n'a pû voir,
Tant de vertu s'unir avec tant de pouvoir.

Ah ! prenez plus de ſoin d'une ſi belle vie :
Tout combat, tout péril fait votre empreſſement :

Que

Que nous ſerions heureux ſi vous n'aviez envie
Que de vous expoſer au Canon ſeulement !
Encor avons-nous fait la triſte expérience,
Que nous n'aurions par là qu'une foible aſſûrance :
Grand-Prince, revenez : notre timide amour
Ne voit de ſûreté qu'en votre ſeul retour.

Si d'un faux accident la fâcheuſe nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos eſprits ;
A Londres on verroit plus de douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de tranſports & de joie à Paris (1).
Quand vous courez hazard, vos dangers ſont les nôtres ;
Devant nos propres maux nous reſſentons les vôtres !
De ce coup dont le Ciel a voulu vous guérir,
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de ſi haut faits fournis à votre Hiſtoire,
Ruineront ſon crédit chez la poſtérité :
Nos neveux ne voudront pas croire

(1) Sur la fauſſe nouvelle qui courut en France de la mort du Roi Guillaume, on en fit à Paris, & à Verſailles même, des feux de joye & des réjouiſſances extraordinaires.

Une incroyable vérité :
Venez donc, ô grand Roi, jouir de votre gloire;
C'eſt-là votre intérêt & notre ſûreté.

SUR
LE PASSAGE
DE LA BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

ANIME' de l'ardeur d'un généreux courage,
A la tête des ſiens un Roi paſſe à la nage :
Et tout bleſſé qu'il eſt, ſi-tôt qu'il a paſſé,
Il charge, rompt, défait ; il a tout renverſé.

Le paſſage du Leck laiſſe une foible idée ;
Celle du Grand Guſtave eſt à peine gardée ;
On ne ſe ſouvient plus d'Adolphe, ni du Sond,
Où la glace tremblante a tenu lieu de pont.

Le Rhein, trop orgueilleux d'avoir vû ſon rivage
Tout couvert d'eſcadrons qui paſſoient à la nage,
Du combat étonnant dont on vient l'informer,

Porte, triſte & confus, la nouvelle à la mer.

Qu'on ne me parle point du combat héroïque,
Qu'Alexandre donna ſur les bords du Granique;
Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard,
Qu'au Port d'Alexandrie a ſû courir Céſar:
Toutes vos actions, vieux Maîtres de la Terre;
Cédent aux beaux exploits de ce foudre de Guerre;
Pour le mieux préférer ajoutons-y ces mots:
Que l'*on rencontre en lui le Sage & le Héros.*

Le Grec vain & leger prenoit plaiſir à dire
Tout ce qu'il avoit fait: le Romain à l'écrire:
Le Héros a paſſé tous les deux par ſes faits;
Et modeſte Vainqueur, il n'en parle jamais.

Tous deux ont combattu pour aſſervir le Monde;
Le malheur du public ſuivoit tous leurs exploits:
Ici l'on s'eſt commis ſur la terre & ſur l'onde,
Pour aſſûrer le Peuple & maintenir les Loix.

Là, le triſte vaincu ſoûpire
De ſa dure captivité:
Ici, l'on a donné l'Empire
A qui donne la Liberté.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN, MADEMOISELLE BEVERWEERT.

SAINT-EVREMOND *à Madame Mazarin.*

QUAND j'ai l'honneur de vous voir,
A vos yeux je ſuis coupable,
Scélérat abominable;
Rien au monde n'eſt plus noir.
Mais un jour ou deux d'abſence
Me rendent mon innocence,
Et ſans me changer en rien
Je deviens homme de bien.
Mes péchés ſont au viſage,
Aux rides que donne l'âge,
Aux cheveux blancs, aux vieux traits;
C'eſt-là que ſont mes forfaits.
Vous n'êtes pas éternelle,
Puiſſiez-vous, comme je ſuis,
Etre à cent ans criminelle
Sans douleur & ſans ennuis!

MADAME MAZARIN.

Quoi! me donner la figure,
De votre Madame Herval!
C'eſt me faire trop d'injure;
La mort eſt un moindre mal.

SAINT-EVREMOND.

Pourquoi haïr tant l'idée
D'une Vieilleſſe ridée,
Qu'on préfére le trépas
A la perte des appas?

MADEMOISELLE BEVERWEERT.

C'eſt qu'une ſi longue vie,
Eteint en nous toute envie:
C'eſt que la fin des Amours
Eſt au cœur d'une mortelle
Une choſe plus cruelle,
Que n'eſt la fin de ſes jours.

SAINT-EVREMOND.

Non, non, l'amoureuſe flamme
Ne s'éteint point dans une ame,
La Vieilleſſe n'ôte pas
Ces mouvemens délicats.
Je le ſai, divine Hortence,
Par ma propre expérience,
Je ſuis au bout de mon cours;

Et je vous aime toujours.

MADAME MAZARIN.

Moi je ſuis dans le bel âge;
On le voit à mon viſage,
Qui peut bien vous animer;
Mais je ne puis vous aimer:
Le cœur eſt prudent & ſage:
Si l'eſprit vous peut eſtimer,
Ne demandez rien davantage.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

APRE'S tant de ſoins aſſidus,
Après tant de pleurs répandus
Dans votre grande maladie;
Madame, je ne croyois pas
Qu'autre choſe que le trépas
Me fiſt perdre l'honneur de votre compagnie.
Mais j'avois peu conſideré
Qu'un viſage défiguré,
Qu'une générale foibleſſe;
Qu'en un mot l'extrême Vieilleſſe

Attire des mépris plus fâcheux que l'oubli,
Où tombe un homme enſeveli.
Celui, pour chanter vos louanges,
Qui s'eſt mis mal avec les Anges;
Celui, pour mettre vos beaux yeux
Au-deſſus des Aſtres des Cieux,
Qui s'expoſoit à leurs vengeances
Sans redouter leurs influences:
Celui, qui pour l'amour de vous
S'attira de Vénus le celeſte courroux,
Faiſant contre cette immortelle
Ce que le beau Pâris fit autrefois pour elle:
Celui, qui vous ſervit ſi bien,
Eſt maintenant compté pour rien!
Vous êtes au-deſſus des Aſtres & des Anges,
Qu'avez-vous déſormais beſoin de ſes louanges?
On n'a que faire de ſes ſoins;
Bon-homme allez garder vos foins (1)
Non, Je ne puis garder mes foins à la prairie,
Ni comme Don Quichot faire une Bergerie;
Je veux faire un métier qui me convienne mieux,
En m'éloignant de vos beaux yeux.
J'irai diſcourir de Science
Avec le Docte Renaudot (2);

(1) La Fontaine.
(2) Miniſtre François, réfugié à Londres.

La Bibliothéque s'avance ;
Et je pourrai m'y voir bien-tôt
Avec Juſtel en conférence,
Examiner le moindre mot.
Dans l'honnête repos d'une ſi douce étude,
Loin de tout embarras, exemt d'inquiétude ;
Sans entendre parler de guerres, ni d'amours,
Je prétens achever le reſte de mes jours.
Mais que mal-aiſément on peut changer de vie !
A peine ai-je formé ce projet qu'il m'ennuye !
Revenez, revenez, mépris,
Que l'on a pour mes Cheveux gris :
Revenez, humeur qui m'outrage,
Je ne puis me paſſer des charmes du viſage.
Avec Hortence il faut ſouffrir,
Mais ſans Hortence il faut mourir.

LETTRE

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

JE défie Dulcinée de ſentir avec plus de joie le ſouvenir de ſon Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la *triſte figure* n'a point diminué le mérite des ſentimens. Je ſuis touchée de leur force & de leur perſéverance : conſervez les, à la honte de ceux qui ſe mêlent d'en juger. Je croi comme vous que les Rides ſont les marques de la ſageſſe. Je ſuis ravie que vos vertus extérieures ne vous attriſtent point : je tâche d'en uſer de même. Vous avez un ami (1), Gouverneur de Province, qui doit ſa fortune à ſes agrémens : c'eſt le ſeul Vieillard qui ne ſoit pas ridicule à la Cour. Monſieur de Tu-

(1) M. le Comte de Grammont, venoit d'être fait Gouverneur du Pays d'Aunis.

renne ne vouloit vivre, que pour le voir vieux: il le verroit pere de famille, riche, & plaisant. Il a plus dit de plaisanterie sur sa nouvelle dignité, que les autres n'en ont pensé. M. Delbene que vous appelliez *le Cunctator*, est mort à l'Hôpital. Qu'est-ce que les jugemens des hommes! Si Monsieur d'Olonne vivoit (1); & qu'il eût lû la Lettre que vous m'écrivez il vous auroit continué votre qualité de *son Philosophe*. Mousieur de Lausun est mon voisin: il recevra vos complimens. Je vous rends très-tendrement ceux de Monsieur de Charleval. Je vous demande instamment de faire souvenir Monsieur de Ruvigny de son amie de la rue des Tournelles.

(1) Louis de la Tremoille, Comte d'Olonne, mourut le 3. de Février 1686. âgé de soixante ans Il avoit épousé en 1652. Catherine-Henriette d'Augennes, fille aînée de Charles d'Augennes, Baron de la Loupe, & de Marie du Raynier; morte le 13. de Juin 1714.

A MONSIEUR
HAMPDEN,
EN STILE
DE MAROT.

J'Avois deſſein de vous écrire en Proſe,
Mais votre Lettre à Mylord Godolphin,
Qui confondroit le Grec & le Latin,
Ne m'a permis de hazarder la choſe.
Je ne ſuis plus pour les ſiécles paſſés,
Par temps nouveaux vieux temps ſon effacés,
Dont vous donnez une preuve aſſez belle,
Pour appuyer ce qu'a dit Fontenelle.
Aux Anciens qui toujours feuilletez,
Vous ſavez rendre un fort méchant office:
En écrivant vous les décréditez,
Pluſqu'en liſant ne leur rendez ſervice:
Noirs amateurs d'obſcure Antiquité
Sont confondus par votre netteté.
Mais que fait-on ſi tard à la *Contrée*,
Votre conſtance aux Champs eſt bien outrée:

Venez revoir cette grande Cité,
Où vous attend mainte & mainte beauté.
Mainte Beauté ! dira quelque importune ?
Toutes, dirai-je en ne parlant que d'une ;
Car la nature en elle a ramaſſés,
Attraits épars & charmes diviſés.
Baptiſte a fait pour vous des Fleurs nouvelles ;
Pour vous La Foſſe a fait deux grands Tableaux ;
Vous trouverez bien des Livres nouveaux ;
Que faites-vous ſi tard à la *Contrée* ?
Votre conſtance aux Champs eſt bien outrée.
Les bons diſcours comme les bons repas,
Aſſurément ne vous y manquent pas :
Mais de beaux yeux ont ſur vous tant d'empire
Qu'il faut partir, il faut qu'on ſe retire ;
Je vous preſcris de leur part le retour,
Et l'ordre exprès de leur faire la cour.
Quittant ces lieux où régne l'excellence
Des meilleurs mets, jointe avec l'abondance ;
N'oubliez pas certain rouge Poiſſon
Exquis au goût, & peu connu de nom (1),
N'oubliez pas jeunes Coqs de Bruyere,
D'autres oiſeaux qu'à Londres on ne voit guére ;

(1) Ce Poiſſon aſſez ſemblable à la Truite, ſe trouve dans les Lacs du Duché de Lancaſtre : on l'appelle en Anglois *Skarr*.

N'oubliez rien hormis la Venaiſon,
Que vous pourrez laiſſer à la maiſon.

APOSTILLE.

Depuis un tems la Reine des appas,
Corps glorieux devenuë ici bas,
Ne mange point; il convient la remettre
En appétit, & je finis ma Lettre.

AU MESME
EN MESME STILE.

QUAND j'ai mangé ces excellentes Perles,
Que nous fournit Tunbridge avec ſes eaux,
Turbots me ſont ainſi que ſeroient Merles
Ayant mangé Cailles & Perdreaux.
Rome faiſoit mal à propos la vaine
D'*Accipenſer*, de *Scarus*, de *Murene*;
Rien ne ſauroit de la Perle approcher,
Pas *Silurus* qu'au Nil on va pêcher.
A Rome avint cas extraordinaire,
Domitien fit regler par l'Etat
Sauce au Turbot comment ſe devoit faire:
S'il eût pour vous aſſemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette affaire;

Il n'avoit pas le goût ſi délicat :
Fineſſe en goût n'étoit pas caractére
De vieux Romains ; c'eſt talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHILANDRE, CALISTE.

LISIS.

JE ne puis plus diſſimuler,
Il faut mourir ou vous parler,
Aimable & charmante Julie :
Empêchez-vous de me charmer,
Pour m'empêcher de vous aimer ;
Autrement, c'eſt fait de ma vie.

JULIE.

Vouloir que je ne charme pas,
C'eſt vouloir m'ôter les appas
Dont je fais ſentir la puiſſance :
Un amant qui ſait endurer
Son tourment ſans le déclarer,
Ne mérite pas qu'on y penſe.

LISIS.

Qui nous permet de demander,
Se dispose à nous accorder
La faveur la plus grande,
Qu'un amoureux demande.

JULIE.

Dès qu'à l'Hymen on veut bien se tourner,
On ne doit point songer à se défendre;
Epargnez-nous la honte de donner
Ce que vous pouvez prendre.

LISIS.

Julie, entreprendre sur vous
Auroit l'air d'une violence!

JULIE.

Lisis, un attentat si doux
Ne passa jamais pour offense.

LISIS.

Tourmens des cœurs, ardens desirs:
Contraintes, douloureux soûpirs;
Tout ce que l'Amour a de peines,
Pour ceux qu'il a mis dans ses chaînes;
Tout se va convertir en solides plaisirs.

LE CHOEUR.

Du plus heureux Mariage
On ne goûte le doux fruit

Rien que la premiere nuit :
De-là juſques au veuvage
Ce n'eſt plus un favori,
Ce n'eſt plus une maîtreſſe ;
Adieu douceur & tendreſſe,
C'eſt la Femme & le Mari.

DAMON.

Un Mari toujours vous gronde,
Vous défend de voir le monde,
Vous fait de votre maiſon
Une eſpéce de priſon.

PHILANDRE.

Du bas ſoin de la famille,
D'élever garçon & fille,
Qui vous feront enrager ;
C'eſt à vous de vous charger.

DAMON.

S'il arrive d'avanture
Que l'indulgente nature,
Ne trouve pas ſes douceurs
Dans la gravité des mœurs ;
Auſſi-tôt la fantaiſie
De votre fâcheux Epoux,
Eſt bizarrement ſaiſie
De mille ſoupçons jaloux,

Et de cette frénesie
L'éclat se fait par les foux;
Les sages cachent l'envie
De se défaire de vous.

PHILANDRE.

Victimes de l'Hyménée,
Je plains votre destinée,
Ou de languir sans Amour
Dans un ennui légitime,
Ou de vous plaire au doux crime,
Qui vous peut coûter le jour.

CALISTE.

Apprenez, le Debonnaire,
Que votre pitié pour nous
Est chose peu nécessaire:
Nous trompons les plus jaloux
Quand nous avons une affaire;
Mais ce crime cher & doux
Avec vous ne plairoit guére.

LE CHOEUR.

Nos soins & nos avis sont ici superflus;
Vous en savez beaucoup, nous ne vous plaignons plus.

A
MONSIEUR LE DUC
DE NEVERS;
POUR
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN. (1)

SI je pouvois *peſtillonner*
Cette diſgrace infortunée,
Où le deſtin m'a condamnée,
Je ſerois prête à retourner
A la grande & ſuperbe Ville,
Qui jadis m'a ſervi d'aſyle;
Et loin de mon funeſte Epoux
Je reverrois ma Sœur, & vivrois avec vous.
Mais l'inéxorable adverſaire
Que vous ne connûtes jamais,
Le Créancier me déſeſpére,

(1) Pour bien entendre cette Piéce, il faut lire l'EPITRE de M. le Duc de Nevers à Madame la Ducheſſe de Bouillon, inſérée dans le MELANGE *curieux des meilleures Piéces attribuées à M. de Saint-Evremond*, &c.

Sans me donner tréve, ni paix;
Et rend mon malheur ſedantaire;
Que je voudrois, hélas! promener déſormais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'aſſaſſine;
Des menus Créanciers la petite vermine,
Me vient éveiller le matin,
Et fait durant la nuit l'Office de lutin.
Ne verrai-je donc point achever ma miſére?
Les cieux pour les Bouillons ſe ſont enfin ouverts;
Le Connétable eſt mort, la Comteſſe proſpére,
Et mon aſtre me voit encore de travers.
Je n'ai plus aucun bien à goûter que les vôtres;
Tout le bonheur que j'ai, vient de celui des autres;
Par la réfléxion je reſſens vos plaiſirs,
Et forme pour moi-même à peine des deſirs,
Que le bien-aimé de l'Egliſe,
Deſtructeur de tout Marotin
S'éleve par degrés à la haute entrepriſe
De confondre le Mazarin.
Pour mieux fonder mon eſpérance,
Je mets au Ciel ma confiance,
J'attens mon ſecours du bon Dieu:
Vous nous le conſeillez, Frere,
Nous parlant toujours du ſaint lieu,

Dont les herbes ſont l'ordinaire (1),
Quand vous mangez veau gras, truffes, pigeons,
Adieu.

LETTRE
A MONSIEUR ***.
POUR
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

JE ne ſuis pas étonnée que Monſieur Mazarin faſſe courir le bruit, qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en France : mais je la ſerois beaucoup ſi des gens raiſonnables ſe laiſſoient ſurprendre à ſes artifices, & pouvoient être perſuadés de ſes menſonges. Comme nous ne ſommes jamais convenus en rien, je prendrai une voye toute contraire à la ſienne, en ne diſant que des vérités. Il y a dix ans que Monſieur Mazarin m'a ôté une Penſion de vingt-quatre mille francs, qui m'avoit

(1) La Trape.

été donnée pour ſubſiſter : ce retranchement me contraignit à faire des dettes conſidérables, qui ne me permirent pas de ſortir d'Angleterre, où je demeurai importunée de mes créanciers ; mais non pas perſécutée au point que je l'ai été depuis ce temps-là.

Toutes choſes ont changé. La Révolution eſt arrivée, je me ſuis vûe ſans ſecours, ſans moyen de payer mes vieilles dettes, & trop heureuſe d'en pouvoir faire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fuſſe menacée d'aller en priſon : la permiſſion de m'arrêter en des lieux privilegiés ne laiſſoit pas de ſe donner ; & quand je ſortois de mon logis, ce n'étoit jamais avec aſſurance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheuſe néceſſité, quelques-uns de mes amis, & quelques Marchands-même, ſe ſont obligés d'une partie de mes dettes à ces tyrans, & ont été bientôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de créanciers, & ceux-ci ne prennent guéres moins de précaution que prendroient les autres pour être payés. Cependant je leur ſuis redevable du peu de liberté dont je jouis, & de la ſubſiſtance que j'ai trouvée juſqu'ici, dont la difficulté augmente tous les jours.

Voilà le véritable état où j'ai été, & la véritable condition où je ſuis ; aſſûrément elle ne ſauroit être plus mauvaiſe. Je mérite d'être ſe-

courue de mes amis, & plainte des indifférens. Un plus long discours seroit ennuyeux aux autres, & inutile pour moi : je ne dirai rien davantage.

LETTRE
A MONSIEUR ***.
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

L'On ne peut pas être plus sensible que je suis au témoignage de votre affection ; mais souffrez, Monsieur, que je me plaigne de l'injustice des conjectures que l'on fait sur mes intentions. Si j'avois été en état de pouvoir partir, & que je fusse demeurée, on auroit raison : mais on veut que je retourne en France, & on me laisse dans l'impossibilité de sortir d'Angleterre. De toutes les vérités du monde il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de Nevers une Lettre un peu plus longue, où

l'explication de mes ſentimens eſt plus étendue. Je vous prie, Monſieur, de me croire auſſi véritable que je la ſuis, particulierement dans la proteſtation de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

DE NEVERS;

AU NOM

DE MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN;

JE n'ai jamais douté, Madame, que vous ne priſſiez toute la part qu'on peut prendre à mes intérêts. J'ai attendu de votre amitié ce que vous pouviez attendre de la mienne. Il n'eſt pas beſoin de nous en donner de nouvelles aſſurances dans nos Lettres, étant auſſi ſûres que nous ſommes l'une de l'autre ſur tout ce qui nous regarde. Je croyois que

rien ne me devoit ſurprendre touchant le procedé de Monſieur Mazarin, je ne laiſſe pas de m'étonner qu'après m'avoir ôté ma Penſion, il y a dix ou douze ans ; m'avoir réduite à mandier, comme je fais, ma ſubſiſtance ; avoir entrepris de me faire décheoir de mes Droits, peu content de me voir dans la néceſſité où je ſuis durant ſa vie, s'il ne s'aſſûroit que je ſerois miſerable après ſa mort : après un procedé ſi honnête, une conduite ſi obligeante, des actions ſi généreuſes, je m'étonne, dis je, qu'il ait la bonté de vouloir bien que je demeure avec lui. Il faut commencer par payer toutes mes dettes, m'aſſûrer de ma ſubſiſtance, & me mettre en liberté de ſortir d'Angleterre. J'attens cela de la Juſtice de Meſſieurs du Grand Conſeil ; & de la vôtre, Madame, que vous me croyiez auſſi véritablement que je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE
A MONSIEUR***.
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'Ai toujours crû ce que vous avez la bonté de mécrire ſur mes affaires, & je ſuis ravie que mes ſentimens ſe trouvent conformes aux vôtres. Monſieur Mazarin n'a jamais ſongé ſincerement à me ravoir. Il a voulu, comme vous le dites fort bien, me faire décheoir de mes droits, & après m'avoir rendue malheureuſe durant ſa vie, s'aſſûrer chrétiennement que je ſerois miſerable après ſa mort. Voilà, Monſieur, la ſainte joye qu'il a voulu me donner. Je vous conjure de me continuer vos ſoins & vos ſecours, dans la ſuite d'une affaire, qui apparemment ne finira pas ſitôt. Malgré l'application de Monſieur Mazarin, qui attend bien moins de la Providence que de ſon induſtrie le ſuccès de ſes perſé-

cutions, je ne penſe pas que Meſſieurs du Grand Conſeil me faſſent décheoir de mes Droits ; mais ſi Monſieur Mazarin n'eſt pas obligé de payer mes dettes, comment ferai-je avec mes créanciers, & où trouverai-je les moyens de ſubſiſter en attendant qu'ils ſoyent ſatisfaits? Les Marchands m'ont prêté de bonne foi ; les gens de condition m'ont obligée de bonne grace ; mais ils ne veulent pas perdre leur argent. Que ferai-je ? Il faut faire ce que dit Monſieur Mazarin, & qu'il ne pratique pas ; me remettre de tout à la Providence. J'y ajouterai le ſoin de mes proches & de mes amis, particulierement les vôtres, Monſieur, qui me laiſſent une obligation que je n'oublierai jamais.

JUGEMENT SUR QUELQUES AUTEURS FRANÇOIS.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOICI, Madame, le JUGEMENT que vous m'avez demandé sur quelques-uns de nos Auteurs.

MALHERBE a toujours passé pour le plus excellent de nos Poëtes : mais plus par le tour & par l'expression, que par l'invention & par les pensées.

On ne sauroit disputer à VOITURE le premier rang, en toute matiére ingénieuse & galante : c'est assez à SARAZIN d'avoir le second, pour être égal au plus estimé des Anciens en ce genre-là.

BENSERADE a un caractére si particulier, une maniére de dire les choses si agréable, qu'il fait souffrir les pointes & les allusions aux plus délicats.

Dans la Tragédie, CORNEILLE ne souffre point d'égal : RACINE de supérieur : la diversité des caractéres permettant la concurrence, si elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des passions, par la sublimité du discours : *Racine* trouve son mérite en des sentimens plus naturels, en des pensées plus nettes, dans une diction plus pure & plus facile. Le premier enléve l'ame ; l'autre gagne l'esprit : celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur ; celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'Ouvrage, *Racine* plus circonspect, ou se défiant de lui même, s'attache aux Grecs, qu'il possede parfaitement ; *Corneille* profitant des lumiéres que le temps apporte, trouve des beautés qu'Aristote ne connoissoit pas.

MOLIERE a pris les Anciens pour modéle ; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

Il n'y a point d'Auteur qui fasse plus d'honneur à notre siécle que DESPRE'AUX ; en faire un éloge plus étendu, ce seroit entreprendre sur ses Ouvrages, qui le font eux-mêmes.

LA FONTAINE embellit les FABLES des Anciens : les Anciens auroient gâté les CONTES de *la Fontaine*.

PERRAULT a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes. A tout prendre, ſon Livre (1) me ſemble très bon, curieux, utile, capable de nous guérir de beaucoup d'erreurs. J'aurois ſouhaité que le *Chevalier* eût fait moins de contes, que le *Préſident* eût un peu plus étendu ſes raiſons, l'*Abbé* reſſerré les ſiennes.

Vous voulez, Madame, que je parle de moi, & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un de ces Meſſieurs avoit été en ma place, pour vous voir tous les jours, & recevoir les lumiéres que vous inſpirez ; il auroit paſſé les Anciens & les Modernes. J'en ai profité ſi peu que je ne mérite aucun rang parmi ces Illuſtres.

(1) PARALLELE *des Anciens & des Modernes.*

SUR LA DISPUTE
TOUCHANT
LES ANCIENS
ET
LES MODERNES.

STANCES IRREGULIERES.

LA France dans ſa Poëſie,
Veut qu'on s'exprime noblement:
Mais la figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément;
Et l'impétueuſe ſaillie
Qui ſe pouſſe extravagamment;
Le ſens qu'il faut qu'on étudie,
Pour être mis obſcurément;
Myſtérieuſe Allégorie,
Faux ſublime, vain ornement:
Tout cela choque ſon génie,
Son goût, ſon juſte ſentiment.

Qui peut avoir l'heureux partage
Du naturel & du bon ſens ;
Et ſait bien le mettre en uſage,
A des charmes aſſez puiſſans.

Rien ne convient, rien ne contente,
Sans le ſecours de la raiſon ;
Sans elle une choſe plaiſante
Déplaît pour être hors de ſaiſon.

La régle au naturel unie ;
Le tour, le nombre, l'harmonie ;
Le ſavoir ſans obſcurité,
Et la force ſans dureté ;
L'averſion du faux ſublime ;
La hauteur juſte, légitime ;
Le ſens, l'ordre, la liaiſon ;
Ces baſſeſſes de la raiſon
De Pindare ſi mépriſées,
Sont par Malherbe autoriſées.

Il faut un peu de jugement
Dans l'héroïque emportement :
J'aime mieux la ſage furie,

Que dans Malherbe l'on décrie ;
J'aime mieux les juſtes beautés
Des emportemens concertés,
Que la ſublime extravagance,
Dont je vois faire tant de cas,
Ce merveilleux, cette excellence,
Qu'on admire, & qu'on n'entend pas.

S'il revient des *Jeux Olympiques*,
Alors les ODES PINDARIQUES
Feront valoir tous leurs grands mots
A bien louer des chariots,
A célébrer une victoire
Qui comble des chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus :
Quand on loue au temps où nous ſommes,
Il ne faut louer que des hommes ;
Dans les hommes que des vertus.

Qui donne trop à la figure,
Se laiſſe échaper la nature
De ſon véritable ſujet,
Pour ſe faire un nouvel objet.

Sans

Sans y penſer, il a l'*Aurore*,
Au lieu de celle qu'il adore :
Il a le *bel Aſtre des Cieux*,
Sans y penſer, pour de beaux yeux.

Il ſe dérobe le viſage,
Dont la beauté l'a ſû charmer ;
Par une vaine & fauſſe image,
Qu'il en a voulu ſe former.
D'ailleurs ; aller à l'incroyable,
Eſt prendre trop de liberté :
Que ce qui n'eſt point véritable
Ait au moins l'air de vérité.

Quand on veut traiter de baſſeſſe
Tout caractére de ſageſſe ;
En quel état ſe réduit-on ?
D'avoir honte de la raiſon.

Ah ! ſi Malherbe étoit en vie ;
Il pourroit, ſelon mon envie,
Oter la *ſueur* aux marteaux (1),
Les *langues d'argent* aux ruiſſeaux ;

(1) Concetti Italiens.

Il auroit pitié des rivieres
Qu'on *retient* dans leur *lit* natal
Avec des *chaînes de cryſtal*,
Inhumainement priſonniéres.

Voir dans un état malheureux,
Une *jeune & charmante blonde*,
Qui *du feu de ſes beaux cheveux*,
De ſes beaux yeux, veut ſécher l'onde;
Seroit ſans doute un merveilleux,
Que Malherbe ôteroit du monde.

Il banniroit de tout printemps
Les *garçons verds palpitans*,
Que Gongora donne au lierre,
Quand les Zéphirs lui font la guerre (1).

(1) Concetti Eſpagnols de Dom Luis de Gongora, le Prince des Poëtes Lyriques Eſpagnols. Il nâquit à Cordouë le 11. de Juillet 1561. d'une famille diſtinguée: *ſa Sangre fue Noble de un Padre y otro*, dit l'Auteur de ſa VIE. On l'envoya faire ſes études à Salamanque; & il s'y fit bientôt connoître par ſon eſprit vif & mordant, & par le talent naturel qu'il avoit pour la Poëſie, à laquelle il s'attacha d'une façon particuliére. Il embraſſa enſuite l'état Eccleſiaſtique, & fut fait Chapelain du Roi, & Prébendier de l'Egliſe de Cordouë, où il mourut le 23. de Mars 1627. Ses Poëſies ſont pleines de pointes & d'expreſſions guindées: les comparaiſons en ſont peu juſtes, & les métaphores dures & outrées. Enfin, il eſt ſi obſcur, que les Eſpagnols lui ont donné le ſurnom de MERVEILLEUX.

On ſait bien que la fiction
Eſt du droit de la Poëſie :
Mais ayons la diſcrétion
De ménager la fantaiſie ;
Et faiſons que l'invention,
Au bon-goût ſoit aſſujettie.

Que l'AMOUR perde ſon *bandeau* ;
Son *arc*, ſes *fléches*, ſon *flambeau* ;
Devenu paſſion humaine,
Qu'il donne à la jeune beauté,
Au jeune amant, autant de peine ;
Qu'au temps de ſa Divinité.

Le Cheval emplumé, *Pegaſe*, ne fera,
Deſormais aucun vol, que dans nos Opera ;
Parnaſſe, *Hélicon*, & *Permeſſe*,
Ce vieil attirail de la Grece ;
N'eſt plus aujourd'hui qu'un grand ſon,
Vuide de ſens & de raiſon.

Divines *Filles de Memoire* (1)
Dont on implore le ſecours,

(1) Les Muſes.

Et lorſqu'on célébre la gloire,
Et lorſqu'on chante les amours,
Laiſſez à notre fantaiſie
L'honneur de notre Poëſie.

Bûveurs d'eau du ſacré Vallon,
Demeurez avec *Apollon*
En Italie, où ſa préſence,
Eſt plus néceſſaire qu'en France.

Ayons plus d'égards pour *Bacchus*;
On dit qu'il a planté la Vigne:
Conſervons encore *Vénus*,
Sa beauté l'en rend aſſez digne:
Autres Déeſſes, autres Dieux
Feront bien de quitter ces lieux.

Mais ſans *Mars*, qui fera la guerre!
Sans *Jupiter* plus de tonnerre:
Qui s'embarquera ſur les eaux,
Si *Neptune* n'eſt favorable?
Qui garantira les Vaiſſeaux,
Des rochers, & des bancs de ſable?

Mettons-nous l'eſprit en repos

Sur le Tonnerre, & ſur les Flots:
L'ordinaire & honteux pillage,
Que l'on fait chez l'Antiquité,
Au lieu d'enrichir notre ouvrage
Découvre notre pauvreté.

Qu'un Auteur dont la veine uſée,
Manque de nouvelle penſée,
Fourniſſe à ſa ſtérilité
Leur pompeuſe inutilité;
Mais que ceux dont le beau génie,
Eſt exemt de la tyranuie
De ces vieux Siécles tant vantés,
Aiment de modernes beautés.

Pourquoi révérer comme Antique,
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des Nouveautés?
Serons nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne ſont plus que dans un Livre,
Où morts préſomptueux; ils nous donnent des Loix?
Modernes, reprenez courage,

Vous remporterez l'avantage.

Le Partiſan outré de tous les Anciens (1),
Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les ſiens.
Il a fait aux Grecs plus d'injure,
Par ſes Vers ſi rares, ſi beaux,
Qu'il n'en fera par ſa Cenſure,
Aux Fontenelles, aux Perraults.

Quand il paroît aux Modernes contraire;
Aux Anciens il doit être odieux:
Tout ce qu'il fait, eſt fait pour leur déplaire,
Si bien écrire, eſt écrire contr'eux.

Corneille, Racine, Moliére,
Aux gens d'une pure lumiére,
Font dire qu'ils ont ſurpaſſé
Les grands maîtres du tems paſſé.

CORNEILLE de ſes propres aîles,
S'éleve à des beautés nouvelles,
Qu'Ariſtote même ignoroit:
Et RACINE en ſuivant les traces,

(1) Monſieur Deſpreaux. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1692.

De ces vieux Grecs qu'il adoroit,
A passé leur art & leurs graces.

Cette merveille de nos jours,
MOLIERE aux François regrétable,
Et qu'ils regreteront toujours;
Se trouveroit inimitable,
A ceux qu'il avoit imités,
S'ils se voyoient ressuscités.

Dans l'air galant du badinage:
L'esprit délicat, le goût fin
De VOITURE & de SARASIN,
Nous feront avoir l'avantage.

LA FONTAINE embellit les sujets inventés
Que l'on appelle FABLES;
Ses CONTES agréables
Entre les mains des Grecs auroient été gâtés.

L'AMINTE, la plus accomplie
Des Pastorales d'Italie,
Efface les Pasteurs que la Grece décrit;
On prendra d'inutiles peines,
Si dans Rome, ou si dans Athénes,

On cherche un DON QUICHOT, que l'on trouva à Madrid.

Honneur des eſprits d'Angleterre,
WALLER, tes beaux Ecrits ſe verroient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,
Si dans ta propre Langue ils n'étoient reſſerrés:
Un jour elle doit être en tous lieux entendue,
Et donner à ta gloire une telle étendue,
Que les bornes de l'Univers
Seront les mêmes de tes Vers.

Pour diſputer la préférence,
En toute haute connoiſſance,
HOBBES, DESCARTES, GASSENDI;
Sont à la tête du Parti:
Du faux ſecret de la Nature,
Par les Anciens debité;
Ils ont découverts l'impoſture,
Et fait valoir la vérité.

Tout entre dans cette querelle,
C'eſt une guerre univerſelle:
Morts contre morts, vivans contre vivans,

Tout y combat pour le choix des Savans (1).

Modernes reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

AYEZ la bonté de m'excuſer, Madame; ſi je ne donne pas tout-à-fait dans la généreuſe franchiſe de vos ſentimens, oppoſée à la circonſpection naturelle des gens de mon pays, qui ſont ennemis des vérités nettes & hardiment déclarées. Voici mes raiſons contre une pleine ouverture de vos intentions.

Je ſuis perſuadé que toutes vos connoiſſances (car les amis ne ſe ſont pas encore manifeſtés;) que toutes vos connoiſſances ne de-

(1) Imitation des deux Vers de CINNA.

mandent pas mieux que d'avoir un prétexte de crier contre votre humeur & votre conduite, quelqu'agréable que ſoit l'une, quelque honnête que ſoit l'autre. Ne leur fourniſſez jamais aucun moyen de s'élever contre vous : tenez-les attachés, malgré eux, du-moins à la bienſéance de l'amitié qu'ils doivent avoir pour vous, avec plus de chaleur qu'ils n'en ont. Demandez toujours de l'argent; s'il n'en vient point, c'eſt vous qui aurez ſujet de vous plaindre; s'il en vient, je vous répons de dix ou douze excluſions de voyage meilleures l'une que l'autre. Enfin, ne donnez à perſonne ni ſujet, ni prétexte de vous quitter, & croyez qu'une déclaration trop libre de vos intentions vous nuiroit beaucoup là, & ne vous ſerviroit pas ici. Je vous ai oüi dire, Madame, que Madame la Comteſſe (1) *ne ſe laiſſoit jamais entamer* : ne vous laiſſez jamais découvrir. Si vous voulez proceder avec moins de précaution, le NORMAND quitte la ſienne, prêt à entrer dans vos ſentimens.

(1) La Comteſſe de Soiſſons.

A LA MESME.

FLATTE' d'une douce eſpérance,
Que me donnoit la belle Hortence ;
Je lui cachois mes cheveux gris
De peur d'attirer ſes mépris :
Mais détrompé de ſa parole,
Qui n'a plus rien qui me conſole,
Je lui montre des cheveux blancs,
(Triſte ouvrage de mes vieux ans !)
Je lui montre tout l'équipage
De la caducité de l'âge :
Lunettes, Calottes en effet
Qui pourroit ſervir de Bonnet ;
Tous les ſecours que la nature
Cherche dans mon infirmité
Pour éloigner la ſépulture,
Sont montrés devant ſa beauté :
Et j'oſe nommer défaillance ;
Funeſte, mortelle langueur,
Ce qu'autrefois en ſa préſence
Je nommois ſimplement vapeur.
O belle, ô charmante Ducheſſe !

Je vous remets votre promeſſe;
Puiſqu'il plaît au grand *Peſcatore* (1)
Ce Maître de la deſtinée,
Tuer tous les Vieillards à la fin de l'année,
Je vais céder mes droits ſur votre cher tréſor:
Ne me demandez point à qui je les réſigne,
C'eſt celui que vos yeux en doivent juger digne;
Celui que vous voyez ſi ſoûmis à vos loix.
Je hais le faux honneur des amours éternelles;
Peut-on aimer long-tems, ſans être dégoûté
Du mérite ennuyeux de la fidélité?
On voit comme une fleur ſur les amours nouvelles,
Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats,
Qu'on aime à regarder & qu'on ne touche pas.
Mais après les douceurs qu'on goûte à leur naiſſance,
Quand les yeux ont uſé leurs innocens plaiſirs,
Que le cœur a ſenti la tendre violence
De l'amoureux tourment que donnent les déſirs;
Enfin la volupté, la pleine jouiſſance.....
Un autre pourra l'exprimer,
Je ne mérite pas même de la nommer,

(1) Auteur de l'*Almanach* de Milan.

Faveur, qu'on m'a fait trop attendre,
Vous viendriez hors de ſaiſon;
Adieu, je ceſſe de prétendre
Un ſi rare & glorieux don.
Mais pour ne fermer pas tout accès à la joie
Souffrez, Hortence, au moins, ſouffrez que je
vous voye,
Et quand la foibleſſe des yeux
Me rendra difficile un bien ſi précieux;
Quand les divins appas dont vous êtes pourvûe
Echaperont, hélas, à ma débile vûe,
Ne vous offenſez pas qu'afin de les mieux voir
J'appelle à mon ſecours Lunettes & Miroir,
Je n'en demande point pour lire,
Entretenir les morts eſt un triſte entretien;
J'en veux auſſi peu pour écrire,
L'écriture m'a fait plus de mal que de bien.
Je n'en veux faire aucun uſage,
Que pour voir le plus beau viſage;
Pour admirer les plus beaux traits
Que nature forma jamais.

SUR LA PERTE D'UN MOINEAU BLANC QUE MADAME MAZARIN AIMOIT BEAUCOUP.

TOUT languit, tout eſt abattu,
Tout eſt en dueil dans la famille ;
L'honneur de notre Volatille,
Le Moineau vient d'être perdu.
Le beau Roſſignol en murmure,
D'un gozier qui n'eſt pas trop net ;
Le Canari ſans tablature
Ne chante qu'un air imparfait ;
Le *Boulé* (1) dans cette avanture
Laiſſe morfondre *Loteret* (2).
A battre ſa lente meſure,
Boulé, morne, triſte & défait,
En a perdu chant & poſture,

(1) Oiſeau qu'on appelle en François Pivoine.
(2) Petit Perroquet.

Comme s'il muoit en effet,
Le Chardonneret en ſa cage
Ne fait plus oüir ſon ramage.
La Linote chante ſi bas
Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas ;
Et *Jacob* (1) depuis cette perte
Dans ſa Cage qu'il voit ouverte
Demeure aujourd'hui tout confus,
Ne ſifflant & ne parlant plus.
Dariolette eſt déſolée,
Mariane toute troublée ;
Et cette indécente amitié
Qu'en *Little*, *Rogue* & *Boy* (1) Nature déſavouë,
S'eſt tournée en tendre pitié,
Dont tout homme de bien les loue.
Je pourrois vous parler encor
Du changement du beau Médor,
Réduit à ſi grande triſteſſe
Qu'il ne voit aucune Maîtreſſe.
Il n'eſt, il n'eſt pas juſqu'aux Chats
Qui ne regrettent tant d'appas.
De leur eſprit, de leur coutume ;
De leurs malfaiſans appétits
Pour toute chair qui porte plume ;

(1) Un Sanſonnet.
(2) Petits Chiens.

On voit les oiſeaux garantis.
Venons aux autres Perſonnages,
Qui reſſentent ce coup fatal :
Muſtapha quitte ſes images ;
Ses gens de pied, gens de cheval,
Ses chariots, ſes équipages ;
Ses vaiſſeaux, ſon combat naval,
Rien ne lui plaît, ne le conſole,
Que le ſoin d'aller à l'Ecole,
Où je penſe que ſon deſtin
Le conduira juſqu'au Latin.
Heureux, heureux Moineau, l'abſence de tes charmes,
Des plus beaux yeux du monde a ſû tirer des larmes ;
Pour un pareil bonheur qui ne voudroit, Moineau,
Etre même dans le tombeau ?
Je ne penſe pas que Catulle
Voulût être aſſez ridicule
Pour comparer ſa *Lesbia*
A la divine *Hortenſia*.
Leur Paſſereau moins regretable
Que celui de notre Adorable,
Ne cauſa pas tant de douleur :

Mais

Mais *Lesbia* dans ſa chaleur
Moins impatiente peut-être,
N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre;
Hélas! je ne ſaurois parler
De ma propre douleur, ſi tendre & ſi fidelle;
Je veux qu'elle ſoit éternelle,
Et qui parle Moineau, cherche à ſe conſoler.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Charleval vient de mourir (1); & j'en ſuis ſi affligée, que je cherche à me conſoler par la part que je ſai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours : ſon eſprit avoit tous les charmes de la

(1) M. de Charleval mourut le 8. de Mars 1693. âgé de ſoixante-treize ans. Voyez ſur ſon

jeuneſſe, & ſon cœur toute la bonté & la tendreſſe deſirable dans les véritables amis. Nous parlions ſouvent de vous, & de tous les originaux de notre temps : ſa vie & celle que je méne préſentement avoient beaucoup de rapport ; enfin c'eſt plus que de mourir ſoi-même, qu'une pareille perte. mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intereſſe à votre vie à Londres, comme ſi vous étiez ici ; & les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais ſi bien que lorſqu'on en eſt privé.

ſujet les MELANGES de *Vigneul-Marville*. Tom. I. pag. 241. 243. de la ſeconde Edition de Rouen, 1701.

DIALOGUE
SUR
LA MALADIE
DE
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

LE VIEILLARD, (1) LA MORT.

LE VIEILLARD.

O MORT, qui menacez une tête si belle,
Détournez vos funestes coups;
Vous serez douce autant que vous êtes cruelle,
Si je puis obtenir de vous
Que vous me preniez au lieu d'elle :
Tournez, tournez sur moi, vos plus funestes coups.
Ne vous lassez-vous point du nom d'*inéxorable*,

(1) Monsieur de Saint-Evremond.

Que vous avez toujours porté ?
Par une ſeule humanité,
Vous pouvez vous rendre adorable :
Détournez vos funeſtes coups,
Et goûtez le plaiſir d'en ſavoir faire à tous.
Jupiter ſur qui tout ſe fonde,
A qui tout obéit, & la terre & les cieux ;
Qui gouverne à ſon gré les hommes & les Dieux ;
Ne ſauroit plaire à tout le monde.
O Mort, ſauvez Hortence, & vous nous ferez voir,
Ce qu'un Dieu ſi puiſſant n'a pas en ſon pouvoir.
Du moins épargnez-la tant qu'elle ſera belle,
Tant que vous lui verrez de ſi rares appas.

LA MORT.

Elle ſeroit donc éternelle,
Et tout doit finir ici-bas ?
Ce que je puis faire pour elle,
C'eſt de différer ſon trépas.
Mais pour accorder cette grace,
Il m'en faut un autre à ſa place ;
Avec tant de mérite, avec tant d'agrément ;
N'a-t-elle point d'Amie ? ou d'Ami ? point d'Amant ?

LE VIEILLARD.

Examinons ſes connoiſſances
Pour en tirer nos conſéquences ;
Juger mieux, plus nettement voir,
De qui l'on peut attendre un noble déſeſpoir.

LA MORT.

Commençons par ſes trois Amies,
Avec elle ſi bien unies :
Madame MIDDLETON aime trop la beauté,
Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage,
Quand on commence à reſpirer
Le doux & le gracieux air,
Du premier an de ſon veuvage ;
Dans le ſoin renaiſſant qu'on a de ſes appas,
Dans le plaiſir ſecret d'une nouvelle vie,
A qui toute autre porte envie,
Peut-on conſentir au trépas ?

LA MORT.

Et votre Mylady CHARLOTTE ?

LE VIEILLARD.

Donneroit ſa derniere cotte ;
N'étoit ſon grand attachement,
Elle ſe tueroit ſûrement.

LA MORT.

Qui la retient ? qui la retarde !

LE VIEILLARD.

Elle eſt preſque toujours de garde (1).

LA MORT.

Sans Madame de Fitzharding,
Je perdrois ici mon Latin :
C'eſt d'elle que je puis répondre.

LE VIEILLARD.

Oui, mais où la trouvera-t-on ?
S'il faut jouer, elle eſt à Londre,
S'il faut mourir, à Kenſington (2)
Laiſſons en paix ces bonnes Dames ;
Vit-on jamais mourir des femmes pour des femmes ?

LA MORT.

Puiſque l'on meurt pour un Epoux.
On peut mourir pour une Amie.

LE VIEILLARD.

Artemiſe (3) eſt enſevelie :

(1) Mademoiſelle Charlotte Beverweert, étoit alors Dame de la Chambre du Lit de la Princeſſe ANNE. Elle eſt morte le 4. de Décembre 1702.

(2) Madame Fitzharding diſoit que *Kenſington étoit le Cimetiere de Londre*, parce que l'air y étant meilleur qu'à Londre, on y envoye ordinairement les malades, dont la plûpart y meurent, parce qu'ils y vont trop tard.

(3) Artémiſe Reine de Carie fut ſi touchée de la mort de

O Mort, dequoi me parlez-vous?

LA MORT.

Nous avons des Amis encore:
Le Mylord RANELAGH?

LE VIEILLARD.

Le ſubſtitut de Lower?
Il tâtera le poux le ſoir & le matin;
Dira que la fiévre eſt mortelle,
Etant dans les eſprits; ſi vous ſaigniez la belle;
Mais pour un *Patient* mourir un Médecin!
L'avanture ſeroit nouvelle;
Le Docteur me ſemble trop fin.

LA MORT.

Ce Monſieur de VILLIERS qui la trouve admirable?

LE VIEILLARD.

Ce Monſieur de Villiers eſt homme *raiſonnable*;
Il conſultera la *Raiſon* (1),
Qui ne conſeille point de prendre du poiſon.

LA MORT.

Il a ſes heures de tendreſſe.....;

LE VIEILLARD.

Qu'il paſſera dans les Romans,

Mauſole ſon mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez ſon article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(1) Voyez Tom. IV. pag. 440, 441. & ci-deſſus, pag. 61.

A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'amour le bleſſe.
Ainſi, ſon goût pour la beauté.
Dont le commerce lui ſait plaire,
N'intéreſſera jamais guére
Son heureuſe tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord GODOLPHIN?

LE VIEILLARD.

Eſt perſonne publique (1);
Et quoiqu'il ſoit fort obligeant,
Deſintéreſſé ſur l'argent,
(Choſe rare en tout Politique;)
Quoique ſa grande honnêteté
Pour cette excellente beauté,
A toute occaſion s'explique;
Ce n'eſt pas nu avanturier
Capable de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des Amis encore?

LE VIEILLARD.

Si c'eſt pour mourir, je l'ignore.

(1) Il étoit alors premier Commiſſaire de la Tréſorerie: il a été enſuite grand Tréſorier d'Angleterre. Il fut élevé au rang de *Comte* en 1706. & mourut le 26. de Septembre 1712.

LA

LA MORT.

Allons aux Amans : à ce coup
C'eſt d'eux que j'eſpére beaucoup.

LE VIEILLARD.

Fonder ſur eux notre eſpérance !
Ah ! que je vous plains, pauvre Hortence,
S'il faut le ſecours d'un Amant,
Pour vous ſauver du monument !

LA MORT.

Quoi ! ſi proche de la Tamiſe,
Qui leur déſeſpoir favoriſe !
Où l'on vient ſe noyer à toute heure du jour !

LE VIEILLARD.

Pour le Jeu, non pas pour l'Amour (1).

LA MORT.

N'eſt-il plus de ces belles ames,
Qui voudroient mourir pour leurs Dames ?

LE VIEILLARD.

Il n'eſt plus d'Amans à ce prix,
Ni dans Londre, ni dans Paris.

LA MORT.

Encore avons-nous la reſſource
Du Duc de SAINT-ALBANS.

(1) Deux ou trois perſonnes s'étoient noyées dans la Tamiſe peu de temps auparavant, & entr'autres un fameux Joueur.

LE VIEILLARD.

Il va faire ſa courſe.

LA MORT.

Mais au retour de Newmarket,
Je tiens ſon trépas ſûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour, quelque temps qu'il faſſe,
Il doit ſe trouver à la Chaſſe,
Pour faire l'eſſai d'un Faucon (1) :
Puis aller à Windſor pour meubler ſa Maiſon.
J'aime ſa phyſionomie,
Son air, & ſa danſe polie ;
Il eſt agréable à mes yeux ;
Plus regulier, il ſeroit mieux.

LA MORT.

Vieillard, que diriez-vous de ce Prince de HESSE (2),
N'auroit-il pas quelque tendreſſe ?
Il eſtime ſi peu la lumiére du jour,
Qu'il n'a pas pour mourir beſoin d'un grand Amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'eſt pas à l'humeur, c'eſt à l'Amour extrême

(1) Le Duc de Saint-Albans étoit grand Fauconnier d'Angleterre.
(2) Le Prince de Heſſe-Darmſtat.

Que le ſalut d'Hortence a voulu ſe devoir ;
S'il n'a pas un beau déſeſpoir
Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De votre Général Major (1),
S'il reſte parmi vous encor,
Puis-je attendre l'effet d'un Amour héroïque ?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique !
Excuſez ; ſa Religion
N'en ſouffre pas la queſtion.

LA MORT.

Celui dont la vertu fit connoître une flamme :
Pure, ſans intérêt, digne d'une belle ame (2) ?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards ;
Le ſalut d'une Dame a ſes moindres égards.

LA MORT.

Et Monſieur de SAISSAC, dont les vives entrailles
S'allumerent jadis pour un ſi bel objet ?

(1) Le Marquis de Ruvigny, enſuite Comte de Gallway, devoit aller ſervir en Irlande en qualité de GENERAL MAJOR.
(2) Le Marquis de Miremont.

Le zélé SAINT VICTOR, pour le même sujet
Ne fourniroient-ils pas tous deux leurs funérailles ?

LE VIEILLARD.

L'un, écrit toujours de Versailles ;
L'autre, va partir pour Anet (1).

LA MORT.

Cherchons, examinons sans cesse.

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le temps presse.

LA MORT.

Son Essex (2) pour la secourir
Voudra-t-il bien donner sa vie ?

LE VIEILLARD.

De bon cœur il viendroit l'offrir ;
Mais il la doit à sa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monsieur de LA TOUR (3)
Aimoit à lui faire sa cour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas du salut d'Hortence

(1) Monsieur de Saint-Victor étoit souvent des parties d'Anet avec M. le Duc de Vendôme, & avec M. le Grand Prieur.
(2) Le Comte d'Essex.
(3) Envoyé extraordinaire du Duc de Savoye.

Qu'il eſt le plus inquieté ;
Il ſonge a cacher le Traité,
Qu'a fait ſon Prince avec la France.

LA MORT.

Monſieur de BARILLON s'intéreſſera fort...

LE VIEILLARD.

Non, Monſieur de Barillon donne
Toutes ſes craintes à ſa mort,
Ferme dans le péril de toute autre perſonne.

LA MORT.

Un ancien Adorateur (1)
Qui lui garde encore ſon cœur,
Me ſembleroit avoir envie,
D'expoſer pour elle ſa vie.

LE VIEILLARD.

Elle n'y conſentira pas,
Sans apprendre le nom de celui qui s'expoſe ;
Elle eſt délicate en trépas,
Auſſi bien qu'en toute autre choſe.

LA MORT.

Eſt-il beſoin de vous nommer
L'ennemi de l'indifférence,
Qui ſait haïr, qui ſait aimer,
Qu'on a vû ſi charmé d'Hortence ?

(1) Mylord Montaigu.

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement
Qui produira mille ſervices ;
D'un eſprit & d'un enjoûment
Qui pourra faire ſes délices.

LA MORT.

Mourra-t-il ? Ne mourra-t-il pas ?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas ?

LA MORT.

Donc ces illuſtres deſtinées,
Dont Pyrame a laiſſé la premiere leçon,
Par Givri, par Humiere, au monde redonnées (1)
Pour honorer leur Siécle & ſe faire un beau nom.....

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui ſont toutes condamnées ;
A peine on les voit en chanſon.
S'il revenoit une Didon,

(1) Le brave Givri aimoit paſſionnément Mademoiſelle de Guiſe, fille du Balafré, & enſuite Princeſſe de Conti ; mais elle le quitta pour le Duc de Bellegarde. Cela le mit au deſeſpoir, & lui fit prendre la réſolution d'aller à l'armée & de s'y faire tuer : il en avertit ſa Maîtreſſe par un billet, & lui tint parole. Il fut tué au ſiége de Laon en 1617. D'Humiere fit la même choſe dans une pareille occaſion.

Elle trouveroit cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortence autrefois,
S'il en eût été dans le monde,
Pour cette beauté ſans ſeconde,
Mille Amans auroient fait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD.

Vous êtes moins embarraſſée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la ſauver,
Je le cherche dans ma penſée,
Et je ne ſaurois le trouver

LE VIEILLARD.

On fait aſſez ſouvent une recherche vaine;
De ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA MORT

Parlez, découvrez-nous cet Ami généreux,
Ou ce paſſionné, ce fidele Amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux ſuivre,
Si lon ne peut la ſecourir:
Je conſens à ceſſer de vivre,
Pour la diſpenſer de mourir.

LA MORT.

Que la voilà bien ſecourue !
Je ne vois qu'un pauvre Vieillard,
Qui veuille contre moi lui ſervir de rempart ;
Le froid l'éteint, la toux le tue,
Elle eſt dignement ſoûtenue !
On court pour elle un beau hazard !
Lâches amateurs de la vie,
Deſerteurs d'une illuſtrte amie,
De qui les charmes ſont ſi doux ;
Je ſuis plus ſenſible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la Mort tendre & pitoyable ;
Eſt une choſe peu croyable :
Mais rien ne ſe défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner ſa ſépulture,
Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir ;
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas :
Aimable Hortence, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.

Je vous laiſſe en convaleſcence,
En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis,
Qui méritent d'être ſuivis.
Lorſque vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans:
Evitez tout ce qui traverſe;
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le Cœur ſoit content & l'eſprit ſatisfait;
Aimez ce qui ſert & qui plaît;
Accordez la raiſon avec la fantaiſie,
Et paſſez, ſans gronder, le reſte de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel! plaiſe au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu!

HORTENCE.

Officieuſe Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis
Seront exactement ſuivis:
Voici l'Acte à peu près, que je veux qu'on publie.

» Les vrais & les parfaits Amans,
» Seront cherchés dans les Romans;

» La raiſon lente, ſérieuſe,
» Et ſolidement ennuyeuſe,
» Animera ſa gravité;
» Et la Fantaiſie agiſſante
» Reglera ſon activité
» Pour n'être pas extravagante:
» La ſecrete Diſſenſion,
» Qui regne entre l'eſprit & le cœur, d'ordinaire;
» Trouvera ſa confuſion
» Dans le nouvel Accord que je leur ferai faire.
» L'Agrément avec l'Intérêt,
» Ce qui ſert avec ce qui plaît,
» Seront en bonne intelligence;
» Ce qu'avec peine je promets,
» Et qui me ſera violence,
» Ah! c'eſt de *ne gronder jamais*:
» Cependant ſignons tout. HORTENCE.

SUR
LE MOIS DE MARS.
STANCES IRREGULIERES.

MOis ſi cher au Dieu des Hazards,
Qu'on t'en appelle *Mois de Mars*,
Pourquoi faut-il que triſte & blême
Tu faſſes toujours le Carême?

Auprès du feu le froid *Janvier*
Vit de chapons & de gibier,
Sans offenſer ſa conſcience;
Et *Février* du Carnaval,
En bonne chere ſans égal,
Poſſéde la pleine abondance.

Toi ſeul dans la morte ſaiſon,
De Pois ſecs, de méchant Poiſſon,
Tu fais ta maigre nourriture,
Pour mortifier la nature.

Entre l'Hiver & le Printemps,

Tu tiens de l'un & l'autre temps
Une diverſité bizarre ;
Qui cent fois le jour ſe déclare.

Ton Soleil ne fait aucun bien ;
On le trouve incertain à luire ;
Impuiſſant encore à produire,
Il émeut, & ne réſout rien.

De la ſentence épouvantable
Que l'Almanach impitoyable
Prononce contre les Vieillards,
Sauve-moi, ſi tu peux, ô Mars !

Mars, pour cette faveur extrême,
Je te veux tirer du Carême,
Et te donner un ſort plus beau
Dans un Calendrier nouveau.

Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ſes nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit ſongé qu'il étoit mort.

STANCES IRREGULIERES.

MALHEUREUSE condition!
Le peu qui me reſte de vie
N'eſt que langueur & maladie!
Notre agréable illuſion,
La douce eſpérance eſt finie;
De chagrin & d'affliction
L'ingénieuſe fantaiſie
Ne fait plus de diverſion.
Dans les vieilles gens tout eſt crainte;
Et prudence, & dévotion;
Toute choſe en eux ſage ou ſainte;
Tout vient de cette paſſion.
C'eſt une foibleſſe de craindre:
C'eſt une douceur de ſe plaindre;
Cependant je ne me plains pas,
Et je ne ſuis plaint de perſonne,

Cet obligeant ſecours qu'aux miſéres l'on donne;
La pitié porte ailleurs ſes douloureux appas :
Chacun à mes maux m'abandonne
Croyant qu'ils finiront bien-tôt par mon trépas.

Je ménage pourtant ma courte deſtinée,
D'un jour je fais un mois, & d'un mois une ann ée,
Le tems qui ſe paſſoit le plus légérement,
Semble être retenu par mon attachement,
Une heure, un ſeul moment autrefois mépriſable,
Par mon attention devient conſidérable.

Mais malgré ce ménagement
Il faut aller au Monument :
Il n'eſt rien de faux dans le ſonge
De notre divine Beauté ;
Non ce ne peut-être un menſonge,
Sa rêverie eſt vérité.

Je vais mourir ſur ſa parole,
Puiſqu'il lui plaît, je m'en conſole ;
Auſſi-bien, lequel vaut le mieux,
De mourir par le ſonge, ou mourir par les yeux.

PROLOGUE EN MUSIQUE.

OUVERTURE.

SCENE PREMIERE.

LE COMPOSITEUR, TIRCIS, LISIS, DAMON, CHOEUR.

LE COMPOSITEUR.

UN PROLOGUE ſans louange,
Seroit choſe bien étrange!
Les Rois y ſont éxaltés
Par leur gloire & leur puiſſance;
Je veux d'autres qualités:
Permettez, divine Hortence,
Que je chante vos Attraits,
Au PROLOGUE que je fais.

TIRCIS.

Hortence nous touche
De ſa belle bouche;

Quel charme à nos yeux
Eſt ſi gracieux!
J'aime ſes Foſſettes,
Dents blanches & nettes,
Lévres de Corail;
Tout ſon attirail,

LISIS.

Chacun ſe partage
A juger des traits,
Qu'en ce beau viſage
On voit ſi parfaits:
De cette merveille
Il faut tout aimer;
Juſqu'à ſon oreille
Tout nous fait charmer.

TIRCIS.

Hélas! hélas! dans l'amoureux Empire;
Hors elle tout languit, pour elle tout ſoupire.

LISIS.

Pourquoi ſait-on charmer,
Si l'on ne ſait aimer?

LES VIOLONS.

(*Danſe.*)

TIRCIS.

Tous les traits de ſon viſage,

Touchent

Touchent l'inclination ;
Et pour notre plaiſir, comme à ſon avantage,
Font ſur nous une aimable & tendre impreſſion.

DAMON. (*Baſſe de Récitatif*)

Otez-en la bouche qui gronde,
Qui nous exprime ſes courroux ;
Bien qu'elle ſoit donnée au monde
Pour quelque choſe de plus doux.

LISIS.

Qu'elle ſoit farouche,
Cette belle bouche,
Elle n'en ſépare pas
La douceur de ſes appas.

TIRCIS.

Sa rigueur tire des larmes,
Où l'Amour mêle ſes charmes ;
Et fait nos ſecrets plaiſirs,
De la tendre douleur qui forme les ſoupirs.

(*Deux deſſus de Violons.*)

LE CHOEUR.

Chantons, chantons la gloire
De ſes appas vainqueurs ;
La plus belle victoire
Se gagne ſur les cœurs.

(*Une eſpéce de Symphonie qui change de ton.*)

LISIS.

La plus belle Fleur écloſe,
Qu'avec ſoin nature a peint;
L'Oeillet, le Lis, & la Roſe
N'ont pas l'éclat de ſon Teint.

TIRCIS.

Ses Yeux inſpirent les flâmes
Qui ſont l'ardeur de nos vœux,
Et l'on diroit que nos ames
S'engagent dans ſes cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos chaînes,
Amans ailleurs arrêtés;
Rien n'eſt digne de vos peines,
Que ſes charmantes beautés.

TIRCIS.

Et vous, qu'on croit inflexibles,
Qui mépriſez tant l'Amour;
Vous ſerez tendres, ſenſibles,
Si vous la voyez un jour.

LISIS *au* COMPOSITEUR.

Vieillard, quitte à la Jeuneſſe
La douceur & la tendreſſe
Qu'on voit dans ton Opera;
Dans ton extrême vieilleſſe

Crois-tu que l'on t'aimera ?

LE COMPOSITEUR.

Non ; la ſaiſon eſt finie :
Que je pouvois être aimé :
Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.

LE COMPOSITEUR & DAMON.

Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.

LISIS.

Tircis, pourquoi tant ſouffrir ?
Elle eſt, elle eſt trop cruelle.

TIRCIS.

Liſis, Liſis, qu'elle eſt belle !
Comment peut-on en guérir ?

Soyez, Hortence, un peu moins retenue,
Moins difficile à croire mes raiſons :
PROLOGUE heureux, ſi je vous trouve émûe
En ma faveur par toutes ces Chanſons !

LE CHOEUR.

Jeunes & vieux chantons la gloire
De ſes appas toujours vainqueurs ;
Hortence veut que ſa victoire
S'étende ſur tous les Cœurs.

SCENE II.

MADAME MAZARIN, LE COMPOSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS, CHOEUR.

MADAME MAZARIN.

Adieu, Meſſieurs, Adieu, je vous rens grace,
Compoſiteurs, Chantres, Amis, Amans;
Contentez-vous de mes remercimens,
Bowcher arrive, il faut quitter la place;
Bowcher arrive, & lui ſeul aujourd'hui,
Peut ſoulager mon rhûme & mon ennui.

LE COMPOSITEUR.

Et que dira la Muſique,
Autrefois ce charme unique?
Que dirons de vous les Vers,
Ces amuſemens ſi chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendreſſe
Pour vos beautés s'intéreſſe?

LES AMIS.

Et ceux de qui l'amitié.....

Mr. MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES AMANS.

Après tant de ſacrifices !

LES AMIS.

Après tant de bons Offices !

Mr. MAZARIN.

Après ce qu'il vous plaira,
La Baſſette regnera.

(*Chaconne.*)

TIRCIS.

La beauté parfaite,
D'où vient ma langueur,
Donne à la Baſſette
Ses yeux & ſon cœur.

(*Les violons après chaque Couplet.*)

LISIS.

Des Beautés parfaites
Soyons les vainqueurs ;
Adieu les Baſſettes,
Adieu les Tailleurs.

TIRCIS.

O Dieux ! quelle peine,
Quel cruel tourment,
Donne une inhumaine

Au fidéle Amant !

LISIS.

Un cœur quand il aime,
Se plaît en lui-même,
Il ſait deſirer,
Il peut eſperer.

TIRCIS.

Loin de ce que j'aime,
Abſent de moi-même,
Accablé d'ennuis
J'ignore où je ſuis.

LISIS.

Donnons peu de larmes,
Aux plus puiſſans charmes :
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

TIRCIS.

Soumis, fidéle, ſincére,
Comment peut-on me haïr ?
Comment m'être ſi contraire ?

LISIS.

Vous feriez mieux de trahir,
Avec le ſecret de plaire,
Qu'importuner & ſervir.

TIRCIS.

Quand je voudrois changer l'ingrate, la cruelle;
Où trouver un objet qui me rende infidelle?

LE COMPOSITEUR.

Le Tailleur vient d'arriver,
C'eſt à nous de nous ſauver,

LE CHOEUR.

Fuyons, le Tailleur arrive,
Dont le charme la captive:
Notre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui,
Notre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

QUOIQUE la Mort paroiſſe affreuſe,
Si j'avois Lot pour ma pleureuſe,
Et qu'Hortence menât le deuil
Je voudrois bien être au cercueil.

Mais ſi Bowcher eſt curieux,
De voir la lugubre aſſiſtance;
Adieu l'état triſte & pieux,
Adieu toute la doléance:
Dès qu'on le verra dans ces lieux
La bonne Lot, la belle Hortence;
Diront, » Bowcher, *d'un ton joyeux.*
» Nous vous ſuivrons, notre préſence
» Ne fait au Mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITA.

Prévoyant les regrets dont nos Morts ſont ſuivies;

Quand

Quand on eſt délogé ;
Prenons notre congé
Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagnies.

SUR LA MORT DE MADAME MIDDLETON.

STANCES IRREGULIERES.

TOI qui vois le tombeau de notre illuſtre Belle,
Apprend qu'elle eut l'eſprit auſſi beau que le corps,
La nature ayant fait pour elle
Comme un partage égal de ſes divins tréſors.

Jamais, en la fleur de ſon âge,
Jamais elle n'eut plus d'appas,
Qu'il en parut ſur ſon viſage
Le jour même de ſon trépas.

Dans une longue maladie,
Après avoir bien conteſté,

La Mort vint à bout de ſa vie,
Sans pouvoir épuiſer le fonds de ſa beauté.

Pour affranchir tes jours du funeſte paſſage,
Hélas! j'aurois donné les miens :
Mais j'en ai ſimplement l'uſage ;
La ſuprême beauté m'engage
A les conſidérer comme ſes propres biens ;
Elle a le même droit ſur eux que ſur les ſiens.

Les ménager pour elle, eſt mon unique envie ;
Puiſſent durer mes jours autant que ſa beauté!
C'eſt pouſſer l'amour de la vie
Auſſi loin que, peut-être, on l'ait jamais porté.

Je reviens, Middleton, je reviens à tes charmes ;
Un triſte ſouvenir m'impoſe le devoir
De leur donner toutes mes larmes :
C'eſt ce qui reſte en mon pouvoir.

EPITAPHE
DE MADAME
MIDDLETON.

ICi gît Middleton, illuſtre entre les Belles,
Qui de notre commerce a fait les agrémens ;
Elle avoit des vertus pour les Amis fidelles,
Et des charmes pour les Amans.
Malade ſans inquiétude,
Reſolue à mourir ſans peine, ſans effort,
Elle auroit pû faire l'étude
D'un Philoſophe ſur la Mort.
Le plus indifférent, le plus dur, le plus ſage,
Prennent part au malheur qui nous afflige tous ;
Paſſant, interromps ton voyage,
Et te fais un mérite à pleurer avec nous.

SUR LA SATIRE DE MONSIEUR DESPREAUX

CONTRE LES FEMMES.

Bien loin d'écrire contre Monsieur Despréaux, le Vieillard Saint-Evremond le justifie, disant qu'il n'a écrit que contre des femmes, & que Madame de Bouillon & Madame Mazarin, qui n'ont rien du sexe que la beauté, doivent se joindre à lui, pour décrier les foiblesses & les autres défauts des Dames, sans en excepter les fidelles, que l'Auteur de la Satire a voulu favoriser. Si ces Dames-là étoient aussi galantes que celle de Don Quichotte, elles iroient se plaind à Despréaux de les avoir épargnées.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

C'Etoit assez, Madame, de nous priver de votre Table par votre voyage des Bains, il ne falloit pas m'ôter *Galet* (1), & me réduire à ne pouvoir manger même à mes dépens. Monsieur Villiers, qui est dans une maison enchantée, pourroit s'en passer ; cependant il trouve le repas si nécessaire à la vie, qu'il en fait de bons dans un lieu, où le plaisir de la vûe pourroit dispenser de celui du goût. Jugez, Madame, si je ne dois pas chercher ce dernier dans mes Appartemens, où j'ai plus affaire d'un Cuisinier que de Tapissiers & de Peintres. J'ai tout perdu en perdant Galet : c'est un grand sujet de plainte contre vous ; mais le souvenir de la longe de Veau, que vous m'aviez donnée, répare tout.

Mylord Montaigu, Monsieur Justel, & Monsieur Silvestre l'ont mangée à mon logis.

(1) Cuisinier de Madame Mazarin.

Mylord Montaigu, fidele au Mouton, eut de la peine à ſouffrir le Veau ; mais quand il en eut mangé, & que je lui eus dis qu'il venoit de vous, il jura de ne manger de Mouton de ſa vie, à moins que vous n'euſſiez la bonté de m'en envoyer de Bath. Le Bibliothécaire chercha dans Athenée, dans Apicius, dans Horace, dans Pétrone, un auſſi bon mets que le mien, & n'en trouva point. Le Médecin dit que c'étoit une viande bonne pour les malades, & délicieuſe pour les gens qui ſe portent bien. Je me ſervis des termes de votre Lettre pour faire ſon éloge ; aſſûrant que le Veau de riviere des Commandeurs, & des d'Olonnes, n'en approchoit pas.

Votre ſanté fut bûe trois fois : on commença par les approbations ; des approbations on vint aux louanges, des louanges à l'admiration. Comme la tendreſſe & la pitié ſe mêlent d'ordinaire avec les louanges, en bûvant on plaignit le malheur de votre condition, & j'eus de la peine à empêcher le murmure contre la Providence d'avoir fait la fille (1) veuve plûtôt que la mere. C'eſt aſſez parlé de la longe & de ſes ſuites ; il faut quelques Vers ſur les petits Poiſſons de Monſieur le Duc de Saint-Albans.

Un jeune Duc de ſa grace,

(1) La Marquiſe de Bellefond.

Craignant que je ne manquaſſe
De rime à vos Carpillons,
M'envoya des Perchillons.
Ils étoient bons pour la rime,
Poëte, je les eſtime;
Pour un CÔTEAU (1) délicat
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la ligne
Par une froidure inſigne,
Lui-même les avoit pris;
Sa peine faiſoit leur prix:
Mais tels qu'il me les envoie
Je les reçois avec joie,
Toujours ſenſible à l'honneur
Qu'il fait à ſon Serviteur.

(1) Voyez la VIE de *Mr. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1654.

A LA MESME.

A Bourbon où ſont les Bains chauds
De la qualité de ces Eaux,
Que vous vous diſpoſez à prendre ;
Voici ce que me fit entendre,
De Lorme (1) qui de ſes vieux jours
A cent ans a fini le cours.

» De Fruits, il faut faire abſtinence ;
» Obſerver l'expreſſe défenſe,
» De complaire à ſes appétits ;
» Les bons repas ſont interdits ;
» On y doit ſuſpendre l'envie,
» Du plus doux plaiſir de la vie.

Là, Madame de Montbazon,
Paroiſſoit à nos yeux charmante :
Quelle différente ſaiſon,
De celle où ſa Mort ſurprenante
Fit le célébre *Talapoin*,

(1) Il étoit Médecin des Eaux de Bourbon. Voyez ſon Article dans le DICTIONNAIRE *de M. Bayle.*

Que les Rois vont voir de ſi loin (1).
Ne vous déplaiſe, La Loubere (2);
Tous vos *Talapoins Siamois*,
Sans en excepter ceux des bois,
N'ont point de régle ſi ſévére.

Là, ſe vit d'honnête Amitié
Le grand & le parfait mérite (3);
Dont la fin digne de pitié
Fit une ſainte Carmélite.

Paſſons à Marion (4), chef-d'œuvre de beauté,
Le plus grand, après vous, qui jamais ait été.
Je prenois mes Eaux avec elle;
Et ſouvent je paſſois le ſoir
A l'ouïr chanter, à la voir:
Enfin, je la trouvois ſi belle,
Que ſans égard au Médecin,
Il m'en ſouvenoit au matin:
D'une ſi dangereuſe idée,

(1) L'Abbé de la Trappe, dont on a parlé dans une Remarque ſur le *Tome II. pages* 160, 161. Le Roi Jacques alloit de temps en temps à la Trappe ſe mettre en retraite.

(2) M. de la Loubere a fait une RELATION *du Royaume de Siam*, où il parle des différens Ordres de *Talapoins*, ou Religieux de ce pays-là.

(3) Mademoiſelle d'Epernon, & le Chevalier de Fieſque.

(4) Marion de Lorme.

L'ame aux Eaux doit être gardée.

Il nous vint un Avanturier (1)
Dont l'habit éclatant au Soleil faiſoit honte :
En grace il étoit ſingulier,
En tours d'Amour que l'on raconte,
Paſſant tous ceux de ſon métier :
Heureux, s'il peut finir en COMTE
Comme il vivoit en CHEVALIER !

Si vous vous trouvez en aſſez bon état, ne prenez ni le Bain, ni les Eaux : les meilleures Eaux ſont ſouvent du mal à ceux qui ſe portent bien, rarement du bien à ceux qui ſe portent mal. Si vous êtes obligée de les prendre, bûvez-les régulierement.

Prenez-les, ne les prenez pas,
Ce ſera ouvré par compas. (2)

Le régime que je vous ordonne, eſt que vous jouiez un ſi petit jeu, qu'il ne vous attache, ni ne vous incommode : l'application & la perte ne conviennent pas à ceux qui pren-

(1) Le Chevalier de Grammont, enſuite Comte de Grammont.

(2) Voyez RABELAIS, *Liv. III. Chap.* 21.

nent les Eaux. Faites boire les Eaux fortes à Monsieur Milon ; il est assez affectionné pour vous sauver le préjudice qu'elles vous apporteroient. Dieu vous conserve avant toutes choses. Faites chanter Monsieur Déri, & prêcher Monsieur Milon. Revenez le plûtôt qu'il vous sera possible : voilà mon souhait.

LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

J'Etois dans ma chambre toute seule, & très-lasse de lecture, lorsque l'on me dit : *Voilà un homme de la part de Monsieur de Saint-Evremond.* Jugez si tout mon ennui ne s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir de parler de vous, & j'en ai appris des choses que les Lettres ne disent point ; votre santé parfaite, & vos occupations. La joye de l'esprit en marque la force ; & votre Lettre, comme du temps que Monsieur d'Olonne

vous faiſoit ſuivre, m'aſſûre que l'Angleterre vous promet encore quarante ans de vie : car il me ſemble que ce n'eſt qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vêcu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois ſouhaité de paſſer ce qui me reſte de vie avec vous : ſi vous aviez penſé, comme moi, vous ſeriez ici. Il eſt pourtant aſſez beau de ſe ſouvenir toujours des perſonnes que l'on a aimées, & c'eſt peut-être pour embellir mon Epitaphe, que cette ſéparation du corps s'eſt faite. Je ſouhaiterois que le jeune Prédicateur (1) m'eût trouvée dans la *Gloire de Niquée* où l'on ne changeoit point ; car il me paroît que vous m'y croyez des premieres enchantées. Ne changez point vos idées ſur cela ; elles m'ont toujours été favorables ; & que cette communication, que quelques Philoſophes croyoient au deſſus de la préſence, dure toujours.

J'ai témoigné à Monſieur Turretin, la joie que j'aurois de lui être bonne à quelque choſe : il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reſte d'honnêtes Abbés en l'abſence de la Cour, il ſera traité comme un homme que vous eſtimez. J'ai lû devant lui votre Lettre avec des lunettes :

(1) M. Alphonſe Turretin, préſentement (1723) Profeſſeur en Théologie & en Hiſtoire Eccleſiaſtique dans l'Académie de Genéve.

mais elles ne me ſiéent pas mal ; j'ai toujours eu la mine grave. S'il eſt amoureux du *Mérite*, que l'on appelle ici *diſtingué*, peut-être que votre ſouhait ſera accompli ; car tous les jours on me veut conſoler de mes pertes par ce beau mot.

J'ai ſû que vous ſouhaitiez la Fontaine en Angleterre : on n'en jouit guére à Paris ; ſa tête eſt bien affoiblie. C'eſt le deſtin des Poëtes ; le Taſſe & Lucrece l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine : il n'a guére aimé de femmes, qui en euſſent pû faire la dépenſe.

RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

MONSIEUR Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoiſſance : je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir ſervi de ſujet à la belle Lettre que

je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûe ; ces yeux par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un Amant, quand ils brilloient un peu plus que de coûtume, & qui nous faisoient dire,

Telle n'est point la Cytherée, &c. (1)

Vous êtes encore la même pour moi ; & quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, auroit épuisé son pouvoir à produire quelqu'altération aux traits de votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette *Gloire de Niquée*, où vous savez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en suis assûré : le plus grand besoin que vous ayez, c'est de mon jugement, pour bien connoître les avantages de votre esprit, qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive NINON.

Telle n'étoit point NINON,
Quand le gagneur de batailles (2),
Après l'expédition

(1) Malherbe, dans l'ODE *à la Reine Mere du Roi, sur sa bienvenue en France.*

(2) Le Duc d'Enguien. Voyez l'ELEGIE à Mademoiselle de l'Enclos, Tome I. pag. 132.

Oppoſée aux funérailles,
Attendoit avec vous en converſation
Le mérite nouveau d'une autre impulſion.

Votre eſprit à ſon courage
Qui paroiſſoit abattu,
Faiſoit retrouver l'uſage
De ſa premiere vertu.

Le charme de vos paroles
Paſſoit ceux des Eſpagnols,
A ranimer tous les ſens
Des Amouroux languiſſans.

Tant qu'on vit à votre ſervice
Un jeune, un aimable Garçon (1)
A qui Vénus fut rarement propice,
Buſſi n'en fit point de chanſon.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée,
Qui pourroit en Amour rajeunir un Eſon;
Que votre Art ſeroit beau, qu'il ſeroit admirable!
S'il me rendoit un Jaſon,
Un Argonaute capable
De conquérir la Toiſon!

(1) Le Comte de Guiche.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JE vous ſupplie, Madame, de témoigner à Madame de Bouillon, qu'on ne peut pas être plus ſenſible que je ſuis à l'honneur qu'elle me fait de ſe ſouvenir de moi. Je ne plains pas beaucoup la Fontaine de l'état où il eſt, craignant qu'on ait à me plaindre de celui où je ſuis. A ſon âge & au mien on ne doit pas s'étonner qu'on perde la raiſon, mais qu'on la conſerve. Sa conſervation n'eſt pas un grand avantage : c'eſt un obſtacle au repos des vieilles gens ; une oppoſition au plaiſir des jeunes perſonnes. La Fontaine ne ſe trouve point dans l'embarras qu'elle ſait donner, & peut-être en eſt-il plus heureux. Le mal n'eſt pas d'être fou, c'eſt d'avoir ſi peu de temps à l'être (1).

(1) M. de la Fontaine mourut le 13. de Mars 1695.

LETTRE

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON,
SOUS LE NOM
DE MADAME MAZARIN.

IL me ſemble, ma chere ſœur, que je me ſuis expliquée tant de fois, & ſi nettement ſur la demande qu'on me fait de déclarer mes intentions, qu'il n'y avoit aucun lieu d'en exiger un nouvel éclairciſſement. Je vous proteſte donc, ma chere ſœur, que je n'ai aucun deſſein de m'éterniſer en Angleterre; tout mon but & mon ſouhait, c'eſt de me revoir en France avec ma famille: mais je vous dis avec la derniere ſincérité, qu'il me ſeroit autant poſſible de partir d'ici ſans payer mes dettes, que de voler. Je ſuis contrainte d'en faire tous les jours de nouvelles, quand je croyois recevoir de quoi acquitter les vieilles. Il y a peut-être une ou deux perſonnes de qualité parmi mes créanciers, qui ne s'oppo-

ſeroient pas à mon départ ; les autres ne ſouffritoient non plus ma banqueroute, que les Marchands. Croyez, s'il vous plaît, que j'ai plus d'envie de me voir libre, qu'on a de regret de me ſavoir dans une eſpece de captivité aux pays étrangers. Je n'attens que les moyens d'en ſortir, pour aller paſſer le reſte de mes jours avec les perſonnes du monde que j'aime le mieux. Vous croyez bien, ma chere ſœur, que mon frere & vous en êtes les principales. Voilà mes véritables intentions ; je ne me déguiſe point. Il eſt bien vrai que je choiſirois plûtôt la mort, que de retourner avec Monſieur Mazarin ; & que je n'aurois guéres moins d'averſion à paſſer le reſte de ma vie dans un couvent ; & en effet, ce ſont deux extrémités autant à éviter l'une que l'autre. Vous ferez l'uſage de ma Lettre, que vous jugerez devoir faire, pour mes intérêts. Adieu, ma chere ſœur, aimez-moi toujours, & continuez à vouloir ſervir la perſonne du monde qui eſt le plus à vous.

BILLET
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

L'ami du genre humain ne fut jamais mon fait.

VOUS avez raiſon de parler de la ſorte ; car vous pouvez réduire tous ceux qui vous voyent à la néceſſité de n'aimer que vous. Nos conditions ſont bien différentes.

L'ami du genre humain ſera toujours mon fait.

Car à moins que je ne trouve des gens qui puiſſent aimer tout le monde, je ne puis être aimé de perſonne ; nos ſentimens ſont contraires en ce point-là, & c'eſt la ſeule choſe en quoi je ne veux pas convenir avec vous. Laiſſez-moi quelque légére ſatisfaction dans cette bonté générale de ceux qui s'accommodent de tout, & ne me réduiſez pas tout-à-fait à mes Chiens, ni à mes Canards.

SUR LA MORT DE LA REINE. (1)

On fait parler le Roi.

J'Avois des ennemis dans ma plus tendre enfance ;
Qu'en des temps plus heureux à la fin j'ai ſoûmis ;
J'ai réſiſté moi ſeul à toute la puiſſance
De deux Rois, pour me perdre, étroitement unis ;
Depuis, toujours en butte aux efforts de la France,
Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,
J'ai fait voir ma valeur & montré ma conſtance.
J'ai toutes les vertus contre les ennemis,
Et contre l'amitié je n'ai point de défenſe :
Mon cœur contre la crainte eſt toujours aſſuré,
Mais contre ſa tendreſſe il fut mal préparé ;
Il ne s'attendoit point à la douleur extrême
Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on aime.

Cependant il faut vaincre un ſi cruel malheur,
Oppoſons, oppoſons la gloire à la douleur ;
Voici venir le temps deſtiné pour les armes,
Le ſang des ennemis nous doit payer nos larmes.

(1) Marie II. Epouſe du Roi Guillaume III, morte le 7. de Janvier 1695.

EPITRE
DE MONSIEUR
L'ABBE' DE CHAULIEU
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythére ;
Et qui ſait, comme vous, par cent moyens de plaire,
Séduire & l'eſprit & le cœur ;
Malgré tout ce que j'ai pû faire,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverſer les mers.
A cet inſenſé projet
Ma raiſon s'eſt oppoſée ;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la riſée
De cet Homme ſi fameux,
De qui le goût ſeul décide
Du bon & du merveilleux,
Et qui plus galant qu'Ovide

Eſt, comme lui, malheureux.
Ce Sage qui ſe confie
Au ſeul ſecours du bon ſens,
Et dont la Philoſophie
Bravant l'injure des ans,
Pour ſurprendre la Vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Y fait rejoindre ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjoûmens
De la plus vive jeuneſſe.
Ce Critique tant vanté,
Qui pour ſa délicateſſe
Des beaux Eſprits de la Grece
Auroit été redouté;
Ne ſaura jamais, peut-être,
Que ces Vers m'ont peu coûté;
Enfans de l'oiſiveté
L'Amour ſeul les a fait naître,
Et ſans vous la vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux,
Qui déſarmeroient des Dieux
La colére & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéïſſance.

RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
A MONSIEUR
L'ABBE' DE CHAULIEU.

JE n'ai point, comme censeur,
Examiné votre Ouvrage ;
Mais comme bon connoisseur
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans Ecrits
Qui nous viennent de Paris ;
Disons qu'on ait vûs en France ;
Et Voiture, & Sarasin,
Vous cédent dans l'excellence
Du goût délicat & fin.
Nous ajoûterons qu'Hortence
Notre SAPHO MAZARIN,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin ne fait que dire ce que j'ai pensé ; car vous mettre au dessus de Voi-

ture & de Saraſin dans les choſes galantes & ingénieuſes, c'eſt vous mettre au deſſus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaiſon qui ne vous déſoblige : il n'y en a point d'avantageuſe que je puiſſe raiſonnablement prétendre. Celle d'*Ovide* ne me convient point. Ovide étoit le plus ſpirituel homme de ſon temps, & le plus malheureux : je ne lui reſſemble ni par mon eſprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des barbares, où il faiſoit de beaux Vers ; mais ſi triſtes & ſi douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour ſa foibleſſe, que de compaſſion pour ſon infortune. Dans le Pays où je ſuis, je vois Madame Mazarin tous les jours ; je vis parmi des gens ſociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'eſprit. Je fais d'aſſez méchans vers, mais ſi enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriſer ma Poëſie. J'ai trop peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a : d'ailleurs il manque avec la vie, & la conſidération d'un plus grand mal, eſt un eſpece de remède contre un moindre. Voilà bien des avantages que j'ai ſur Ovide. Il eſt vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec JULIE, que je ne l'ai été à Londre avec HORTENCE : mais les faveurs de Julie furent cauſe de ſa miſére ; & les rigueurs d'Hortence, n'incommodent pas un homme auſſi âgé que je le ſuis.

Je

Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres ;

Et j'ai ſujet d'être content. C'eſt à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monſieur, que je voudrois bien voir avec du vin de Champagne avant que de mourir.

Apoſtille de Madame MAZARIN.

» Je ne fais point de Vers ; mais je m'y » connois aſſez pour pouvoir dire ſûrement, » Monſieur, que les vôtres ſont les plus agréa- » bles qu'on puiſſe voir. Au reſte, on me » compare à SAPHO mal-à-propos : je ne » ſuis point née à Lesbos, je ne veux point » mourir en Sicile.

A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

BEAUTE', des mortels chérie,
De moi bien plus que ma vie;
Moins d'Eaux fortes, de Vins blancs;
Vous irez juſqu'à cent ans:
Mais que le Ciel vous envoie
Double rate & double foie;
L'Eau de Madame Huet (1)
Vous les ſéchera tout net.
Contre Eau d'Anis, Eau d'Abſynte,
Qu'on boit en taſſe de pinte;
Contre tous vos *Uſquebacs* (2),
Les poûmons ne tiendront pas:
Et votre Cœur doux & tendre
Qu'ont fait les Dieux pour ſe rendre
Aux ſervices des amans,
Périra par vos Vins blancs (3).
Gardez, ſi vous êtes ſage,

(1) Eau Cordiale fort eſtimée en Angleterre.
(2) Eau-de-Vie extrémement forte, qui vient d'Irlande. Elle eſt diſtillée du *Malt* (ou grain germé) d'Avoine, & aſſaiſonnée avec de l'anis, de la regliſſe, du ſaffran, de la cochenille, &c.
(3) Vins de la Montagne de Malaga.

Ce cœur pour un autre uſage ;
Employez mieux votre temps.
Vous avez tout l'avantage
De la fraîcheur du viſage,
Que donne le beau printemps:
Dans la ſaiſon de vos roſes
Si vives, ſi bien écloſes,
N'uſurpez rien ſur les ans
Qui demandent vos Vins blancs.
Tréve de galanterie,
Madame, je vous en prie,
Songez à ce que j'ai dit,
Et donnez moins de crédit,
En faveur de votre foie,
Aux Eaux que l'on vous envoie.

Je finis mon entretien:
Si je parlois davantage,
J'entendrois ce beau langage:
C'eſt un fou qui ne ſait rien.
Pourtant, ſi je ne me flate,
Je connois fort Hippocrate,
Je connois fort Galien;
Je connois Celſe de vûe,
Dire que je l'ai tout lû,
Ma Foi n'en ſeroit pas crue;
Et *je veux être pendu*
(Expreſſion bien connue,)

Seroit un Serment perdu :
Reſte *le Diable m'emporte* (1),
Ne bûvez jamais d'Eau forte.

LETTRE

A

MONSIEUR LE MARQUIS.

DE MIREMONT.

IL eſt permis à un Auteur de dire des Sentences : en voici une que vous ne déſapprouverez pas : *On ne connoît bien le prix des choſes qu'après les avoir perdues.* J'en fais une fâcheuſe expérience ſur votre ſujet. Depuis votre départ la converſation languit, la diſpute eſt morte, les rangs ſont confondus : il n'y a plus de diſtinction dans la qualité, ni dans le mérite.

Aſſez de gens à la Savoye
Vont entendre les ſaints Diſcours ;
Qui du Ciel enſeignent la voye :
Chez les Grecs on prêche toujours :

(1) *Ma foi, je veux être pendu ; le Diable m'emporte*, Sermens reprochés à l'Auteur

Mais de Religion brillante,
Vive, animée, & diſputante
D'un air préferable aux raiſons ;
On n'en voit plus dans les maiſons.

Nous ne ſommes pas moins ſenſibles à la perte des expreſſions, qu'à celle des choſes mêmes. Nous regrettons ces *Fi*, *Fi*, qui donnoient les excluſions ſi à propos : nous regrettons ces *Bon*, *Bon*, qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre. *Fiez-vous à moi* ; cette noble confiance, qui en inſpiroit aux autres ; qui ne laiſſoit pas douter des Propoſitions hardies que vous avanciez généreuſement ; tout cela eſt perdu en vous perdant, & à peine conſervons nous l'eſpérance d'en revoir l'uſage à votre retour.

Par votre éxemple, je me paſſois aiſément des choſes ſuperflues, & bien ſouvent des commodes : votre éloignement m'ôte l'exemple, & me laiſſe à ma Philoſophie ſeule, qui ne ſuffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire un bon uſage de l'abondance ; & que vous changerez nos ſoupers d'œufs frais en repas de biſques, & autres eſſais de vos officiers.

Madame Mazarin ne ſe conſoleroit pas de votre abſence, n'étoit la raiſon que vous avez de vous conſoler de la ſienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi, qui a la déli-

cateſſe du goût pour les plaiſirs, & la force des vertus pour les grandes choſes.

O ! quel avantage pour toi,
Miremont d'être auprès d'un Roi ;
Qui va du plaiſir à la gloire ;
Qui goûte en ſage le repos,
Et fait des exploits en Héros,
Dignes d'éternelle mémoire.
Puiſſe-t-il, ſelon nos deſirs,
Jouir d'une Victoire pleine ;
Et comme il ſait aller du repos à la peine,
Revenir promtement de la peine aux plaiſirs !

Mylord Gallway ne ſe contente pas de vouloir corrompre votre Cour : le deſſein de ſa corruption s'eſt étendu juſqu'à Madame Mazarin & à moi ; à Madame Mazarin par de l'Uſquebac, & à moi par de la Friſe d'Irlande. On peut être fidéle ſans être incivil ; nous avons reçû les préſens, mais nous ſommes demeurés fermes dans l'intérêt de la vertu ; & quelque tentation que nous ait fait Mylord Gallway des délices de Dublin, de l'abondance du Pays, & de la bonté des Poiſſons, nous ne ſervirons point d'exemple aux Réfugiés pour s'habituer en ce Royaume-là. Adieu, Monſieur, j'ai voulu égayer des vérités ſérieuſes : il n'y a rien de ſi vrai que le regret de votre abſence, & l'envie de vous revoir.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

MONSIEUR Bérengani (1) n'eſt pas en peine de s'acquitter de la commiſſion que vous lui avez fait l'honneur de lui donner. Il vous écrira des nouvelles ſérieuſes en homme bien informé, & des galantes en acteur dans la ſcéne de la galanterie. Toute la difficulté eſt d'entrer en matiére, & d'en ſortir: les commencemens & les chûtes ſont ſon embarras. J'ai été conſulté, comme ſavant ſur l'éxorde; & nous avons voulu nous inſinuer agréablement, (ce qu'on appelle en latin *captare benevolentiam*;) nous avons voulu plaire, gagner l'eſprit de trois maniéres différentes.

Si la République m'avoit fait Plénipotentiaire pour traiter de Paix générale, & donner à l'Europe le repos dont elle a beſoin : voilà la premiére.

Si la Républiqne m'avoit donné le Comman-

(1) Noble Vénitien, qui étoit à Londres.

dement en Morée, & qu'à la tête des Troupes de Lutterelle j'euſſe emporté d'aſſaut Négrepont : voilà la ſeconde.

Si elle m'avoit fait Procurateur de Saint-Marc, elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçû, quand il vous a plû, Madame, de m'établir votre Procureur, pour vous procurer des nouvelles tous les Ordinaires : c'eſt la troiſiéme.

L'Exorde eſt fini ; la Narration va commencer, & je ne m'en mêle point. Vous m'avez défendu les contes, Madame, je ne veux point aller contre vos ordres. Je ne ſaurois pourtant m'empêcher de vous écrire que M. Bérengani s'étoit fait faire un habit particulier pour aller danſer la *Furlane* au Bal de Monſieur Colt : il a changé ; & je ne ſai à quoi attribuer ce changement, qu'aux Vaiſſeaux Vénitiens qui ſont arrivés.

J'ai vû Mylord Montaigu : il eſt peu ſatisfait de la réception que ſes gens vous ont faite à Ditton. Il prétend réparer leur faute à votre retour ; & ſi vous lui permettez de ſe trouver chez lui quand vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle ſa maiſon, comme le Comte de Villa Médiana brûla la ſienne pour un ſujet de moindre mérite :

Sus Amores ſon mas que reales.

BILLET A LA MESME.

SI vous avez eu deſſein de reconnoître combien vous êtes néceſſaire au monde, vous pouvez ſatisfaire votre curioſité dans votre petite abſence. Il y a un *Concetto* Eſpagnol que je vous appliquerois ſi je ne haïſſois trop le ſtile figuré ; *Quand le Soleil s'éclipſe*, dit l'Auteur du Concetto, *c'eſt pour faire connoître au monde combien il eſt difficile de ſe paſſer de lui.* Votre Eclipſe fait ſentir aux Mylords Montaigu, Godolphin, Arran & autres, la difficulté qu'il y a de vivre ſans votre lumiére. Je défie tous les Eſpagnols & tous les Italiens, de pouſſer plus loin une Figure. Tout eſt triſte à Londre depuis que vous n'y êtes plus. Il n'en eſt pas de même à Chelſey, où votre Philoſophie vous fait goûter la retraite aſſez délicieuſement. Ménagez la triſteſſe de vos amis par des intervalles de préſence :

Sur les aîles du Temps la Triſteſſe s'envole.

Montrez-vous de temps en temps, ou du moins laiſſez-vous voir à Chelſey. *TUYO haſta la muerte.*

A MONSIEUR
LE CHEVALIER COLT.

COMMENT payer les Taxes ordonnées (1)?
Comment ſortir d'un ſi grand embarras?
Payons pourtant & ne nous plaignons pas :
Que puiſſions-nous les payer dix années!
On me dira, vos revenus ſont courts;
Mal-aiſément vous pourrez ſatisfaire:
Mais je crains moins pour eux que pour mes jours;
Vivre eſt pour moi la plus preſſante affaire.
J'ai vécu quatre-vingt-quatre ans
Sans connoître le Mariage,
Heureux ſans femme & ſans enfans;
Et voici qu'au bout de mon âge,
Il faut payer pour une & pour trois deſcendans,
Sans avoir jamais eu ni femme, ni lignage.
Mais la Taxe a ſon fondement,
Quand on y penſe mûrement.

(1) Le Parlement venoit d'impoſer une taxe ſur les hommes qui n'étoient pas mariés, ſur les veufs, les veuves, les mariages, les baptêmes, & les enterremens. M. Colt étoit un des Commiſſaires des Taxes pour la Paroiſſe de S. Jamais, où demeuroit M. de Saint-Evremond.

Comment! vous n'avez point de femme ;
Exemt du domeſtique bruit,
Exemt des ſoupçons dont une ame
Eſt travaillée & jour & nuit ;
Exemt de la vaine dépenſe,
De la folle magnificence,
Du luxe aux maiſons introduit :
Acquittez-vous de bonne grace ;
Vous qui n'êtes point mariés,
Payez ſans en être priés.
Pour ſe trouver en votre place
Les Maris paîroient de bon cœur
La taxe de votre bonheur.
Un diſcours ennuyeux de Modes,
D'Engageantes, & de Commodes ;
D'Habits ou commandés, ou faits,
Ne vous importune jamais.
Chez vous, Madame à la Toilette ;
N'a jamais ſa beauté refaite,
Ni compoſé nouveaux appas :
Payez, & ne vous plaignez pas.
Un Epoux n'aſſiſte guére
Au Théatre de Moliere,
Sans trouver des incidens
Qui font rire à ſes dépens.
Vous riez en ſa préſence
De ſa grave confiance,
Ou de ſon morne chagrin :

Vous jouiſſez de ſa peine
A chaque mot d'une Scéne ;
Que vous fournit Arlequin.
L'air libre d'une Coquette ;
D'une Galante indiſcrete
Les appétits naturels,
Ne vous donnent point d'atteinte ;
Qu'on faſſe mille Noëls,
Vous les chanterez ſans crainte :
On Taxe votre bonheur ;
Payez, payez de bon cœur.
Vous n'êtes dans aucun Conte
Qui vous puiſſe faire honte ;
Tandis qu'un Mari jaloux
Eſt, ou ſe croit être en tous :
Il s'entend ſans qu'on le nomme
Le ſujet de l'entretien ;
S'il ne s'en applique rien
Il n'eſt pas fort habile homme :
Payez, gens non mariés,
Payez ſans en être priés.
Avoir une Epouſe éternelle,
Pour les autres tant qu'elle eſt belle,
Et ſeul en être dégoûté
Quand chacun eſt enchanté ;
Cependant jaloux & ſévére,
Avec chagrin la regarder,
Et plus on a ſoin de lui plaire

Plus en prendre pour la garder ;
C'eſt-là, c'eſt le charmant uſage ;
C'eſt la douceur du Mariage :
Vous qui n'êtes point mariés
Payés ſans en être priés.
Tantôt un Epoux difficile
N'a chez lui que ſévérité ;
Tantôt le même trop docile
N'a pas de propre volonté ;
Mal-à-propos rude, & facile,
Il ôte ou perd la liberté :
Et vous ſerez toujours tranquille
Dans une ſage égalité ;
Et vous moquerez des chaînes
De ceux dont je décris les peines :
Ha! payez, payez de bon cœur
La taxe de votre bonheur.
On voit arriver d'ordinaire
Qu'un Mari ſouhaite un Garçon ;
Qui voudra la mort de ſon Pere
Pour ſe trouver plûtôt maître de la maiſon :
Je ne parle point d'une Fille,
De ce ſexe diſcret & doux ;
Mais je conſeille à la famille
De lui vouloir choiſir promptement un Epoux :
Acquittez-vous de bonne grace,
Gens qui n'êtes pas mariés ;
Payez ſans en être priés,

Que de Maris voudroient payer en votre place !

Epoux raſſûrez vos eſprits :
Deſpréaux n'a pû dans Paris
Trouver qu'à peine trois fidélles (1)
Qui devoient leur fidélité
Peut-être à leur peu de beauté :
Et montrer ici vingt cruelles
Egalement jeunes & belles,
N'eſt pas une difficulté.
C'eſt aſſez parler d'Hymenées,
Venons aux Taxes ordonnées.
Monſieur Colt, Monſieur Colt, penſez
Que quatre-vingt-quatre ans paſſés
Sont comme la fin de la vie,
Qui de l'éternelle eſt ſuivie ;
Et qu'ainſi vous n'aurez pas tort,
Dans les Taxes que l'on impoſe,
De vouloir me traiter de mort ;
Un mort ne paye aucune choſe.
Quand je demande, un débiteur
Pour mon paîment veut qu'on réponde
Que je dois être hors du monde,
Et l'on me traite d'impoſteur.
Une très-vertueuſe Dame (2),
Plus dévote s'il ſe pouvoit,

(1) Voyez la *Satire* de M. Deſpreaux contre les Femmes.
(2) Madame la Maréchale de Crequi.

A fait prier Dieu pour mon ame
De l'argent qu'elle me devoit.
Par cette pieuſe aſſûrance
Qu'on me donne de mon trépas,
J'entre moi-même en défiance,
Si je ſuis, ou je ne ſuis pas.
A mon âge ce n'eſt pas vivre,
Monſieur Colt, mes ſens ſont perdus;
Effacez-moi de votre Livre,
Et dites que je ne vis plus.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

VOus me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait des Lettres pour vous; je vous reproche avec plus de raiſon votre pareſſe, de n'en pas faire pour vous-même. J'ai vû un temps que la conſtruction ne vous manquoit pas moins que l'orthographe. Vos penſées valoient toujours mieux que les miennes; j'en entendois mieux que vous la liaiſon, & je vous étois en quelque façon néceſſaire.

Préſentement, il n'y a rien que vous ne ſachiez ; & c'eſt une trop grande nonchalance de ne vouloir pas écrire à Monſieur de Miremont, & à Mylord Eſſex. Vous voulez des Lettres brillantes dans les plus ſimples complimens. J'ai mal réuſſi à ma Lettre de Mylord Gallway pour ce ſtile : je réuſſirois plus mal encore en celles que vous me demandez. Quand j'aurois eu autrefois quelqu'imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque miſérable reſte. Je n'en ai plus ; & la perte en doit moins être attribuée à ma vieilleſſe qu'à votre abſence, qui a terni mes eſprits. Je ne vais pas plus loin en Proſe, je vous parlerai en vers de ma mort.

Non, non, ma peine eſt trop dure ;
Je ſens bien qu'il faut mourir ;
Mais ce n'eſt pas la nature
Pour m'avoir fait trop vieillir
Qui m'ouvre la ſépulture ;
C'eſt le mortel déplaiſir
Que vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord Montaigu revient aujourd'hui de la maiſon que ce nouveau Comte de Villa Mediana doit brûler pour l'amour de vous. Mylord Godolphin eſt à Windſor. Madame Harvey ne parle que de vous : auſſi doit-elle être

être bien satisfaite des complimens que je lui ai faits de votre part. Ne soyez pas surprise de ne voir ni *Ducheſſe*, ni *Madame* même dans ma Lettre, vous êtes au-dessus des Titres, & il me semble qu'on ôte à votre mérite tout ce qu'on donne à votre qualité.

Vous savez que la Discorde aux crins de serpent s'est glissée dans la Société des Jésuites, & que le Pape est bien empêché à faire l'accommodement du Général avec les Provinciaux, à réunir le chef & les membres. *Per quæ quis peccavit, per eadem punitur.* Il faut avouer pourtant que cette noire Déesse est bien ingrate, de troubler des sujets qui l'ont toujours si avantageusement servie.

A LA MESME.

LEs Lettres sont venues : les nouvelles sont que la Tranchée de Casal est ouverte ; celle de Namur l'est assûrément, Monsieur de Boufflers est dedans : les uns veulent qu'il s'y soit jetté à dessein de soutenir le Siége, les autres qu'il n'a pû en sortir. Cette Lettre est d'un Lacédémonien, la premiére sera d'un Citoyen d'Athénes. *Hasta.*

A LA MESME.

JE vous envoye un petit Livre (1), où vous trouverez beaucoup de choſes que vous avez déja vûes; mais qui ne laiſſeront pas de vous divertir. Il y a trois ou quatre Portraits de Buſſi, que vous n'avez point vûs: celui du Roi de France, de Monſieur le Cardinal Mazarin, de Monſieur de Turenne, &c. Je ne penſe pas que celui de M. de Turenne plaiſe fort à la maiſon de Bouillon. Le plus reſſemblant eſt celui de Monſieur le Prince de Conti; mais il eſt trop court: celui du Roi; mais il eſt trop long. Les louanges le mieux méritées, doivent être plus reſſerrées qu'étendues.

J'ai mille complimens à vous faire de tout Sommerſet-Houſe; de Mademoiſelle Beverweert, qui revint avant hier de Windſor, & qui s'en retourne demain; de Madame la Comteſſe d'Arlington, occupée à de nouvelles chambres qu'elle fait bâtir ou rebâtir, je ne ſai lequel; de Mylord Feversham, & de Mademoiſelle de Malauze. *Haſta.*

(1) LE PORTEFEUILLE *de Monſieur* L. D. E*** imprimé en 1695.

A LA MESME.

JE vous ai envoyé ce matin les Gazettes : je n'ai point encore les nouvelles à la main ; mais l'impatience que j'ai de vous obéïr m'a empêché de les attendre. Je vous envoye par le petit Sénateur (1) le second Tome du MENAGIANA, assez curieux. Il me satisfait beaucoup davantage que le premier. Nous espérons que vous viendrez demain chez Mylord Montaigu ; Mylord Godolphin s'y attend : mais ce qui est plus que tout cela, Monsieur Hampden y doit être, ayant juré qu'il ne vouloit se rendre au monde que par vous. Vous lui êtes ce que le Maréchal de Clerambaut, & le Maréchal de Crequi m'ont été, TOUT LE MONDE. Si vous avez écrit au Roi, le jour que vous aviez résolu de lui écrire votre Lettre sublime, votre Lettre est à Versailles ; car le Paquebot a été pris, la Mâle prise, portée à Dunkerque, & de Dunkerque envoyée à Versailles. Pour la mienne, cela est sûr : il y a deux Paquebots pris. Voilà des avantures bizarres. Je croi que vous ne vous en mettez pas fort en peine.

(1) C'est ainsi que M. de Saint-Evremond nommoit un de ses Valets qui avoit l'air grave.

pour mon particulier, je ne m'en ſoucie pas.

A LA MESME.

JAMAIS Lettre ne m'a donné tant de plaiſir, que la vôtre, Madame, m'en auroit fait, ſi elle avoit été écrite à quelque autre. Les imaginations y ſont vives, les applications heureuſes : par malheur, pour moi, tout cet eſprit-là s'exerce à mes dépens. Ma *très-humble & très-obéïſſante Servante* laiſſe voir un chagrin ingénieux, qui met au déſeſpoir ſon très-humble & très-obéïſſant Serviteur. J'aurois pû ſupporter une colére bruſque & impétueuſe ; ma patience a été ſouvent à l'épreuve de ces ſortes de mouvemens : mais une colére ſpirituelle & méditée me déconcerte, & me met inutilement en peine d'en deviner le ſujet. Je m'examine, & plus je m'étudie à découvrir ma faute, plus je trouve de raiſons à devoir eſpérer vos bonnes graces. Si Parménion a failli, à qui peut-on ſe fier ? S'il eſt innocent, que peut-on faire, quelle conduite nous peut aſſûrer ? Je vous répons, Madame, que Parménion n'eſt coupable en rien. De Parménion on paſſe aiſément aux Généraux. Je ne blâme

point ceux qui vivent : mais je n'ai loué que les morts, & l'on s'apperçoit déja qu'ils étoient louables. La prise de Namur (1) m'exciteroit à quelque belle Production : mais depuis que mon étoile s'est cachée, & que ses influences m'ont manqué, mes talens se sont évanouis. Voilà bien des discours inutiles. Si je voyois encore une de vos Lettres, signée DULCINE'E ; & qu'il me fût permis de signer les miennes comme autrefois, *El Cavallero de la triste figura* ; quelle joie !

Hasta la muerte, ne me peut-être défendu ; car il dépend de moi d'être toujours, comme je le ferai sûrement, ou *Chevalier de la triste figure*, ou votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

A LA MESME.

LE bon Air de Chelsey, & le repos de la Solitude, ne laissent douter ni de votre Santé, ni de la tranquillité de votre Ame. C'est le commencement de la Lettre d'un Philosophe, écrite à un plus grand Philoso-

(1) Namur fut pris par le Roi Guillaume le premier jour de Septembre 1695.

phe que lui. Il ne peut ſoûtenir ſa Philoſophie plus long-temps : le ſouvenir de votre chagrin contre lui l'a démonté. Il eſpére néanmoins que ſon innocence & votre équité lui permettront de finir par *Tuyo haſta la muerte, El Cavallero de la triſte figura.*

On m'a parlé d'un Moineau, le Roi de tous les Moineaux. On dit qu'il ſiffle, qu'il eſt privé au-delà de tout ce qu'on vit jamais, qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoûtumé de faire. Ce grand mérite m'a donné la curioſité de le voir. J'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit, hors la rareté de ſiffler, qu'on remit à une autre fois qu'il ſeroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit shillings: trop peu pour un Moineau-Roſſignol, trop pour un Moineau ſimple, quelque privé qu'il ſoit.

A
MONSIEUR LE MARQUIS
DE MIREMONT.

ON a fini la Campagne
Et de Flandre & d'Allemagne ;
Tout eſt en paix ; mais hélas !
Mon Héros ne revient pas.
Il faiſoit toute ma joie :
De ce bon Thé qu'il m'envoie
Sans lui, je fais peu de cas ;
Pourquoi ne revient-il pas ?
Et quand le Vin de Champagne,
En tous lieux qui l'accompagne,
Au Thé joindroit ſes appas,
Ma douloureuſe tendreſſe
Me feroit dire ſans ceſſe,
Pourquoi ne revient-il pas ?
Je ſai, quand le Roi commande,
Je ſai qu'il faut demeurer ;
Que la peine la plus grande
Alors ſe doit endurer ;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans ſervices ;

Mais d'une commune voix,
On dit que c'eſt par ton choix,
Et que ton eſprit de guerre
Te retient en cette terre.
Le reſpect des Officiers
Eſt ſans doute quelque choſe;
Les ſoldats, les cavaliers,
Dont un Général diſpoſe;
Les Magiſtrats les bourgeois,
Qui ſont comme ſous tes loix;
L'éternelle révérence
Qu'on fait à ſon Excellence,
Peuvent bien flatter un cœur
Deſtiné pour la Grandeur.
Vous pourriez bien dire ALTESSE;
Dit l'Avocat de Duras;
D'où vient cette hardieſſe
A vos Meſſieurs de Gand de ne la donner pas?
Laiſſons-le dans ſa colere,
C'eſt nn zéle qui doit plaire,
Et Dieu veuille que le mien
Te plaiſe autant que le ſien.
Songē à l'état déplorable
De ta Cour inconſolable
Qui ſoulageoit ſon deſtin
En te voyant le matin.
Songe à des beautés divines
Qui ſouhaitent ton retour;

Tu

Tu n'as là que des beguines
A qui porter ton Amour.
Toutes choſes compenſées,
Tourne vers nous tes penſées,
Et quitte Meſſieurs de Gand
Au plus tard le jour de l'An.

SUR LE MAL DES YEUX DE MADAME MAZARIN.

IL n'eſt qu'un Soleil dans les cieux,
Dont les aſtres ſoumis reconnoiſſent l'empire ;
Qu'avez-vous beſoin de deux yeux ?
Un ſeul peut ſous vos loix tout le monde réduire.
Les plus beaux qu'on vente aujourd'hui,
Défaits, effacés devant lui,
Comme des feux éteints ceſſeroient de paroître :
Pour établir l'égalité
De quelque autre viſage avec votre beauté,
La nature devoit ſans yeux vous faire naître.
Que je ferois de gens envieux & jaloux,
Si l'eſprit ſans les yeux étoit juge de nous !
Vous guériſſez, le mal vous quite ;
Adieu mon prétendu mérite.
Quelqu'un dira, » vos Cheveux blancs,

» Ce triſte ouvrage de vos ans,
» Ne s'aperçoit point ſans lumiére ;
» Et la nuit ne vous nuira guére
Plus que le jour comme je croi,
La nuit n'eſt plus faite pour moi :
Le jour on trouve peu ſon compte ;
La nuit on trouveroit ſa honte.

DES AVANTAGES DE L'ANGLETERRE.

JE ſoûtiens à Monſieur Chardin,
Que jamais en ſa compagnie
La Princeſſe de Mingrelie (1)
Ne mangea ſemblable Lapin.

Bien que la nouvelle Medée,
De rage d'amour poſſedée
Livrât au moderne Jaſon
Tout l'Or de ſa riche Toiſon :

Elle n'eut pourtant à ſa Table
De tous les Phaiſans de Colchos,

(1) Voyez les VOYAGES du Chevalier Chardin.

Aucun dont le fumet pût être comparable
A celui du Lapin dont j'ai gardé les os.

Roche-guyon, Bêne, Verſine,
Ne vantez plus votre Lapin :
Windſor en fournit la cuiſine,
D'un fumet encore plus fin.

Oui, ſi je trouve en cette terre,
Telle Perdrix dans la ſaiſon ;
Oui, je pardonne à l'Angleterre,
Tous ſes Pâtés de Venaiſon.

Je lui pardonne ſa Poularde,
Malgré toute ſa dureté ;
Et ſon Brawn (1) avec la moutarde,
Se verra toujours reſpecté.

Petit Cochon, Beurre & Corinthe,
Vous aurez la même faveur ;
Bien que j'aimaſſe mieux l'abſynthe,
Que votre parfaite douceur.

Bon Dieux ! je vous rends mille graces,
De m'avoir toûjours préſervé,

(1) Le *Brawn* eſt fait de la chair d'un Verrat engraiſſé exprès, que l'on apprête d'une maniére particuliere.

Du goût de Canards & Beccaſſes,
Plus ſauvage que relevé.

Triſtes oiſeaux de marêcage,
Herons, Butors, éloignez-vous;
Sifflez, Colieux, ſur le rivage;
Sans jamais approcher de nous.

Beaux & grands, majeſtueux Cignes,
Qui ſur l'eau pouvez nous charmer;
Gardez, gardez-vous des cuiſines,
Le faux goût vous doit allarmer.

Bien loin Viandes noires indignes,
Hors deux qu'on ne peut trop aimer;
Allouettes, & beccaſſines,
Eſt-il beſoin de vous nommer?

Par ces mets précieux communs en Angleterre,
Par nos Huîtres qu'on vante aux deux bouts de la terre;
Par le Veau de Windſor, & le Mouton de Bath (1);
En faveur des Phaiſans qui ne manquent jamais;

(1) Petite Ville dans le Comté de Sommerſet, fameuſe non ſeulement par la bonté de ſes Bains & de ſes Eaux Minérales; mais par ſon Mouton, ſes Lapins, &c.

Vieux amis du *Chriſmas*, *Mincepye*, & *Plomporege* (1),
On vous laiſſe jouir de votre privilége.

Plum-porrigde, on conſent à *Noel* de vous voir
Infecter les maiſons de votre bouillon noir;
Mais le *Chriſmas* fini, ſongez à diſparoître,
Et retournez à Sparte où l'on vous a vû naître (1).

Arrêtons ce diſcours, & paſſons des faux gouts;
Aux vrais biens du Pays, le plus heureux de tous.
Les Pays fortunés où regne l'abondance,
Demandent ſur le goût un peu de complaiſance;
Pour ne manquer à rien,
Il faut louer leur goût, & contenter le ſien.

Le ſoleil brûlera l'Italie & l'Eſpagne;
Les neiges, les frimats, couvriront l'Allemagne;
La Hollande verra ſes commerces ceſſés,
Par des monceaux de glace en ſes Ports entaſſés;
Tandis qu'en ces beaux lieux il plaît à la nature,
De parer tous nos champs d'une aimable verdure.

(1) Le *Mincepye* eſt une eſpéce de Pâté, & le *Plumporridge* une eſpéce de Soupe: on les mange réguliérement au *Chriſtmas*; c'eſt-à-dire, à *Noël*.

(2) Voyez *Plutarque* dans la VIE de Lycurgue, & *Athenée*.

Dans un Climat ſi doux nons n'avons de chaleurs ;
Qu'autant qu'il nous en faut pour les Fruits & les Fleurs :
Laiſſant à l'étranger une ardeur incommode,
Mais néceſſaire aux Vins dont il nous accommode.

Portugais, Eſpagnols, & François qu'êtes-vous ;
Que des hommes gagés à travailler pour nous ?
Dans chaque nation nous avons nos Domaines,
Cultivés par des gens qui nous doivent leurs peines ;
Eſclaves achetés, bûvant l'eau des ruiſſeaux
Pour nous fournir les Vins des plus fameux Côteaux.

Qu'on ne ſe plaigne point de l'air de l'Angleterre :
Où vit-on plus long-temps qu'on vit en cette terre ?
On tombe doucement de l'automne à l'hiver ;
On voit ſans y penſer le printemps arriver :
D'une ſaiſon à l'autre un paſſage inſenſible.
Rend ici de nos ans le cours long & paiſible.

Ici nous ne ſouffrons aucune extrémité ;
Il gêle ſeulement pour boire frais l'été :

Et ceux qui des CÔTEAUX (1) ont la froide grimace,
Pour aſſommer leur Vin auroient trop peu de glace.

Qui veut un Climat temperé.
Exemt d'ardeur & de froidure;
Demeure où je ſuis demeuré,
Pour y vivre en repos juſqu'à la ſépulture.

Finiſſons par un avantage,
Qui ne peut être conteſté;
C'eſt dans les hommes le courage,
Et dans les femmes la beauté,

Anglois, NAMUR rend témoignage
De votre intrépide fierté;
STOWEL (2), montrez votre viſage
Pour prouver l'autre vérité;
Celle dont vous êtes l'image
Vous en laiſſe l'autorité;
Mais prenez le temps du Nuage (3)
Hâtez-vous, le Soleil va prendre ſa clarté.

(1) Voyez ci-deſſus, page 151.
(2) Madame Stowel, enſuite Comteſſe de Ranelagh.
(3) Du mal des yeux de Madame Mazarin.

AU ROI,

Sur la découverte de la Conſpiration de ſa Perſonne. (1)

STANCES IRREGULIERES.

RENDONS grace à la Providence
Qui nous a ſi bien conſervés ;
Par une divine aſſiſtance
Nous vivons, puiſque vous vivez.

Mais de fonder notre aſſûrance
Sur des miracles arrivés,
Ce ſeroit trop de confiance ;
Nous devons, grand Roi, vous devez
Même ſoin, même prévoyance,
Pour aſſûrer des jours que le Ciel a ſauvés.

A la grandeur de la Couronne
Vous ſongez éternellement ;
Mais au ſalut de la perſonne
Qui la porte, pas un moment.

(1) En 1696.

Que ſert une belle mémoire ?
N'être rien, avoir tout été ;
Héros de Roman & d'Hiſtoire ;
Alors c'eſt même vanité.

A conduire un Deſſein, toujours prudent & ſage ;
A gouverner l'Etat, politique toujours ;
Mettez ces beaux talens pour vous-même en uſage :
Aurez-vous ſoin de tout excepté de vos jours ?

FRAGMENT

SUR LE MESME SUJET.

POUR bien connoître l'importance de la vie du Roi, il faut conſidérer que l'Eſpagne a fondé ſur lui la premiere eſpérance d'une reſſource à ſes malheurs ; que les ETATS lui ont donné le pouvoir qu'il a en Hollande, pour les avoir ſauvés ; que les Confédérés lui ont établi comme un Empire dans la Confédération, par le beſoin qu'ils ont eu de ſes forces, & par la confiance qu'ils ont priſe en ſa vertu. On voyoit un Prince toujours diſpoſé à entreprendre, tou-

jours prêt à éxécuter ; capable de réuſſir dans les plus grands deſſeins par la conduite, de vaincre les plus grandes difficultés par la vigueur ; auſſi moderé dans les proſpérités, que ferme & conſtant dans les diſgraces ; aimé & eſtimé dans ſon Armée, eſtimé & craint dans celle des ennemis : plus ſenſible à la gloire qu'à ſon intérêt particulier, plus touché de l'intérêt général que de la gloire.

LETTRE

A

MONSIEUR BARBIN. (1)

JE vous ſuis fort obligé, Monſieur, de la bonne opinion que vous avez des bagatelles qui me ſont échapées, & qu'on a la bonté de nommer OUVRAGES. Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en pût fournir de pareilles, telles qu'elles pourroient être, je ne manquerois pas de vous les envoyer :

(1) Le ſieur Barbin, Libraire de Paris, avoit écrit à M. de Saint-Evremond, pour le prier de lui envoyer ſes Ouvrages ; ou du moins de lui marquer les Pieces qui étoient de lui, dans ce qu'on avoit imprimé ſous ſon nom, &c.

la beauté de l'Impreſſion les feroit valoir. Mais le peu d'eſprit que j'ai eu autrefois eſt tellement uſé, que j'ai peine à en tirer aucun uſage pour les choſes même qui ſont néceſſaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon ſeul intérêt, c'eſt de vivre. Vous me demandez que je vous faſſe ſavoir les choſes qui ſont de moi dans les petites Piéces qu'on a imprimées ſous mon nom. Il n'y en a preſque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées, ou augmentées. Les *groſſes Cloches de Saint-Germain des Prez*, que LUIGI *admiroit* (1) ne m'appartiennent ſûrement pas. C'eſt la premiere Addition qui me vient dans l'eſprit. LES CHARMES DE L'AMITIE', la longue LETTRE DE CONSOLATION à une Demoiſelle, les RÉFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE, l'ELOQUENCE DE PETRONE, & quelques autres, dont il ne me ſouvient pas, ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien fait, je ne ſerois pas faché qu'on vît mon Portrait à la tête d'un Livre: mais c'eſt faire un mauvais préſent au lecteur, que de lui donner la vieille & vilaine image d'un homme

(1) On avoit fourré cette ſottiſe-ci dans les Réflexions SUR LES OPERA: Luigi *fut ravi d'entendre la premiere fois les groſſes cloches de Saint-Germain-des-Prez.*

de quatre-vingt-cinq ans. Les yeux me manquent ; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine : vous m'excuſerez ſi je ne ſaurois vous donner une connoiſſance plus exacte de ce que vous me demandez.

EPITAPHE

De M. le Comte de GRAMMONT, (1) *avec le* PORTRAIT *de l'*AUTEUR.

PASSANT tu vois ici le Comte de Grammont,
Le Héros éternel du vieux Saint-Evremond.
Suivre CONDE' toute ſa vie,
Et courir les mêmes hazards
Qu'il couroit dans le champ de Mars,
Des plus vaillans guerriers pouvoit faire l'envie ;

Veux-tu des talens pour la Cour ?
Ils égalent ceux de la guerre :
Faut-il du mérite en Amour ?
Qui fut plus galant ſur la terre ?

(1) M. le Comte de Grammont étant revenu d'une dangereuſe maladie, cela donna occaſion à M. de Saint-Evremond de faire ſon EPITAPHE.

Railler, ſans être médiſant,
Plaire, ſans faire le plaiſant;
Garder ſon même caractére,
Vieillard, Epoux, Galant, & Pere;
C'eſt le mérite du Héros
Que je dépeins en peu de mots.

Alloit-il ſouvent à Confeſſe?
Entendoit-il Vêpres, Sermon?
S'appliquoit-il à l'Oraiſon?
Il en laiſſoit le ſoin à la Comteſſe.

Il peut revenir un Condé,
Il peut revenir un Turenne;
Un Comte de Grammont en vain eſt demandé;
La nature auroit trop de peine.

APRE'S avoir lû l'EPITAPHE du Comte de Grammont, ſi tu as la curioſité de connoître celui qui l'a faite, je t'en donnerai le Caractére. C'eſt un Philoſophe également éloigné du ſuperſtitieux & de l'impie: un Voluptueux qui n'a pas moins d'averſion pour la débauche, que d'inclination pour les plaiſirs; un homme qui n'a jamais ſenti la néceſſité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition mépriſée

de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font conſiſter leur bonheur dans leur raiſon. Jeune, il a haï la diſſipation ; perſuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie : Vieux, il a de la peine à ſouffrir l'économie ; croyant que la néceſſité eſt peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être miſérable. Il ſe loue de la nature ; il ne ſe plaint point de la fortune. Il hait le crime ; il ſouffre les fautes, il plaint le malheur. Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir ; il ſe fait un plaiſir ſecret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, ſi la diſcrétion ne l'en empêchoit.

La vie eſt trop courte, à ſon avis, pour lire toutes ſortes de Livres, & charger ſa mémoire d'une infinité de choſes aux dépens de ſon jugement : il ne s'attache point aux Ecrits les plus ſavans pour acquérir la Science ; mais aux plus ſenſés pour fortifier ſa raiſon : tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicateſſe à ſon goût ; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à ſon génie. Il me reſte à vous le dépeindre tel qu'il eſt dans l'Amitié, & dans la Religion. En l'Amitié, plus conſtant qu'un Philoſophe ; plus ſincére qu'un jeune homme

de bon naturel ſans expérience : à l'égard de la Religion.

De juſtice & de charité,
Beaucoup plus que de pénitence ;
Il compoſe ſa piété :
Mettant en Dieu ſa confiance ;
Eſperant tout de ſa bonté ;
Dans le ſein de la Proyidence
Il trouve ſon repos, & ſa félicité.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

J'Ai reçû la ſeconde Lettre, que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, ſpirituelle, où je reconnois les enjoûmens de *Ninon*, & le bon ſens de *Mademoiſelle de l'Enclos*. Je ſavois comment la premiére a vécu ; vous m'apprenez de quelle maniére vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai paſſé dans votre commerce, & à deſirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me tranſ-

porter en France, & vous y avez des agrémens, qui ne vous laiſſeront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ſes charmes, & je ſerois un ingrat, ſi je n'avouois moi-même, que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de plaiſir, que Monſieur le Comte de Grammont a recouvré ſa premiére ſanté; & acquis une nouvelle dévotion. Juſqu'ici je me ſuis contenté groſſiérement d'être homme de bien; il faut faire quelque choſe de plus, & je n'attens que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un Pays, où l'on a de merveilleux avantages pour ſe ſauver. Le vice n'y eſt guére moins oppoſé à la mode qu'à la vertu : pécher, c'eſt ne ſavoir pas vivre, & choquer la bien-ſéance autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête homme, pour ſe damner en France préſentement. Ceux qui n'ont pas aſſez de conſidération pour l'autre vie, ſont conduits au ſalut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en eſt aſſez ſur une matiére, où la converſion de Monſieur le Comte de Grammont m'a engagé : je la croi ſincére & honnête. Il ſied bien à un homme, qui n'eſt pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire juſqu'ici ; au contraire, du ſouvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité paſſée

paſſée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'eſt que l'eſpérance eſt perduë; l'eſpérance, qui eſt la plus douce des paſſions, & celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Déſeſperer de vous voir jamais, eſt ce qui me fait le plus de peine: il faut ſe contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié, qui a réſiſté à la longueur du tèmps, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la vieilleſſe. Ce dernier mot me regarde; la nature commencera par vous, à faire voir qu'il eſt poſſible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire aſſûrer Monſieur le Duc de Lauzun de mes très-humbles ſervices, & de ſavoir ſi Madame la Marêchale de Crequi lui a fait payer cinq cens écus qu'il m'avoit prêtés; on me l'a écrit il y a long-temps, mais je n'en ſuis pas trop aſſûré.

FRAGMENT D'UNE LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI vous avez été mon HEROS; & moi votre PHILOSOPHE; nous partagions l'un & l'autre ces rares qualités; préſentement tout eſt pour vous, vous m'avez enlevé ma Philoſophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie: *Comteſſe, ſi vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera ma converſion* (1). On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe ****.

(1) M. le Comte de Grammont étant malade, le Marquis de Dangeau le vint voir de la part du Roi, pour lui dire qu'il falloit ſonger à Dieu; le Comte ſe tournant alors du côté de Madame la Comteſſe ſa Femme, lui dit le bon mot dont M. de Saint-Evremond le félicite.

SUR L'AMOUR DE LA VIE.

STANCES IRREGULIERES.

POusse' de ſon humeur guerriere,
Un Prince étendra ſa frontiere,
Par des travaux, par des faits éclatans :
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes ſur le Temps ;
C'eſt tout mon but, c'eſt toute mon envie.

Qu'un autre vante ſon crédit ;
Ou ſa valeur & ſa conduite ;
Je ne connois plus de mérite ;
Que ſanté, bon goût, appétit.

La ſanté que le Ciel nous donne,
Eſt le plus cher préſent qui nous en ſoit venu ;
Un Roi quitteroit ſa couronne.
Pour le bonheur de vivre autant que j'ai vécu.

Les diſcours que la Mort fait faire,
Se pratiquent utilement ;
Et ceux qui les font, d'ordinaire
En vivent fort commodément.

Vient-on à ſon heure derniere?
Approche-t-on du monument.
Pour le Conſolateur, ce n'eſt pas une affaire;
Un trépas en éloignement
Fait une impreſſion légere;
Mais le mieux conſolé regarde triſtement
Le paſſage fâcheux autant que néceſſaire.

On a beau lui repréſenter
Les ſottes vanités du Monde;
Rien ne ſauroit l'en dégoûter:
Des vrais biens dont le Ciel abonde
Aucun ne ſauroit le tenter.

Il voudroit pouvoir laiſſer prendre
Le bonheur qu'on lui vient offrir
A celui qui le fait entendre,
Et ſait ſi bien en diſcourir.

Un Pere de ma connoiſſance
Prêchoit qu'il falloit tout ſouffrir;
Ne refuſer croix, ni potence,
Etre toujours prêt à mourir.

On entr'ouvrit une fenêtre,
Par où le vent de Nord ſur lui pouvoit venir;

Il maudit mille fois le traître,
Le malheureux qui l'avoit fait ouvrir.

J'ai vû mourir plus d'une Sainte
Qui ſentant la mortelle atteinte,
Demandoit de bon cœur à Dieu,
Quelque temps pour pleurer ſes péchés en ce lieu.

D'une vapeur ſimple & legére,
Un célébre Docteur croit mourir aujourd'hui,
Qui rit du même mal qu'un autre a comme lui,
Au moment qu'il en fait ſa plus grande miſére.

J'ai vû ſouvent de braves gens
Expoſer follement leur vie ;
Qui mourant avoient bien envie
De vivre ſages & prudens.

Vivre près de cent ans eſt une belle choſe ;
Il eſt certain reſpect que le long âge impoſe :
J'ai l'âge ; & du reſpect, en tout pays reçû,
Je ne me ſuis pas aperçû.

Toute perſonne qui me gronde (1)
Devroit pourtant me traiter mieux ;
C'eſt un beau poſte dans le monde

(1) Madame Mazarin.

Que d'être le Doyen des Hommes les plus vieux;

Sans besoin du secours de la Philosophie,
Dont on fait trop d'honneur aux vieux Saint-Evremond;
Il seroit fort content s'il achevoit sa vie
Comme a pensé mourir le Comte de Grammont.

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE SAISSAC,

Au nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

IL faut commencer ma Lettre par des remercimens, & vous dire en peu de paroles, que je vous suis extrêmement obligée du soin que vous prenez de mes intérêts. Cela mérite bien que je vous déclare avec franchise les véritables sentimens que j'ai sur mon retour. J'ai les mêmes que j'ai toujours eûs; c'est de pouvoir payer mes dettes, pour avoir la liberté de sortir d'Angleterre. Voilà mes intentions pour le retour. Si vous aviez

eu la curioſité de ſavoir l'état de mes affaires; je vous aurois dit qu'il n'a jamais été ſi mauvais qu'il eſt préſentement. Je continue à vivre d'emprunts; & le plus grand mal, c'eſt que je ne voi pas le moyen d'emprunter davantage. Je ſai bien qu'il ne tiendroit pas à vos diligences que je ne fuſſe ſoulagée. Vous n'avez pas pû faire plus que vous avez fait, vous m'en laiſſez l'obligation, ſans que j'en reçoive le ſoulagement.

L'Avocat de Monſieur Mazarin (1) manque de bonnes raiſons : mais il répare la foibleſſe de ſon diſcours, par le bon tour qu'il y donne. Il faut avouer qu'il eſt délicat en raillerie. Notre ami commun Monſieur de Saint-Evremond aime tant le ridicule, qu'il ſe plaît même à celui qu'on lui donne. *Il ne ſait pas*, dit-il, *ſi l'Avocat a eû plus de plaiſir de le donner, que lui de le recevoir; étant auſſi ingénieuſement tourné qu'il eſt.* Toute malice qu'on exerce, fût-ce contre lui-même, lui eſt agréable, beau naturel, qui s'eſt maintenu dans ſa pureté quatre-vingts-ans!

Je retourne ſur la fin de ma Lettre aux complimens que je vous ai faits en la commençant. Je vous prie de croire que je ſerai toute ma vie ſenſible à votre amitié, & reconnoiſſante des plaiſirs que vous m'avez faits.

(1) M. Erard.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

VOus m'avez commandé d'écrire à Monſieur de Saiſſac ; & j'ai écri : vous m'avez commandé d'*écrire en Normand* ; je m'en ſuis ſi bien acquitté, que je défie Monſieur de Saiſſac de connoître ſi vous vous louez de ſes diligences, ou ſi vous vous plaignez qu'il ſe ſoit contenté de vous donner des ſoins inutiles, quand vous pouviez attendre des effets de ſes promeſſes. Mille complimens, s'il vous plaît, à Monſieur le Duc de Saint-Albans. Mon petit CONCERT eſt achevé : s'il le croit digne de ſon Cabinet, je le ferai copier, à ſes dépens, s'entend. Je ſuis le premier Auteur en Proſe, Vers, & Muſique, qui ſe ruine en Copiſtes. Il faut que mes Ouvrages ne vaillent pas grand'choſe.

A LA MESME.

LE Mouton de Windſor céde au Mouton de Bath,
C'eſt la déciſion d'Hortence;
Bath aura donc la préférence,
Windſor ne le ſauroit diſputer déſormais:
Et la choſe en eſt ſi certaine,
Que Monſieur le Duc de Nevers
Pourroit vous nommer dans ſes Vers,
Des bons-goûts d'aujourd'hui, la Métropolitaine.

Votre Mouton ſera donc ſervi à l'excluſion de tout autre. Mes dîners ſont dîners d'avanture, qui reſſemblent fort à ceux des Théatins, qui ſe mettent à table ſans ſavoir s'ils auront de quoi manger. Ces repas de la Providence ne laiſſent pas quelquefois d'être bons, par le ſoin de ceux qui apportent. Si vous voulez du fruit, apportez-en: du vin, j'en ai de bon. Vous tiendrez lieu de toutes choſes: les Conviés ſeront trop heureux de vous voir; & moi le premier, qui mets tout mon bonheur dans une vûe ſi précieuſe. Il ne pleut que PARODIES (1). La derniére que

(1) Après que le Roi Guillaume eut repris Na.

je vous ai envoyée eſt peut-être celle dont Mylord Montaigu vouloit parler. Pour l'autre, *je ne veux point écrire contre celui qui peut proſcrire* : vous ſavez aſſez les Anciens & les Modernes, pour entendre ce Dit-là, & en faire l'application.

mur en 1695. pluſieurs perſonnes ſe divertirent en Angleterre, auſſi-bien qu'en Hollande, à parodier l'Ode que M. Deſpréaux avoit faite ſur la priſe de cette Place par le Roi de France en 1692.

RE'PONSE AU PLAIDOYER DE MONSIEUR ERARD,

Pour Monſieur le Duc MAZARIN, *contre Madame la Ducheſſe ſon Epouſe.* (1)

PRE'FACE. (2)

IL n'eſt pas honnête d'entrer dans le ſecret des Familles ; beaucoup moins d'expoſer au jour ce qui ſe paſſe entre une Femme & un Mari. Mais puiſque Monſienr Mazarin a bien voulu le déclarer au Grand-Conſeil, & Monſieur Erard, ſon Avocat, le faire imprimer, il n'étoit pas juſte que le monde n'écoutât qu'une partie : & la REPONSE AU PLAI-

(1) On trouvera le PLAIDOYER *de M. Erard* dans le ME'LANGE CURIEUX *des meilleures Pieces attribuées à M. de Saint-Evremond.*

(2) Cette PRE'FACE n'eſt pas de M. de Saint-Evremond ; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle eſt d'ailleurs aſſez curieuſe, on a jugé à propos de la conſerver. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1689.

DOYE' *m'étant tombée entre les mains, j'ai crû la devoir donner au Public pour le faire Juge des raisons. J'espére qu'après les avoir éxaminées, on trouvera Madame Mazarin digne d'un autre sort, & d'un autre Epoux.*

Si Monsieur le Duc Mararin s'en étoit tenu aux froideurs, aux sechereſſes, aux duretés, Madame Mazarin se seroit contentée de pleurer son malheur en secret ; espérant de le pouvoir ramener par sa constance à souffrir, & par sa douceur à lui complaire : mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout repos, & à une dissipation qui ruinoit entiérement la Famille, elle a cherché des remédes qui pûssent conserver son bien, & sa liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont mêlés ; l'Autorité du Roi est intervenuë, rien n'a pû persuader, rien n'a pû réduire Monsieur Mazarin : falloit-il que l'Epouse fût éternellement assujettie aux caprices, aux enthousiasmes, aux fausses révélations de l'Epoux ?

C'est ce que Monsieur Erard a soûtenu avec autant d'injures que de calomnies : voici quelques passages du Plaidoyer, qui feront connoître l'esprit furieux de l'Avocat.

Les affaires d'Angleterre sont venuës à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londre. Si Madame Mazarin, *ajoute-t'il*, avoit eu quelque attachement pour le Roi (Jacques), & la Reine, & quelque reconnoissance de leurs bontés ; si elle avoit seulement eu les sentimens d'honneur, & de Religion qu'elle devroit avoir pris auprès d'eux ; auroit-elle pû voir sans horreur l'Usurpateur de leurs Etats, & le Destructeur de notre Foi, établir sa tyrannie sur les débris de leur Trône légitime, & sur les ruines de la véritable Religion ?

Dans un autre endroit :

A moins qu'un beau zéle ne fit chercher à Madame Mazarin une glorieuſe palme, & ne lui fit concevoir une ſainte ambition d'être immolée par cette Nation farouche.

Mais enfin, comment prétendra-t-on encore faire ſervir les noms du Roi & de la Reine d'Angleterre, à excuſer l'évaſion & l'abſence de Madame Mazarin..... maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit ; mais avec tant de baſſeſſe & d'indignité, qu'il y avoit d'honneur pour elle à les révérer.

Et à la fin de ſon Plaidoyer :

Quelle excuſe peut avoir à préſent Madame Mazarin ? Le Prince d'Orange eſt-il ſon parent ? Tous ces Joueurs, ces Libertins, ces Presbyteriens, ces Epiſcopaux, ces Trembleurs ; en un mot ces gens de toutes Religions, hormis la bonne, dont ſa maiſon eſt remplie, ſont-ils ſes parens ?

Il faudroit tranſcrire le Plaidoyer, ſi on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieuſement contre Madame Mazarin, & contre la Nation Angloiſe.

Monſieur Mazarin ne ſauroit nier qu'il n'ait fourni un ſujet de ſéparation légitime : mais il ſe vante de n'avoir rien oublié pour procurer la réunion ; & il eſt certain qu'il en a envoyé même les Articles. Le premier, & ſur quoi roulent preſque tous les autres :

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés, qui ne manqueront pas de ſurvenir, l'éclairciſſement auſſi-tôt.

Copier le meilleur ménage du Royaume ; modelle ſur lequel il faudra régler le nôtre.

Ne donner jamais au Public le détail de nos affaires domeſtiques : encore moins aux curieux

ce qu'il y a de plus ſecret ; mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'eſt bien paſſé.

Monſieur Mazarin ne ſe contentant pas d'avoir réglé l'Epouſe & l'Epoux, a voulu faire des Réglemens *qui fuſſent obſervés dans toutes ſes Terres, ſans conſidérer la Juriſdiction des Evêques, ni l'autorité des Gouverneurs. Il a commencé par les Affaires Eccleſiaſtiques, qui doivent aller devant les Civiles avec raiſon. Comme ces Articles ſont imprimés, on en parlera en gros ſeulement.*

Il apporte le bon ordre dans les Confrairies, où il s'eſt gliſſé, *dit-il*, beaucoup d'abus.

Il preſcrit aux Curés leur devoir dans les Meſſes Paroiſſiales, & particuliérement dans les Prônes : Vêpres & Complies *ne ſont pas oubliées ; il touche legerement le* Sermon.

Paſſant de là à quelques Régles pour les Séculiers ; il veut qu'un Apoticaire ou ſon Garçon qui portera un Reméde ſoit habillé décemment, & que le Malade prêt à le recevoir garde en ſe tournant toute la modeſtie qu'il pourra.

Il défend aux Femmes de tirer les Vaches, & de filer aux Rouet, à cauſe d'un exercice des doigts, & d'un mouvement du pied, qui peuvent donner des idées malhonnêtes.

Il demande une grande pureté aux Bergeres qui conduiſent les Moutons ; plus grande aux Bergers qui gardent les Chévres

Pour les Paſtres, tant ceux qui ont les Taureaux, que ceux qui leur menent les Vaches, ils doivent détourner les yeux de l'expédition ; après laquelle on procédera au payement, ſelon la taxe qu'il y a miſe.

Ayant de grandes Terres en pluſieurs Provinces, il y va lui-même pour faire obſerver ſes Réglemens ;

& comme ils ſont mal reçus par tout, il achete bien cherement l'obéiſſance à ſes ordres. L'attirail de ſes Confrairies, l'équipage de ſes Dévots errans, moitié Eccleſiaſtiques, moitié Séculiers, feroient en Aſie une Caravane aſſez nombreuſe; & ce n'eſt pas la maniére de ſe ruiner la moins magnifique qu'il ait trouvée. Cela ſuffiroit pour juſtifier la ſéparation de Madame Mazarin; ne laiſſez pas d'entendre ſon Avocat.

RE'PONSE
AU PLAIDOYER
DE M. ERARD, &c. (1)

C'Est une choſe aſſûrée, Meſſieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de ſoûtenir les grands menſonges. La vérité n'a beſoin ni d'inſtructions, ni d'eſſais. Elle eſt née, pour ainſi dire, avec nous : à moins que de corrompre ſon naturel, on eſt véritable. Jugez, Meſſieurs, combien il a fallu d'art, d'étude,

(1) Monſieur de Saint-Evremond fit cette RE'PONSE ſur les Memoires que Madame Mazarin lui avoit donnés. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1689.

d'exercice à Monſieur Erard, pour arriver à la perfection du talent qu'il s'eſt donné. Que de vérités déguiſées, de ſuppoſitions, de faits inventés il a fallu, pour former la capacité de ce grand homme !

Dire que Monſieur de Nevers accompagna Madame ſa Sœur juſqu'au premier relais ; ce qu'il ne fit point : que Madame Mazarin emporta de riches ameublemens, & beaucoup de vaiſſelle d'argent ; elle qui n'a jamais eu aux Pays étrangers ni meubles, ni argent, ni pierreries, ſi vous en exceptez un ſimple Collier qu'elle portoit ordinairement en France ; dire qu'elle a demeuré dans les Etats du Roi d'Eſpagne, où elle ne fit que paſſer en pleine paix par la néceſſité du voyage : qu'elle a ſcandaliſé tous les Couvens où elle a été, quoiqu'on l'ait vûe chérie & honorée de Madame de Chelles, de Madame du Lis, & de toutes les Supérieurs des Maiſons où elle a vécu : que ſa Penſion en Angleterre a été donnée en conſéquence d'un argent dû à Monſieur le Cardinal ; Dette, que les deux Rois ont toujours traitée de chimérique, & de ridicule : inventer cent faits de cette nature-là, déguiſer, feindre, ſuppoſer, ont été comme les degrés par où M. Erard a monté à la hardieſſe de ſon Eloge pour Monſieur le Duc, à l'impudence de ſes calomnies contre Madame la Ducheſſe Mazarin.

Si tant de louanges, tant d'opprobres ne ſont pas formés dans votre eſprit, dites-nous, Monſieur Erard, qui a pû vous inſtruire des vertus de Monſieur Mazarin ? Eſt-ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les villages, qu'on vous en a donné de ſi belles notions ? Qui vous a inſtruit des méchantes qualités de Madame Mazarin ? Eſt-ce à Paris, à Rome, à Véniſe, à Londres, qu'on vous les a déclarées. Je puis vous donner de meilleures lumiéres ſur tous les deux ; & pour empêcher que vous ne tombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monſieur Mazarin ſe fait mépriſer où il eſt, & où il n'eſt pas ; que Madame Mazarin eſt eſtimée par tout où elle a été, par tout où elle eſt.

Mais en quel Pays étiez-vous, ou dans quelle obſcurité paſſiez-vous la vie, pour ignorer comment ſe fit le mariage de Monſieur Mazarin ? Monſieur le Cardinal, au commencement de ſa maladie, voulut examiner le mérite de nos Courtiſans, pour en trouver un à ſon gré, digne d'épouſer ſa belle Niéce, & capable de ſoûtenir l'honneur de ſon nom. Comme il lui reſtoit encore quelque vigueur, il n'eut pas de peine à réſiſter aux vertus qui ſe trouvoient avec peu de bien ; mais ſon mal augmentant tous les jours, & ſon jugement diminuant avec ſes forces, il ne réſiſta point à la fauſſe opinion qu'on avoit des richeſſes

de Monſieur Mazarin. Voilà, Monſieur Erard, voilà ce noble & glorieux choix de M. le Cardinal ; choix, à parler ſérieuſement, qui faillit à ruiner ſa réputation, malgré tout le mérite de ſa vie paſſée. Là, ſe perdit le reſpect des Courtiſans ; là, les plus retenus ſe laiſſerent aller aux railleries ; & des Miniſtres étrangers écrivirent à leurs Maîtres, qu'il ne falloit plus compter ſur ſon Eminence, après le mariage ridicule qu'elle avoit fait.

Quelque averſion que vous puiſſiez avoir pour les vérités, faites-vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monſieur Mazarin. Vous ne ſauriez avoir plus de répugnance pour les vérités, que j'en ai pour les menſonges ; cependant il m'a fallu écouter ceux que vous avez dits ſur le ſujet de Madame Mazarin avec autant de méchanceté que d'impudence.

A la mort de Monſieur le Cardinal, les Courtiſans, qui ne connoiſſoient pas encore la délicateſſe du goût du Roi, appréhenderent que Monſieur de Mazarin ne fût héritier de la faveur, comme des biens & du nom de ſon Eminence. On a oüi-dire à Monſieur de Turenne, que » s'il voyoit cette indigni» té-là, il quitteroit la France avec la même » facilité qu'il l'avoit quittée autrefois, pour » aller ſervir Monſieur le Prince ». Le Ma-

réchal de Villeroi, qui devoit mieux connoître le diſcernement de Sa Majeſté, pour avoir été ſon Gouverneur, ne laiſſoit pas d'avoir ſes appréhenſions. Le Maréchal de Clerembaut, qui s'étoit ſignalé à rendre ce mariage ridicule, fut allarmé: Mais Monſieur Mazarin, plus dans leurs intérêts que dans les ſiens, demeura ſeulement à la Cour autant de temps qu'il lui en falloit pour ſe décrier, & donner au Roi le judicieux mépris qu'il a conſervé pour ſa perſonne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées: on eut peur que le Maréchal de la Meilleraye, qui avoit tenu dans ſon temps le premier poſte à la guerre, ne ſervît d'exemple à ſon fils pour s'y donner la plus grande conſidération. Monſieur Mazarin étoit trop homme de bien pour laiſſer le monde dans cette erreur. Il renonça à la guerre, comme il avoit fait à la Cour; & vous m'avouerez, Meſſieurs, que ce ne fut pas la choſe la moins ſage de ſa vie.

Il ne lui reſtoit que trop de quoi ſe faire conſidérer. Les Charges, les Gouvernemens, les richeſſes, en quoi il ſurpaſſoit tous les ſujets de l'Europe, lui attiroient aſſez de reſpect; mais il s'en défit, comme de choſes ſuperflues, en Philoſophe; ou comme de vanités dangereuſes au ſalut, en Chrétien. De quelque maniére que ce fût, il ne ſe laiſſa

rien d'un amas si précieux à l'égard des hommes. De mille raretés, que l'opulence & la curiosité avoient amassés; d'un nombre infini de Tableaux, de Statuës, de Tapisseries, il n'y eut rien qui ne fût défiguré (1), ou vendu:

(1) M. Mazarin, dans un transport de son fanatisme, mutila les Statues du Palais Mazarin, que le Cardinal Mazarin avoit ramassées de tous côtés avec des dépenses & des soins immenses. Voyez le *Factum pour Madame Mazarin*, &c. dans le *Mélange curieux des meilleures Piéces attribuées à M. de Saint-Evremond*, M. Ménage fit à cette occasion une Epigramme Latine qui n'a point vû le jour, & qui mérite d'être conservée. La voici.

Phidiacas toto Statuas collegerat orbe
Cui paces fecit Julius, orbis Amor.
Et dudum has Juli servabat porticus ingens
Invidiosa tuis, Regia, portibus.
Mancinæ conjux, hæres Armandus Julî,
Dùm nullis tectas vestibus esse videt.
Frangendas mandat famulo qua parte tenellas
Ad venerem mentes posse movere putat.
Marmore frigidior, Statuis taciturnior ipsis
Horret ad hæc famulus jussaque dura fugit.
Iratâ Armandus dextrâ capit ociùs ensem,
Nec mora, quod fieri jusserat, ipse facit.
Ense, pedes Thetidis, Junonis brachia, dextram

de toutes les Charges, Monſieur Mazarin n'en conſerva aucune ; de tous les Gouvernemens, il ne garda que celui d'Alſace, où il ſavoit bien qu'on l'empêcheroit de commander. Enfin, Meſſieurs, de vingt millions que Madame Mazarin lui avoit apportés, on a honte de nommer le peu qui reſte ; & la ſeule raiſon qu'il en a donnée, c'eſt qu'en conſcience il ne pouvoit pas garder des biens mal acquis. Ils n'étoient pas *mal acquis*, Meſſieurs ; ils ne l'étoient pas : la Couronne défenduë contre tant de forces au-dedans, & tant de puiſſance au dehors, en avoit fait l'acquiſition, que la juſtice & la libéralité du Roi ont confirmée ; mais ces avantages-là ont été auſſi mal laiſſés, que mal gardés. La mémoire de Monſieur le Cardinal eſt reſponſable du mauvais choix qu'il fit de Monſieur Mazarin ; & Monſieur Mazarin, du méchant uſage qu'il a fait de ces grands biens.

Epargnons à Madame Mazarin la douleur d'entendre un plus long diſcours ſur cette diſſipation : épargnons à Monſieur Maza-

Palladis, & totam dedecorat Venerem ;
Fit pulvis, Divum Patri qui pocula miſcet,
Non parcit formæ, parve Cupido, tuæ.
Et tu privignum Phædræ, Mancina, movere
Quæ potes, Armandi ad tecta redire velis ?

rin le honteux ſouvenir de la maniére dont il a tout diſſipé. Triſte condition à Madame Mazarin d'avoir à ſouffrir la diſſipation de ſes richeſſes; plus triſte d'avoir toûjours le diſſipateur devant les yeux! Voilà comment ſe paſſoient les malheureuſes journées de Madamne Mazarin. Elle attendoit le repos des nuits, qui ne ſe refuſe pas aux miſérables, pour ſuſpendre le ſentiment de leurs maux; mais ce ſoulagement n'étoit point pour elle. A peine ſes beaux yeux étoient fermés, que Monſieur Mazarin, qui avoit le Diable préſent à ſa noire imagination, que cet aimable Epoux éveilloit ſa bien-aimée pour lui faire part..... vous ne devineriez jamais, Meſſieurs; pour lui faire part de ſes Viſions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par tout; Madame Mazarin ne trouve de Phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans ſon lit. Sa Majeſté fut traitée plus obligeamment: elle eut la confidence des Révélations, des lumiéres divines que le commerce ordinaire de Monſieur Mazarin avec le Ciel, lui avoit données. Le monde eſt pleinement informé des révélations; & puiſque Monſieur l'Avocat a tant fait valoir la dévotion qui a mérité cette grace, je vous ſupplie, Meſſieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques effets; ils ſont ſinguliers & dignes de votre attention.

Dans le temps que Monſieur Mazarin recherchoit Mademoiſelle Hortence, il donna un Billet de cinquante mille Ecus à Monſieur de Fréjus (1), à condition qu'il le ſerviroit dans ce mariage, qu'avec raiſon il ſollicitoit ſi ardemment. Le Mariage ſe fit, où Monſieur de Fréjus eut beaucoup de part; mais comme il n'étoit ni facile, ni honnête à un Prélat de ſe faire payer d'une promeſſe de cette nature-là, il la rendit à Monſieur Mazarin, ſe fiant plus à ſa parole qu'à ſon Billet. Quelque temps après cette générosité, Monſieur l'Evêque eut beſoin d'argent, pour l'établiſſement de ſes neveux, & en demanda à Monſieur Mazarin, qui faiſant violence à ſon bon naturel, refuſa de le payer; inſtruit par ſon Directeur, qu'acheter le Sacrement de mariage eût été une Simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Epiſcopat pour un Evêque.

Voyez, Meſſieurs, la bonne & délicate conſcience de Monſieur Mazarin: Monſieur de Fréjus, tout Evêque qu'il etoit, eût reçû l'argent ſans avoir égard à la Simonie; Monſieur Mazarin ſimplement Laïque, fit ſcrupule de le donner, & religieuſement ne le donna pas!

Voici un autre exemple qui confirmera l'o-

(1) Zongi Ondedei, Evêque de Fréjus, créature du Cardinal Mazarin.

pinion qu'on a de ſa piété. Monſieur Mazarin avoit un Procès très-important, dont il pouvoit ſortir avec avantage par accommodement; il répondit à ceux qui le propoſoient, que *notre Seigneur n'étoit point venu au monde pour y apporter la paix; que les controverſes, les diſputes, les procès étoient de Droit divin, & les accommodemens d'invention humaine: que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais penſé aux Arbitres; ainſi qu'il étoit réſolu de plaider toute ſa vie, & de ne s'accommoder jamais*; parole, qu'il a chrétiennement gardée, & qu'il gardera toûjours.

La pudeur ne me permet pas, Meſſieurs, de vous expliquer le ſujet de ſon Voyage en Dauphiné, pour conſulter Monſieur de Grenoble: je vous dirai ſeulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un Cas de conſcience ſi extraordinaire, ni d'un ſcrupule ſi tendre & ſi délicat (1).

(1) Après ces mots: *ni d'un ſcrupule ſi tendre & ſi délicat*, M. de Saint-Evremond avoit ajoûté à la marge de mon Exemplaire: *Il n'eut pas moins d'horreur de l'inceſte, qu'il en avoit eu de la ſimonie: Cas de conſcience, inconnu juſqu'alors aux Caſuiſtes les plus éclairés*: enſuite n'étant pas content de cette addition, il l'effaça. Et en effet, comme on plaide ici la Cauſe de Madame Mazarin devant ſes Juges, il n'étoit guéres poſſible d'expliquer ce nouveau genre d'*inceſte*; mais, peut-être, qu'il y auroit de l'affectation à ne pas le faire entendre dans un

Mais

Mais voici le chef-d'œuvre de Monſieur Mazarin en dévotion : il a fait nourrir un des Enfans de Madame de Richelieu, avec défenſe expreſſe à la nourrice de lui donner à teter les Vendredis & les Samedis, pour lui faire ſuccer au lieu de lait, le ſaint uſage des mortifications & des jeûnes.

Voilà, Meſſieurs, la dévotion de Monſieur Mazarin, dont ſon Avocat n'a pas eu honte de faire l'éloge ; Dévotion, qui ſert aux Refugiés pour s'opiniâtrer dans leur créance : mais les Catholiques ſe moquent auſſi bien

Commentaire. Voici donc le fait en deux mots. Le Marquis de Richelieu ayant demandé en mariage la fille de M. Mazarin, celui-ci ſe reſſouvint qu'étant jeune, il avoit eu des habitudes de non-conformité avec le Duc de Richelieu ſon pere, & s'imagina que leurs enfans ſe trouvoient par-là dans un degré de conſanguinité qui ne leur permettoit pas de s'épouſer. C'eſt ſur un Cas de conſcience ſi ſingulier, qu'il alla conſulter les Evêques de Grenoble & d'Angers, l'Abbé de la Trappe, &c. Mais ſa fille n'attendit pas que ſes doutes fuſſent éclaircis. *Le Marquis de Richelieu*, dit Madame de Sevigny au Comte de Buſſy dans une Lettre du 23. Décembre 1682. *a enlevé Mademoiſelle de Mazarin. Elle court avec ſon Amant, qui, je croi, eſt ſon Mari, pendant que ſon Pere va conſulter à Grenoble, à la Trappe & à Angers, s'il doit marier ſa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme !* Voyez les LETTRES du Comte de Buſſy Rabutin : Tome IV. p. m. 173.

qu'eux d'une piété ridicule ; & vous, Meſſieurs, qui en avez une ſi ſolide, ne la déſapprouvez pas moins que les Proteſtans.

Le premier malheur de l'homme ; c'eſt d'être privé du ſens, dont il a beſoin dans la ſociété humaine : le ſecond, c'eſt d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas. Ces deux calamités ſe ſont trouvées pleinement dans le mariage infortuné de Monſieur & de Madame Mazarin. Monſieur Mazarin a de ſa nature un éloignement ſi grand de la raiſon, qu'il lui eſt comme impoſſible d'être jamais raiſonnable : ſeule excuſe que ſes amis, s'il en a, pourroient nous donner de ſa conduite. Madame Mazarin a reçu de ſa mauvaiſe fortune la contrainte de demeurer avec Monſieur Mazarin. Le ſupplice du vivant attaché avec le mort, n'eſt pas plus cruel que celui du ſage lié néceſſairement avec ſon contraire ; & c'eſt la cruauté que Madame Mazarin a eté obligée de ſouffrir pendant cinq ans. Obſedée le jour, effrayée la nuit ; fatiguée de voyages ſur voyages faits mal-à-propos ; aſſujettie à des ordres extravagans & tyranniques ; ne voyant que des obſervateurs, ou des ennemis ; & ce qui eſt le pire dans les conditions infortunées, malheureuſe ſans conſolation. Toute autre ſe ſeroit défendue de l'oppreſſion, par une réſiſtance déclarée : Madame Mazarin voulut échapper ſeulement à ſes

malheurs, & aller chercher au lieu de ſa naiſſance avec ſes Parens, la ſûreté, & le repos qu'elle avoit perdu.

Tant qu'elle a été à Rome, on l'a vûe honorée de tout ce qu'il y avoit d'illuſtre & de grand; revenue en France, elle obtint du Roi une Penſion pour ſubſiſter, & un Officier de ſes Gardes pour la conduire ſûrement hors du Royaume, où elle ne pouvoit, ni ne vouloit demeurer. Après tant d'agitations, elle établit ſa retraite à Chamberry, où elle paſſa trois ans tranquillement dans les Réfléxions & dans l'étude; au bout deſquels elle vint en Angleterre, par la permiſſion de Sa Majeſté. Tout le monde ſait la conſidération que le Roi Charles & le Roi Jacques ont eu pour elle: tout le monde ſait les graces qu'elle en a reçues; graces purement attachées à ſa perſonne, ſans aucune relation à la dette de Monſieur le Cardinal. C'eſt donc aux ſeuls bienfaits de leurs Majeſtés que Madame Mazarin a dû les moyens de ſubſiſter; car ſon Epoux, auſſi juſte & charitable que dévot, lui a fait ôter la Penſion que le Roi de France lui avoit donnée.

Que vous agiſſez peu chrétiennement, Monſieur Mazarin, vous qui ne parlez que de l'EVANGILE! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal; vous laiſſez

mourir de faim une femme qui vous a apporté plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe enſemble n'en ont apporté aux Rois leurs Epoux. Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une perſécution en attire une autre; par une humeur qui s'aigrit, par un eſprit qui s'irrite en faiſant le mal, vous augmentez la perſécution à meſure que vous perſécutez. N'étoit-ce pas aſſez de laiſſer Madame Mazarin ſans aucun bien pendant votre vie? Falloit-il ſonger à la rendre miſérable après votre mort? Falloit-il chercher des précautions contre la fin de ſes malheurs, quand vous ne ſerez plus en état d'en pouvoir jouïr.

Ne penſez pas qu'il ſuffiſe à votre Avocat d'avoir toûjours à la bouche, *l'auguſte & vénérable nom d'Epoux, le ſacré nœud de Mariage, le lien de la Societé Civile*: nous avons pour nous Monſieur Mazarin contre l'Epoux; nous avons ſes méchantes qualités contre ſes belles & magnifiques expreſſions. Notre premier engagement eſt à la Raiſon, à la Juſtice, à l'Humanité; & la qualité d'EPOUX ne diſpenſe point d'une obligation ſi naturelle. Quand le Mari eſt extravagant, injuſte, inhumain, il devient TYRAN, d'EPOUX qu'il étoit, & rompt la Société con-

tractée avec ſa femme. De droit la ſéparation eſt faite : les Juges ne la font pas ; ils la font valoir ſeulement dans le public par une ſolemnelle déclaration. Or que Monſieur Mazarin n'ait pleinement les qualités qui font ce divorce, il n'y a perſonne qui en puiſſe douter. Son humeur, ſon procedé, ſa conduite ; toutes ſes actions le prouvent. La difficulté ſeroit d'en trouver une qui ne la prouvât pas ; & Monſieur Erard a beau la chercher, Meſſieurs, il ne la trouvera point. Il dira que Monſieur Mazarin eſt dévot ; je l'avoue : mais ſa dévotion fait honte aux plus gens de bien : il dira qu'il jeûne, qu'il ſe mortifie ; il eſt certain : mais le tourment qu'il donne aux autres lui fournit plus de douceur, que ſon auſtérité ne lui fait de peine. S'abſtenir de nuire, s'empêcher de faire du mal, ſeroit une abſtinence agréable à Dieu, & utile aux hommes. Mais la mortification de Monſieur Mazarin en ſeroit trop grande, & ſans une grace extraordinaire du Ciel, il ne la pratiquera jamais.

Monſieur Erard deſcendra peut-être de la Religion à la Morale, & parlera de ſa liberalité ; nous oppoſerons ſon avarice en toutes les choſes honnêtes, à ſa prodigalité en ce qui n'eſt pas permis. Pour mieux dire, il ne donne point, il diſſipe ; il ôte à ſa femme, à ſes enfans ce qu'il abandonne aux étrangers.

Les vertus changeroient de nature entre ſes mains, & deviendroient plus condamnables que les vices. Plût à Dieu, Meſſieurs, que nous euſſions beſoin de faux vices, comme en a M. *Erard* de fauſſes vertus! Pour notre malheur nous n'avons que trop de méchantes qualités véritables à vous alleguer. Des Procès mal fondés avec les Voiſins; des inimitiés ſans retour avec les Proches; un traitement tyrannique aux Enfans; une perſecution éternelle à la femme, ſont les funeſtes & inconteſtables preuves de ce que nous ſoutenons.

Pour Monſieur Erard, après avoir négligé toutes vérités comme baſſes, groſſiéres, indignes de la délicateſſe de ſon eſprit; après avoir uſé ſa belle imagination à inventer & à feindre; à donner la couleur des vertus aux vices, l'apparence de vices aux vertus; rebuté enfin du mauvais ſuccès de ſes artifices, il a recours à des Loix éteintes, dont il veut rétablir l'autorité; il a recours à la vieille & ridicule nouvelle de Juſtinien: belle reſſource à un Avocat de ſi grande réputation!

Là voici, Meſſieurs, cette Loi menaçante & redoutable à la Société humaine; cette nouvelle qui ôte aux honnêtes-gens la plus douce conſolation de la vie, par la punition d'un commerce tout raiſonnable, & tout innocent:

Si une femme mange avec des hommes, ſans

la permiſſion de ſon mari, elle déchoit de ſes Droits ; elle n'a plus de part à ſes Conventions matrimoniales.

Heureuſement la nouvelle n'a point de lieu dans les Etats où l'on vit préſentement : il n'y auroit point de femmes aux Pays-Bas, en France & en Angleterre, qui ne perdiſſent leur Dot, ſi la bonne Loi avoit conſervé quelque crédit. Je m'étonne que pour faire voir une plus grande connoiſſance de l'Antiquité, Monſieur Erard ne nous ait menés du temps de Juſtinien à celui de Romulus, où les maris & les peres ne revenoient jamais à la maiſon ſans baiſer leurs femmes & leurs filles, pour ſentir à leur haleine ſi elles avoient bû du vin ; & en ce cas, on puniſſoit le mal que le vin pouvoit cauſer, encore que le mal ne fût pas fait.

J'avoue que les Loix autoriſent fort les Maris, mais il n'y avoit pas de MAZARINS lorſqu'on les fit : s'il y en avoit eu, toute l'autorité ſeroit du côté des femmes. La raiſon des Anciens a fait des Loix juſtes, ou néceſſaires pour régler leur temps ; la vôtre, Meſſieurs, ne perd rien de ſes droits par les Réglemens de l'Antiquité ; & c'eſt à vous qu'il appartient de juger ſouverainement, & par vos propres lumiéres, de nos intérêts.

Les Maris ſeroient trop heureux ; ſi l'entêtement de Monſieur Erard étoit ſuivi ; les

femmes trop malheureuſes, s'il avoit quelque influence ſur vos jugemens. Il ne faudroit qu'être Mari pour être excuſé de toutes fautes; juſtifié de tout crime, pour être loué de tous défauts. Il ne faudroit qu'être femme pour être condamnée; innocente, pour être mépriſée avec du mérite, décriée avec de l'honnêteté. Que Monſieur Mazarin gâte, ruine, diſſipe tout; il en eſt le maître; c'eſt le mari: que Madame Mazarin ſoit laiſſée dans la neceſſité; qu'on l'abandonne à la miſére, à la tyrannie des Créanciers; quel droit a-t-elle de ſe plaindre de Monſieur Mazarin, dit ſon Avocat? c'eſt ſa femme. Auſſi-tôt une coutume des Grecs, une Loi des Romains, quelque Nouvelle de Juſtinien, viennent appuyer la déclamation. Madame Mazarin mange avec des hommes ſans la permiſſion de Monſieur Mazarin; elle perd ſa dot; elle perd ſes Conventions matrimoniales; elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. Moderez-vous, Monſieur Erard, moderez-vous, autrement je formerai votre caractére, de ce qu'a dit Salluſte dans l'Eloge de Catilina; ELOQUENTIÆ SATIS, SAPIENTIÆ PARUM: *Aſſez d'éloquence, peu de ſens.*

Venons à la révolution extraordinaire, dont l'image ne ſe préſente point à l'eſprit ſans l'étonner: c'eſt-là, dit Monſieur Erard, que Madame Mazarin devoit ſortir d'Angleterre;

d'Angleterre ; & là-deſſus il éxagére la honte d'y demeurer, après que la Reine, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir, en étoit ſortie.

Je ne doute point que Madame de Bouillon, & Madame Mazarin n'euſſent accompagné la Reine avec plaiſir ; mais le ſecret de quitter ſon Royaume étoit ſi important, qu'elle ne le communiqua à perſonne : ainſi les Dames furent laiſſées par néceſſité dans un trouble, que la ſeule préſence du nouveau Prince put appaiſer. Depuis ce temps-là, il n'a pas été poſſible à Madame Mazarin de quitter un Pays, où ſes Créanciers la tiennent comme aſſiegée ; où proprement Monſieur Mazarin la retient, l'ayant obligée à contracter des dettes inévitables, qu'il ne veut pas payer. Il demande, avec cet empire de mari, ſi cher à ſon Avocat, qu'elle retourne à Paris, & il en néceſſite l'éloignement ; il entretient la ſéparation dont il ſe plaint. Il ſemble vouloir la perſonne, & ne veut en effet que le bien, pour en achever la diſſipation.

Le Parlement d'Angleterre a voulu chaſſer Madame Mazarin, je l'avoue : mais elle n'a pas eu beſoin d'implorer la protection du Roi qui régne ; ſa juſtice a prévenu la grace qu'elle eût été obligée de demander.

Mais dites-moi, Monſieur l'Avocat ; qui vous a pouſſé à déclamer ſi injurieuſement

contre ce Roi ? Vous le nommez le Deſtruc-teur de notre foi bien mal-à-propos. Sans ſon humanité, ſa douceur, ſa protection, il n'y auroit pas un Catholique en Angleterre. Vous avez crû faire votre cour au Roi de France, & vous vous êtes trompé. Un Prince qui a le vrai goût de la gloire ; un Prince ſi éclairé, connoît le grand mérite par tout où il eſt. Ses lumiéres & ſes affections ne ſont pas toûjours concertées ; être généreux dans l'infortune de ſon Allié, ne l'empêche pas d'être équitable aux vertus de ſon ennemi.

Je reviens à Madame Mazarin ; il ne me reſte à la juſtifier que de trois accuſations, qui ne me feront pas beaucoup de peine. La premiere, c'eſt qu'il y a chez elle une *Banque* ; la ſeconde, qu'elle y voit des *Epiſcopaux* & des *Preſbyteriens* ; la troiſiéme, qu'elle converſe avec des Mylords.

Ecoutez Meſſieurs, écoutez tonner votre Orateur. Jamais le Demoſthene des Grecs ne lança ſes foudres avec tant de force contre Philippe, que l'Erard des François lance les ſiens contre Madame Mazarin. Madame Mazarin a une *Banque* chez elle ; quel déreglement ! une *Baſſette* en ſa maiſon ; quelle honte ! Elle y voit des *Epiſcopaux* & des *Preſbyteriens* ; quelle impieté à une Catholique ! à la femme de Monſieur Mazarin, appliqué ſans relâche au bien des Congréga-

tions & des Confrairies ! Elle parle à des *Mylords* ; quelle dépravation de mœurs ! *O Tempora ! O Mores !*

Revenez, Monſieur l'Orateur, de la chaleur de votre éloquence au ſang froid. Les grands Génies ſont ſujets à l'emportement ; permettez-vous un peu d'attention ; donnez-vous le loiſir de conſiderer un peu les choſes. Penſez-vous que trois grandes Reines dévotes & vertueuſes, s'il y en eût jamais ; que la Reine Catherine, la Reine Marie qui eſt en France, que la Reine regnante en Angleterre, que la Princeſſe ſa ſœur, qui a tant de régularité ; penſez-vous qu'elles euſſent eu des Baſſettes publiques à la Cour, ſi la Baſſette n'étoit pas un divertiſſement honnête, un jeu innocent ?

L'accuſation de voir des *Epiſcopaux* & des *Preſbyteriens* eſt ridicule. Reprocher à Madame Mazarin de voir à Londre des Proteſtans ; c'eſt la même choſe que reprocher à un Proteſtant qui ſeroit à Rome, d'y voir des Catholiques. Mais s'il y a du crime à voir des Proteſtans en Angleterre, n'y en a-t-il pas davantage à les épouſer ? Cependant une fille de France, & une Infante de Portugal, n'en ont pas fait difficulté. Leurs Chambellans, leurs Dames d'Honneur étoient Proteſtans. La Reine Marie avoit ſes principaux Officiers de cette Religion-là : comment eſt-ce que

Madame Mazarin eût pû aller à la Cour ſans les voir ? Les yeux de la Reine s'en accommodoient, pourquoi ceux de Madame Mazarin en auroient-ils été offenſés ? Mais ſi jamais zéle pour la Religion Catholique s'eſt ſignalé, ç'a été celui du Roi Jacques, & de la Reine Marie ; ces Princes véritablement zélés, nont pas laiſſé de ſe faire couronner à Weſtminſter, de prier avec les Evêques, & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevêque de Cantorberi. La Société a des loix indiſpenſables, des loix également ennemies de l'impiété, & des difficultés ſcrupuleuſes.

Enfin, nous voici arrivés aux MYLORDS ; auſſi peu connus de Monſieur Erard, que les *Bachas* & les *Mandarins*. Je lui apprendrai que les MYLORDS ſont les Pairs du Royaume d'Angleterre, les ſujets les plus conſidérables de la Nation. Madame Mazarin avouera qu'elle en connoît beaucoup, qu'on eſtime autant par leur mérite, qu'on les conſidere par leur rang & leur dignité : elle avouera qu'elle en a reçû de grands ſervices en des temps fâcheux, & de grandes aſſiſtances dans ſes beſoins. Après cette confeſſion, il me ſemble que jentends Monſieur Erard s'écrier : *Quelle dépravation de mœurs !* O TEMPORA ! O MORES ! Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raiſon ; Q

INEPTIAM INAUDITAM! *O Impertinence inouie! Sotiſe achevée!*

Eh quoi! Meſſieurs, il ſera permis à Monſieur Mazarin de deshonorer dans tous les villages le nom qu'il porte: il lui ſera permis de regler l'honnêteté néceſſaire à conduire les moutons; d'ordonner le juſte payement dû aux Paſtres, pour les expéditions de leurs Taureaux; de preſcrire la bien-ſéance que doit garder un Garçon d'Apoticaire quand il donne un Lavement? il lui ſera permis de défendre aux femmes de tirer les Vaches, & de filer au Rouet; & Monſieur l'Orateur ne pourra ſouffrir que Madame Mazarin ſoûtienne la dignité de ſon Nom dans toutes les Cours, & chez toutes les Nations où elle ſe trouve?

Vous êtes éloquent, Monſieur Erard; vous parlez bien: mais les choſes déraiſonnables dites éloquemment, ne font aucune impreſſion ſur un bon eſprit. Que Madame Mazarin doive retourner avec ſon mari, pour entrer dans la Congrégation des Bergers, des Paſtres, des Garçons d'Apoticaires; qu'elle retourne avec Monſieur Mazarin, pour trouver de nouveaux REGLEMENS ſur ſon ſujet auſſi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer; c'eſt ce que toutes vos belles paroles ne perſuaderont pas à des gens ſenſés. Si vous haranguiez devant un peuple igno-

rant, vous pourriez l'éblouir ou l'émouvoir ; mais, pour votre malheur, vous avez affaire à des Juges éclairés, à des hommes ſages, précautionnés contre toutes les fauſſes lumiéres & contre toutes les vaines éxagerations.

Je voudrois, Meſſieurs, que Monſieur & Madame Mazarin paruſſent devant vous à une Audience. Vous liriez leur ſéparation ſur leurs viſages. Tous les traits de Monſieur Mazarin ſeroient autant de preuves qui confirmeroient ce que j'ai dit. Un regard de Madame Mazarin confondroit toutes les impoſtures de Monſieur Erard. Le Ciel les a déja ſéparés par la contrarieté des humeurs ; par l'oppoſition des eſprits ; par les bonnes & les mauvaiſes inclinations ; par la nobleſſe des ſentimens de l'une, & l'indignité de ceux de l'autre : la Nature les a ſéparés comme le Ciel, par une beauté qui charme les yeux, par un viſage moins délicieux à la vûe. Un Aſtre funeſte avoit fait des Nœuds infortunés, dont la raiſon de Madame Mazarin l'a dégagée. Ainſi, Meſſieurs, vous avez la cauſe du Ciel, de la nature, de la raiſon, ſoumiſe à vos jugemens. Que votre ſageſſe donne la derniere forme à ce grand ouvrage, qu'elle aſſûre cette ſéparation pour jamais ; & qu'ôtant à Monſieur Mazarin l'adminiſtration de ſes biens, elle ſauve aux enfans le peu qui reſte de l'amas prodigieux qu'il a diſſipé.

REGLEMENS
DE
MONSIEUR LE DUC
MAZARIN.

NOus, Mazarin le Pieux,
Et le Député des Cieux
Pour les Villages de France;
A tous nous faiſons ſavoir:
Qu'en vertu d'un plein pouvoir
Commis à notre prudence,
Nous avons formé des Loix,
Dont ne prendront connoiſſance
Evêques, Papes, ni Rois.

» Qu'un bon Apoticaire en qui chacun ſe fie,
» Ait ſes proviſions de tout médicament,
» Potions, cordiaux, pour chaque maladie,
» Portez par un Garçon habillé décemment.

» Qu'un Patient diſcret tourne avec modeſtie
» Ce que je ne ſaurois nommer modeſtement,
» Si d'un air précieux je ne dis, la Partie

» Où le bouillon des sœurs est donné proprement;

» Le Pastre ajustera dans la verte prairie
» De vaches & taureaux l'utile Accouplement;
» Mais de peur que son ame en demeure salie,
» Ou l'appétit du moins émû brutalement,
» Il doit fermer les yeux aux temps de la saillie;
» Et quand le coup est fait demander son paîment.

» La Bergere au hameau dans la pudeur nourrie;
» Menera ses moutons aux champs innocemment;
» Et le Berger, contraire aux Bergers d'Italie,
» Ses chévres gardera toûjours honnêtement.

» De flûtes, chalumeaux de champêtre harmonie;
» De chanson aux échos dite amoureusement,
» De danses sous l'ormeau, soit la mode abolie;
» De tous plaisirs, ôtez le Procès seulement,
» (Car quel Saint peut quitter sa passion cherie!)
» De tous plaisirs soit fait un promt retranchement,
» Et d'ennuis vertueux l'habitude établie.

LETTRE

A

MONSIEUR LE COMTE

DE GRAMMONT.

QUAND Monsieur le Comte de Grammont m'accuse de n'avoir pas fait de réponse à sa Lettre, il me met en droit de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bon usage de la mienne. Je lui mandois que sa santé auroit été bûe solemnellement par Madame Mazarin, par Mylord Montaigu, même sans rancune par son Philosophe, si la compagnie avoit eu du Vin qu'on pût boire : un homme aussi pénétrant que lui ne devinoit-il pas qu'on en avoit besoin pour cette solemnité-là ? Un Galant auroit pû s'excuser autrefois sur ce qu'il ne devoit non plus se connoître en Vin que sa maîtresse : mais depuis que les Dames prennent du Tabac ; qu'elles vendent leurs bagues pour acheter des Tabatieres ; qu'elles font leurs agrémens de boire & de manger de bonne grace ; comment rétablir l'honneur de son intelligence, à moins que de

comprendre & de ſuivre notre premiere intention ? Cependant, rien ne m'empêchera de lui donner une partie des louanges qui lui ſont dûes.

Quand on trouve aux jeunes-gens
Les chagrins de la Vieilleſſe,
Qu'ils ſont mornes & péſans,
Qu'ils ont un air de triſteſſe ;
Le Comte a ſur ſes vieux ans
Tous les goûts de la Jeuneſſe.
Jeux, Ris, nouvelles Amours,
Fête, Opera, Comédie,
Feront de ſes derniers jours
Les plus beaux jours de ſa vie.

Apoſtille de Madame MAZARIN.

» Monſieur de Saint-Evremond écrit pour » lui & pour moi : j'ai les mêmes intentions. » Je croi que vous aurez l'intelligence plus » fine que vous n'avez eu à l'autre Lettre qu'il » vous a écrite.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

TROIS mots de votre Lettre valent trois volumes : *Je ne me ſuis jamais mieux portée : je n'ai jamais été plus belle.* Je ſuis ravi de ce qui regarde la ſanté ; je ne ſuis pas ſurpris de ce que vous dites de la beauté ; vous ne nous apprenez rien. Il eſt vrai que l'air dont vous en parlez a un agrément que je ne ſauroit exprimer. J'en étois ſi pénétré que je n'ai pû m'empêcher de le dire à Mylord Sunderland, & à Mylord Mulgrave (1) qui étoit chez lui. *Jamais*, ont-ils dit, *confiance n'a été ſi noble, ſi juſte, & ſi bien fondée.* Mylord Sunderland a ajoûté, que tous les Dits des Anciens & des Modernes ne valoient pas cela.

Quelque avantage que je tire de l'abſence, mouton de Bath, lapins, douceurs dans les

(1) Enſuite Duc de Buckingham & Normanby.

Lettres ; quelques chagrins que j'aie à eſſuyer ſur mon inquiétude, ſur mes chiens, & les oiſeaux, à votre retour, je ne laiſſe pas de le deſirer paſſionnément. Mylord Montaigu s'attend d'être averti du bienheureux jour de votre paſſage.

A LA MESME.

J'ATTENDOIS à vous écrire que la poſte fût arrivée, pour vous mander quelque nouvelle: mon impatience ne peut ſouffrir aucun retardement ; il faut que j'apprenne des nouvelles de votre ſanté par vous même. Je n'ai pû commencer ma Lettre comme les Anciens commençoient les leurs ; *ſi vous vous portez bien, je me porte bien* ; le bon état où vous êtes peut bien me ſoulager dans le méchant où je ſuis ; mais qu'il ait la vertu de me donner autant de ſanté que vous en avez;

Ah ! c'eſt un influence ;
Bel aſtre de mes jours,
Dont mon expérience
Ignore le ſecours !
Vous voir à table, & vous entendre,
A quelque choſe de bien doux ;

C'eſt le plus grand plaiſir de tous,
Au moins de ceux que je puis prendre;
Mais ayez à votre logis,
Plus de Vin & moins d'Eau-d'anis.

Haſta la Muerte

A LA MESME.

VOTRE Lettre, Madame, vaut mieux que tout ce que je vous ai écrit. L'Orthographe n'eſt que trop exacte : il n'eſt pas de la dignité d'une perſonne ſi conſidérable de bien orthographier. Il faut laiſſer cela aux Auteurs, que je défie de placer une ARCABONNE & un AMADIS, ſi bien que vous avez fait. Vous pouvez être Arcabonne; un peu moins méchante; mais plus capable d'enchanter le monde, que celle de vos Amadis. Le perſonnage d'Amadis me convient par la pénitence que votre éloignement me fait faire.

Mais l'*Inconnu ſi généreux*
Qui ne *parut que trop aimable*,
Dont il *revient ſans ceſſe une image agréable*;
Hélas! ne convient point au Vieillard malheureux.

Les rend de ſon humeur à l'heure du repas.

De vieux reſtes de la nature,
Par une flatteuſe impoſture,
Voudroient quelquefois m'animer
A paſſer les bornes d'aimer.

Eſt-ce à vous, nature importune,
De ſonger à bonne fortune?
Conſidérez mieux le danger
Qui ſuivroit l'heure du Berger.

Mais contre vous, petites flammes,
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes intérêts:
Vous ne verrez que des cruelles,
Et je me ſauverai par elles
De vos appétits indiſcrets.

Choix d'agréable Compagnie,
Plaiſir de Jeunes & de Vieux,
Mets exquis, Vins délicieux,
J'attens de vous la douceur de ma vie.

LE CONCERT DE CHELSEY;

Sur le bruit qui avoit couru de la mort de M. le Duc MAZARIN.

LISIS, HORTENCE, DAMON.

LISIS, *un deſſus.*

SI vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous eſpérer de revoir vos beaux yeux?

Le Bas deſſus.

Si vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous eſpérer de revoir vos beaux yeux?

A Deux.

De revoir, de revoir vos beaux yeux?

LISIS.

Vous partez, vous partez, Hortence;
Votre Epoux ne vit plus, vous reverrez la France;
Hélas! quel caprice du ſort
Tenoit ma vie attachée à la ſienne;
Hélas! quand on vouloit ſa mort,
Sans y penſer on deſiroit la mienne!

HORTENCE.

HORTENCE.

Je pars, s'il eſt bien vrai, qu'il ait perdu le jour;
Mais ſoyez aſſûré, Liſis, de mon retour.

LISIS.

Hortence, le retour peut-il rendre la vie!
Que la juſte douleur du départ a ravie!
Vous partez, vous quittez ces lieux;
Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

Une Baſſe.

Vous partez, vous quittez ces lieux.

Un Bas deſſus.

Vous partez, vous quittez ces lieux.

Un Trio.

Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

DAMON *entre.*

Je reviens vous dire, belle Hortence,
Que votre Epoux eſt en pleine ſanté;
Pour vous, Liſis, ſoyez en ſûreté
Contre les maux que peut faire l'abſence.

HORTENCE.

Peut-être que par ſon trépas,
J'aurois eu beaucoup d'embarras.

DAMON.

Bien ſouvent ce que l'on ſouhaite
S'il eſt obtenu ne plaît pas;
Et ſouvent en ce qu'on rejette
On devroit trouver des appas.

HORTENCE.

Une Femme ſage & diſcrette
Sans ſe louer, ni ſe plaindre du ſort;
Quand elle apprend que ſon Epoux eſt mort;
Dit au Seigneur: *Ta volonté ſoit faite....*

DAMON.

Et goûte dans le fond du cœur
De ſon nouvel état la ſecrete douceur.

HORTENCE.

Ce plaiſir déclaré choque la bienſéance;
Suffit de la ſoûmiſſion
Aux ordres de la Providence;
La joie a trop d'émotion:
Mais j'aurois eu l'obéiſſance
Que nous devons au Ciel en cette occaſion.

DAMON.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veut qu'il faſſe,
On obéit de bonne grace.

LISIS.

Mais que dit-on de ſon Epoux;
Damon?

DAMON.

Le bruit eſt parmi nous;
Qu'il vit, qu'il a ſauvé ſa vie
Par miracle d'un incendie.

LISIS.

S'il n'eſt ſauvé, c'eſt fait de moi;

S'il ne périt, elle eſt perduë;
Etrange état où je me voi!
S'il faut que ſon abſence, ou ſon malheur me tue.

Une Voix.

Non, non, ne craignons rien;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien;
Non, non, ne craignons rien;
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Baſſe.

Non, non, ne craignons rien;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

LE CHOEUR.

Non, non, ne craignons rien;
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien,
Non, non, ne craignons rien;
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

BILLET

A

MONSIEUR LE COMTE

DE GRAMMONT.

VOTRE Lettre ſeule eût ſuffi : une Lettre & d'excellent Vin (1) eſt trop pour la reconnoiſſance d'un Philoſophe, qui n'a que de la raiſon & de la ſageſſe à offrir ; choſes ennuyeuſes, & qui ne ſont d'aucun uſage pour ceux qui conſervent encore le goût des plaiſirs. Il faudroit d'ailleurs être bien préſomptueux, pour offrir de la raiſon & de la ſageſſe à celui qui donne un exemple de courage aux Philoſophes, & un exemple de vie aux Courtiſans.

(1) Du Vin de Bourgogne.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

EN revenant de chez vous, Madame, j'ai trouvé Monſieur Villiers, qui m'a dit que vous lui aviez ordonné d'aller dîner Lundi chez vous à Chelſey, & de m'y mener. J'ai peine à le croire, vous ayant oüi dire que vous viendriez à Londre. J'envoye ſavoir ou la vérité, ou la mépriſe de la choſe, pour me conformer à vos intentions, & les faire ſavoir à Monſieur Villiers. Moyſe m'a fait aller à pied la moitié du chemin, me parlant de vous de telle maniére, que de huit cens femmes ou maîtreſſes de Salomon il n'y en avoit pas une qui approchât de votre eſprit, de votre beauté, & de vos charmes. Pour tout comprendre, s'il eſt le maître de la boutique, nous pourrons faire de belles emplettes.

Tuyo, Haſta la Muerte.

A LA MESME.

JE ne me conſolerois pas, Madame, du déréglement de votre viſite, ſi je ne croyois que la maiſon de Monſieur le Duc de Richemond vous aura fait perdre la vilaine idée de la mienne. Comment eſt-ce qu'un homme infecté des ordures de ſes chiens & des ſiennes, peut être ſouffert par deux malades de propreté? Je crains plus encore M. Villiers que vous : cependant, Madame, j'ai été ravi de le voir; étant aſſûré que Monſieur Milon ne vous ſuivoit pas avec l'exhortation funeſte, dont il me menace depuis long-temps. Je lui en prépare une pour bien vivre, qui vaudra du moins celle qu'il me fera pour bien mourir. J'admire la diſcrétion de mes chiens : eux qui devorent tout le monde, ne vous ont approchée que pour vous rendre leurs reſpects. Je les avois inſtruits; & c'étoient plûtôt les miens que les leurs qu'ils vous rendoient.

A LA MESME.

LEs Vieillards ne dorment guére : quand ils vous voyent partir à dix heures du ſoir, ils ne dorment point du tout. La nuit ſe paſſe avec des inquiétudes extraordinaires qu'il ne vous ſoit arrivé quelque déſordre. Ne pouvant, & voulant moins me donner de bonnes nuits, je vous demande la grace de ne m'en donner point de mauvaiſes ; c'eſt-à-dire, que vous marchiez toujours à la clarté du Soleil, ſans vous commettre aux voleurs, aux yvrognes, aux inſolens. En Italie, Muſtapha partageroit le danger avec vous ; en Angleterre, vous êtes ſeule à courir le riſque. Le rétabliſſement du *Chevalier de la triſte figure* me donne des idées toutes nouvelles : quand je verrai DULCINE'E au bas de vos Lettres, ce ſera bien autre choſe.

A LA MESME.

IL m'arrive aujoud'hui ce qui m'eſt arrivé une autre fois après les repas de Mylord Montaigu. Il me ſouvient bien que je devois aller à Chelſey, Lundi ou Mardi ; mais je ne ſai ſi c'eſt aujourd'hui ou demain. Jugez en quel état je pouvois être, puiſque je n'entendis pas nettement une permiſſion, dont tant de gens feroient leur plus grand bien. Je vous porterai ce que j'ai écrit : tout me ſemble bien lié, il ne reſte qu'à le mettre au net. J'y vais travailler. *Le vôtre juſqu'à la Mort*, qui ne ſeroit pas éloignée, ſi j'avois d'auſſi cruelles vapeurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la triſte figure.

APOSTILLE.

Mon petit Sénateur ne vous trouvera pas criblant du bled, mais frottant, lavant, nettoyant avec Muſtapha, dont vous me permettrez de me dire ſerviteur. Si vous l'aviez vû comme il étoit ſur ſon joli petit cheval, vous ne le gronderiez pas ſi ſouvent.

LETTRE

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & perſonne ne m'en apprend. Monſieur de la Baſtide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute que ſi vous n'avez plus tant d'Amans, vous étes contente d'avoir beaucoup d'Amis. La fauſſeté de la derniere nouvelle, me fait douter de la vérité de la premiere. Vous étes née pour aimer toute votre vie. Les Amans & les Joueurs ont quelque choſe de ſemblable; *Qui a aimé, aimera.* Si l'on m'avoit dit que vous étes dévote, je l'aurois pû croire. C'eſt paſſer d'une paſſion humaine à l'Amour de Dieu, & donner à ſon ame de l'occupation: mais ne pas aimer, eſt une eſpéce de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languiſſant ne fut jamais un bien;
C'eſt trouver ſans mourir l'état où l'on eſt rien.

Je vous demande des nouvelles de votre

ſanté, de vos occupations, de votre humeur, & que ce ſoit dans une aſſez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont eſt mort, ce qui me donne un déplaiſir fort ſenſible. Si vous connoiſſez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choſes ſous mon nom qui ne ſont point de moi. J'ai aſſez de mes ſottiſes, ſans me charger de celles des autres. On me donne une Piéce contre le P. Bouhours, où je ne penſai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'eſtime plus que lui : notre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, ſans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du Comte de Grammont ſoit fauſſe (1), & celle de votre ſanté véritable. La Gazette de Hollande dit que *M. le Comte de Lauzun ſe marie* ; ſi cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris ; outre cela Monſieur de Lauzun eſt Duc, & le nom de Comte ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque choſe, vous m'obligerez, & de faire bien des complimens à Monſieur de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez toujours. Pour des nouvelles de

(1) Cette nouvelle étoit en effet fauſſe. Philibert, Comte de Grammont, Chevalier des Ordres du Roi, mourut le 10. de Janvier 1707. âgé de 86 ans.

Paix & de Guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu, c'eſt le plus véritable de vos ſerviteurs; qui gagneroit beaucoup ſi vous n'aviez point d'Amans; car il ſeroit le premier de vos amis, malgré une abſence qu'on peut nommer éternelle.

CHANSON

Sur l'Air

AMINTE *tout ce que les Dieux*, &c.

A MADAME MAZARIN. (1)

ON dit que le premier des foux
Eſt cet Epoux
Qu'on prit pour vous:
Vous en avez la liberté;
Un Mari ſage
Eſt l'eſclavage
D'une beauté.

(1) Cette Chanſon fut faite dans le temps qu'on ſollicitoit de nouveau Madame Mazarin à retourner en France, & qu'on lui promettoit toute ſorte de ſûreté, ſi elle vouloit ſe retirer à Saint-Germain ſous la protection de la Reine Marie, Epouſe de Jacques II.

Vous ſeriez en toutes ſaiſon
Dans la maiſon,
Comme en priſon;
Où ſeriez, avec gravité,
Votre mérite
D'une viſite
De parenté.

A Saint-Germain vous ſeriez voir
Matin & ſoir
En ſaint devoir,
De vertu l'exemple parfait;
De la Sophie (1)
Qui toujours prie
Le vrai Portrait.

Vous trembleriez au ſacré nom
De Maintenon,
Pour le Sermon:
Trop heureuſe de la ſervir,
Dame ſuivante,
Ou gouvernante
De ſon Saint-Cyr.

Qu'on auroit vû de propreté,

(1) Sophie Buckley, Dame de la Chambre du Lit de la Reine, qui faiſoit la Prude, & affectoit de paroître Dévote, quoiqu'elle ne fût point ennemie de la galanterie. Elle étoit Catholique Romaine, & ſuivit la Reine Marie en France.

De netteté,
Qu'on eût frotté!
On auroit vû dans ce ſaint lieu,
Mieux qu'à la Trape,
Par *Broſſe* & *Mappe* (1)
Honorer Dieu.

A peine finit le ſommeil,
A peine l'œil
Voit le ſoleil,
Que banniſſant aiſe & repos,
La Gouvernante
Sage & prudente
Tient ce propos:

» Pour nous exemter du deſir
» Du gros plaiſir,
» Point de loiſir:
» Que chacune ait la *Broſſe* en main;
» Frottons, mes filles,
» Frottons, pupilles,
» Juſqu'à demain.

Mais ſi l'Uſquebac, l'Eau-d'anis,
Dans ce logis
Ne ſont fournis:

(1) Madame Mazarin aimoit ſi fort la propreté, qu'elle faiſoit aſſez ſouvent *mapper* & *broſſer* ſon Appartement, à la maniere d'Angleterre, deux ou trois fois le jour.

Quoi que l'emploi ſoit bon & beau,
La conductriee
Remet l'office
Et le troupeau.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JE n'ai rien oublié pour chercher Paiſible; & lui faire ſavoir vos volontés. Le hazard a plus fait que mes ſoins & mes diligences: je l'ai rencontré, & lui ai dit ce que vous deſiriez de ce grand & pareſſeux Muſicien. Il m'a dit qu'il ne ſouhaitoit rien davantage que les occaſions de vous pouvoir témoigner ſon obéiſſance; avec des maniéres qui ſentent un *homme bien nourri*, comme on dit en Eſpagne, & des termes qu'il peut avoir appris dans ſa petite Bibliothéque. Le réſultat, c'eſt qu'il va aux Bains dans peu de jours, & qu'à ſon retour il n'oubliera rien pour vous conſoler de la perte de votre Boulé.

Votre abſence fait crier Mylord d'Arran (1), & plaindre Monſieur Villiers. Sir Robert Thorold, plus judicieux, après m'avoir témoigné ſon déplaiſir de n'avoir pas l'honneur de vous avoir, m'a dit qu'il avoit un excellent Jambon, & de très-bon vin; qu'il ſouhaiteroit que vous lui fiſſiez l'honneur de dîner chez lui, avec les gens que vous nommeriez, & telle Cour qu'il vous plairoit. J'ai plus eſtimé cela que les cris & les plaintes, qui ne peuvent pas être plus grandes qu'elles ſont ſur votre abſence; mais cela *verba & voces*, voix & paroles. Sir Robert eſt eſſentiel. *Haſta.*

A LA MÊME.

SI vous continuez dans le deſſein d'honorer votre ſerviteur de votre préſence Mecredi, vous donnerez ordre s'il vous plaît, que linge & aſſiettes ſoient fournis dans une maiſon qui manque de tout, hormis d'affection à vous y bien recevoir. Je ne parle point de la longe de veau; ce n'eſt pas ſimplement un épiſode pour embellir la piece, elle eſt de l'eſſence du ſujet dans le repas poë-

(1) Enſuite Duc d'Hamilton.

tique, où vous avez bien voulu vous convier. L'Auteur vous fournira tant de métaphores & d'autres figures qu'il vous plaira.

Qui veut du fruit en apporte;
Mon repas eſt fait de ſorte,
Que pour le vin en boira
Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la propreté, vous la trouverez entiére.

Sus petit Sénateur Romain,
Sus France, & fille
De la famille,
La *Broſſe* en main.

RE'PONSE AU JUGEMENT DE MONSIEUR L'ABBE' RENAUDOT; SUR LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE M. BAYLE. (1)

On fait parler Monsieur BAYLE.

APRE'S avoir exercé ma critique sur toutes sortes de gens, je m'attendois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi, que j'en avois pris à parler

(1) Aussi-tôt que le DICTIONNAIRE de Monsieur BAYLE parut en France, les Libraires de Paris, qui avoient dessein de le réimprimer, s'adressérent à M. le Chancelier Boucherat pour obtenir un Privilége; & celui-ci ordonna à l'Abbé Renau-

des autres. Mais je ſuis agréablement ſurpris que Monſieur l'Abbé Renaudot, qui n'oſeroit louer en France un Proteſtant, prenne le détour ingénieux d'une Cenſure apparente, pour favoriſer tous mes ſentimens. En effet, il me blâme exprès d'une maniére à me faire louer de tout le monde. Ce n'eſt pas tout que d'avoir la volonté de m'obliger; il faut avoir l'eſprit de Monſieur l'Abbé, pour donner tant de réputation à mon DICTIONNAIRE.

Il dit que je veux établir le *Pyrrhoniſme*: & peut-on traiter plus obligeamment un homme accuſé de détruire tout, que de lui faire établir quelque choſe? C'eſt ruiner adroitement ſon accuſation lui-même; c'eſt me juſtifier avec beaucoup d'art, du crime qu'il fait ſemblant de m'imputer.

dot de l'examiner, pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé compoſa là-deſſus un petit Ecrit, qui fut bientôt imprimé, & que M. Bayle trouva *ſi rempli de bévûes, de fauſſetés & d'impertinences*, qu'il déclara, que *ſi jamais il le réfutoit, ce ne ſeroit qu'après avoir ſû que l'Auteur le reconnoiſſoit pour ſien, tel qu'on venoit de le publier*. M. de Saint-Evremond, qui a toujours eu une eſtime particuliere pour M. Bayle, & qui liſoit alors (1697.) avec beaucoup de plaiſir ſon DICTIONNAIRE, voulut bien le défendre contre Monſieur Renaudot. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1697.

Vous passez légérement, Monsieur, du Pyrrhonisme aux *Obscenités*, dont je ne crois pas que vous soyez scandalisé. Vous aimez trop les belles-Lettres pour ne lire pas avec plaisir Catulle, Pétrone Martial: cependant leurs Ecrits sont pleins d'ordures & de saletés; au lieu qu'on ne trouve dans les miens que de simples enjoûmens, que de petites libertés fort innocentes.

Je n'ai pas moins de vénération que vous pour le grand zéle des Peres: je m'assûre que vous estimez aussi peu que moi leur Science. *Les Peres sont bonnes gens*, disoit Scaliger, *mais ils ne sont pas Savans.* Saint AUGUSTIN étoit un Novateur sur la Grace, au sentiment du Pere Simon: Vossius ne l'admiroit pas: Hobbes ne l'estimoit point (1); & vous permettrez aux François, qui ont souffert la persécution, de n'approuver pas un Africain, qui la conseille.

Me voici au *changement de Religion*, qu'on me reproche, & que je confesse sans peine (2). J'ai emporté de la *Catholique* ce qu'el-

(1) Le Comte d'Arlington dit un jour à Hobbes, qu'il avoit eu à grand marché les OEUVRES DE SAINT AUGUSTIN: *cela ne se peut*, reprit Hobbes; *pour peu qu'elles vous coûtent, vous les avez achetées plus qu'elles ne valent.*

(2) Voyez la CHIMERE *de la Cabale de Rotterdam démontrée* (pag. 139.) où cela est éclairci;

le a de bon, quand j'en ſuis ſorti : j'ai appris dans la *Réformée* ce qu'elle a de meilleur, quand j'y ſuis rentré ; & par-là je me trouve en état préſentement, de pouvoir juger de l'une & de l'autre. En effet, quelque eſtime que j'aye eu pour Monſieur Jurieu, je ſuis d'ordinaire du ſentiment de Monſieur de Meaux contre le ſien ; & quoique j'eſtime beaucoup Monſieur Arnauld, je me trouve ſouvent contre lui pour Monſieur Claude.

Je ne veux pas finir, Monſieur, ſans vous rendre graces de vos faveurs. Je vous en demande la continuation dans celle de vos JUGEMENS ſur mes Ouvrages.

BILLET DE M. SILVESTRE.

CE que Monſieur de Bauval vous écrit ſur mon ſujet, eſt la choſe du monde la plus obligeante ; & je vous prie, Monſieur, de lui témoigner qu'on ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'obligation. Je n'ai point lû encore la CRITIQUE de ce qu'on

& rectifiez par-là les erreurs du MENAGIANA ; *Tom. I.* pag. 293. 294. de l'édition de Paris 1715.

appelle mes *Ouvrages* (1) Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui ſont de moi, beaucoup plus qui n'en ſont pas ; & dans ceux qui en ſont véritablement, on ne ſauroit croire combien il y a de choſes ajoûtées ou retranchées. Je n'appréhende point la critique: où elle eſt juſte, je me corrigerai ; où elle ne l'eſt pas, je me contenterai que le Cenſeur n'ait pas raiſon. Ce que je crains, c'eſt l'APOLOGIE, dont vous me parlez. Comme Monſieur du Bauval a des amis & des intelligences par tout, & que ſon mérite lui a donné un grand crédit chez tous les gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'impreſſion de cette Apologie zélée.

Les louanges des ennemis ſont à craindre ; celles des amis davantage : je n'ai pas ſujet d'appréhender les vôtres. Monſieur de Bauval m'en donne que je n'ai pas méritées : mais ſi bien, ſi agréablement, qu'un homme moins Philoſophe que moi auroit de la peine à s'en défendre.

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1698.

JUGEMENT
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
Sur la CRITIQUE *de ſes Ouvrages, & ſur leur* APOLOGIE.
A M. SILVESTRE.

JE vous renvoye la CRITIQUE de mes Ouvrages; je l'ai lûe avec attention, & après l'avoir lûe, je ne ſai ſi je dois me plaindre ou me louer de ſon Auteur. Vouloir détromper les hommes abuſés, dit-il, cinquante ans durant de mes Ecrits, c'eſt avoir un zéle pour le Public, qui n'eſt pas fort obligeant pour moi : mais c'eſt me faire une eſpéce d'Enchanteur; & peut-être qu'il y a plus de mérite à ſavoir tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la Critique conſiſte principalement à remarquer mes expreſſions embarraſſées : je pourrois prendre la cenſure pour un bon conſeil; car j'ai intérêt qu'on entende mes penſées. Je lui dois conſeil pour conſeil; qu'il mette moins

de netteté dans les ſiennes ; on a trop de facilité à les connoître. Les choſes communes ſont regretter le temps qu'on met à les lire : celles qui ſont finement penſées, donnent à un Lecteur délicat le plaiſir de ſon intelligence & de ſon goût.

J'avoue que je me contredis quelquefois. Je loue la conſtance à une Demoiſelle dont je crois être aimé ; je conſeille l'infidelité à celle qui aime un autre Amant : je ne ſuis pas de même humeur, de même ſentiment à trente ans qu'à ſoixante, à ſoixante qu'à quatre-vingt ; autre contradiction.

Après tout, je trouve beaucoup de choſes dans cette Critique fort bien cenſurées ; beaucoup de diverſions à propos de ce qu'il dit, ſur ce qu'il fait dire à Monſieur de Meaux, à Monſieur de Nîmes, à Monſieur Deſpréaux, au Pere Bouhours, à d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien : mais ſon zéle pour la Religion, & pour les bonnes mœurs paſſe tout ; je gagnerois moins à changer mon Stile contre le ſien, que ma conſcience contre la ſienne.

J'eſtime fort ſon exactitude dans la Critique. Il s'attache à cenſurer des Traités même, qui ne ſont pas de moi ; des fautes dans ceux qui en ſont, que je n'ai pas faites. Il eſt vrai qu'il me donne trop de louanges quelquefois : tout bien compenſé, la faveur paſſe

la ſévérité du jugement ; & je puis dire avec ſincerité que j'ai plus de reconnoiſſance de la grace, que de reſſentiment de la rigueur. Il peut avoir déja la ſatisfaction de voir le profit que je tire de ſes leçons ſur le Chriſtianiſme. Les Auteurs ne ſe pardonnent rien ; pas les Philoſophes, pas les Saints : tout ignorant, tout profane que je ſuis, je ne pardonne pas ſeulement à Monſieur Dumont ; je lui ſai bon gré de ſa Critique. Je ne me tiendrois pas ſi obligé à celui qui feroit mon APOLOGIE : je hais l'indiſcrétion du zéle ; plus prêt à déſavouer le bien que le mal qu'on diroit de moi.

APOSTILLE.

Il vient de me tomber entre les mains l'APOLOGIE de ce qu'on appelle mes *Ouvrage*. Je l'ai parcourue, & j'ai trouvé le DISCOURS SUR LES CRITIQUES fort bon. L'Auteur écrit bien, mais je ne me reconnois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins, il m'auroit moins défiguré : je ne laiſſe pas de lui être fort obligé de ſon zéle, & de ſes ſoins. Je pourrois m'exempter de la reconnoiſſance, en diſant qu'il a écrit pour une autre perſonne que pour moi.

BILLET

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

SI je ſuis utile à votre ſervice ; ſi ma vieilleſſe a quelque agrément pour une Ducheſſe Philoſophe, qui préfere les Priams & les Neſtors à des Adonis impertinens ; je prendrai un caroſſe pour vous aller trouver. Si mon inutilité pour l'intérêt, & mon deſagrément pour le commerce me diſpenſe de mon devoir ordinaire, je demeurerai auprès de mon feu juſqu'à deux heures que j'aurai l'honneur de vous voir.

A LA MESME.

LE plaiſir de vous voir eſt le plus grand que l'on puiſſe deſirer ; celui de vous attendre n'eſt pas médiocre, & j'ai goûté ce dernier huit heures durant à Saint-James. Je

pars pour faire les commissions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'est ordonnée : j'ai trop d'intérêt à n'y manquer pas.

A LA MESME.

COMME tout le monde vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de Jardin; d'aussi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me servir du mot de Cœur : ce mot-là ne doit non plus sortir de la bouche d'un homme de mon âge, que celui de Santé. Mais sans Cœur, sans Santé, je suis *Hasta la Muerte*.

Sur ce que Madame la Comteſſe de SANDWICH *avoit envoyé à Madame* MAZARIN *du Mouton & des Lapins de Bath.*

VOULEZ-VOUS au Mérite élever des autels,
Et rendre juſtement des honneurs immortels
A quelque perſonne divine;
Prenez Sandwich ou Mazarine.
Ne les diviſons point, faiſons avec ardeur,
Faiſons pour toutes deux le même Sacrifice;
Le Docteur Morelli (1) reprendra ſon office
De Sacrificateur.
Le Mouton ſera la Victime;
Le fumet ſûr & légitime
Des Lapins exquis que je ſens,
Pourra bien nous ſervir d'Encens.

(1) M. Morelli, ou plutôt Moralez, Médecin fort habile, étoit né au Grand Caire. Son pere, qui étoit Juif, le mena à Amſterdam, où il commença ſes études. Il alla enſuite en France & en Italie. Il étoit ſavant & poſſédoit bien les Poëtes anciens & modernes. Sa converſation vive & enjouée le faiſoit rechercher des perſonnes du premier rang. Il profeſſoit extérieurement la Religion Romaine; mais dans le fond c'étoit un des plus déterminés eſprits forts de ſon temps. Il conſerva ſa vivacité & ſon enjouement juſqu'à la fin. Il mourut à Kenſington, au mois de Mars de l'année 1715.

Seroit-ce la voix du grand Prêtre ?
Oui ; notre vénérable Maître,
Morelli commence à chanter ;
Silence, il le faut écouter.

MORELLI *chante.*

J'ai vû les Climats de l'Aurore,
J'ai vû les Rivages du More,
J'ai parcouru tout l'Univers
Faiſant perſonnages divers :

Dans les Indes, GYMNOSOPHISTE ;
A Conſtantinople, MOUFTI ;
Dans Jeruſalem, RABINISTE,
A la Cabale aſſujetti :

Je ſerois ici SPINOSISTE ;
Mais comment prendre ce parti,
Quand je voi deux objets d'une beauté divine
Marquer ſi clairement leur celeſte origine ?

S'il eſt encor des Spinoſas,
Ne ſongeons point à leur répondre :
Beau couple, vos rares appas
Nous ſuffiront pour les confondre.

De ces eſprits audacieux
L'incrédulité trop hardie
Ne tiendra point contre vos yeux ;

Devant vous il n'eſt pas d'impie :
On reconnoît dans tous vos traits
Ceux du Maître qui les a faits....

Mais j'oubliois le Sacrifice
Et du Mouton, & des Lapins ;
Il faut reprendre mon office :
Qu'on cherche par tout de bons Vins.

L'Inde n'a plus cette allegreſſe
Qu'autrefois lui donna Bacchus ;
J'en abandonne la ſageſſe
Puiſquelle a quittté le bon jus.

Je renonce au Mahometiſme,
Y voyant le Vin défendu ;
Et penſe que le Judaïſme
Etoit beaucoup mieux entendu.

Le Vin inſpire le courage,
Comme il anime le deſir
Il eſt d'un merveilleux uſage
Pour la gloire, & pour le plaiſir.

Beau couple, recevez nos Cœurs en Sacrifice ;
Et mangez avec nous d'un appétit propice
De ces Lapins, de ce Mouton,
Avec deux tranches de Jambon.

Nous en avons de Weſtphalie,
De Bayonne, de Portugal;
Nous avons des Vins d'Italie,
Et d'un Champagne ſans égal.

LE CHOEUR.

Sandwich & Mazarin, que le Ciel vous uniſſe!
Et que cette union de cent cent ans ne finiſſe.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

IL eſt arrivé un Exprès, qui dit que le Maréchal de Bouflers & Mylord Portland ſe ſont parlés entre les deux Camps par une eſpéce d'entrevûe. Raiſonnemens dans le Parc infinis. Pour moi, qui me ſuis dévoué aux Evénemens, je laiſſe au LARDON les diſcours généraux, les conjectures aux pénétrans, le droit des viſions aux ſpéculatifs.

AU ROI,

SUR LA PAIX DE RYSWICK.

STANCES IRREGULIERES.

TANDIS que nous parlons à Londre de la Paix,
Qu'on dit par tout qu'elle eſt ſignée,
On ne fait que parler à Paris des hauts faits,
De celui qui nous l'a donnée.

Ce n'eſt point aux Ambaſſadeurs
Que nous devons ce grand ouvrage;
Il a fallu d'autres acteurs;
La fermeté du Roi, ſa vertu, ſon courage,
Sont les véritables auteurs
De cet important avantage.

Vous le dire, c'eſt vous fâcher;
Ce que vous avez fait aux yeux de tout le monde,
Par une modeſtie à nulle autre ſeconde,
Vous ne ſongez qu'à le cacher.

Mais tous les Peuples de la terre,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent ſans ceſſe en diſcourir :
En vain vous impoſez ſilence ;
Excuſez une violence,
Que vous méritiez de ſouffrir.

Si vous louer, c'eſt vous déplaire,
Ce chagrin aiſément pouvoit être évité ;
Pour nous obliger à nous taire,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non, ce moyen de ne rien faire,
Qu'en tout autre on auroit pû voir,
Nous a paru la ſeule affaire
Qui fût hors de votre pouvoir.

O Paix ſi long-temps attendue !
Le Ciel vous accorde à nos vœux,
Et vous êtes enfin venue,
Pour rendre les peuples heureux !

Par vous, tout fleurit, tout abonde ;
Par vous, reviennent dans le monde
Les plaiſirs qu'on avoit perdus ;
Et le Roi (bien, que je préfere
A tous ceux que vous pouvez faire ;)
Et le Roi ne s'expoſe plus.

Des

Des périls il paſſe aux Affaires
A notre repos néceſſaires ;
Chaque jour ce ſont nouveaux ſoins,
Qui ſur le brillant de ſa gloire,
Laiſſent emporter la victoire,
A l'intérêt de nos beſoins.

Que puiſſe Bellonne enchaînée,
Murmurer inutilement,
Et de la paix qu'elle a donnée,
Etre eſclave éternellement !

C'eſt aſſez fait par le courage ;
Aſſez d'ennemis abattus ;
GRAND ROI, vous avez cent vertus,
Dont nous vous demandons l'uſage.

Il n'eſt pas toûjours à propos,
De paſſer un fleuve à la nage ;
En Guerre, j'aime le Héros,
Dans la paix, je ſuis pour le Sage.

Etre des ennemis recherché dans la Paix,
Après s'en être vû redouté dans la Guerre ;
C'eſt le plus grand des biens qu'un Prince ſur la terre,
Puiſſe goûter jamais.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

J'APPRENS avec plaiſir que mon ame vous eſt plus chere que mon corps, & que votre bon ſens vous conduit toujours au meilleur. Le corps, à la vérité, n'eſt plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la ſoutient, & qui la rend ſenſible au ſouvenir d'un ami, dont l'abſence n'a point effacé les traits. Je fais ſouvent de vieux Contes où Monſieur d'Elbene, Monſieur de Charleval, & le Chevalier de Riviére réjouiſſent les modernes. Vous avez part aux beaux endroits: mais comme vous êtes moderne auſſi, j'obſerve de ne vous pas louer devant les Académiciens qui ſe ſont déclarés pour les Anciens. Il m'eſt revenu un PROLOGUE en Muſique (1), que je vou-

(1) Ci-deſſus, page 135.

drois bien voir ſur le Théatre de Paris. La beauté qui en fait le ſujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toûjours les Déeſſes de la beauté. Me voici bien haut: comment en deſcendre? mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à ſon langage? Je vous aſſûre que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la Philoſophie. Madame la Ducheſſe de Bouillon eſt comme à dix-huit ans: la ſource des charmes eſt dans le ſang Mazarin. A cette heure que nos Rois ſont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici? Ce ſeroit pour moi le plus grand ſuccès de la Paix.

LES POULES DE LESBOS,

FABLE ALLEGORIQUE.

DEux Poules vivoient en paix,
L'une amante, l'autre aimée;
Ce qu'on n'eût deviné jamais,
Autre Poule ſurvient: la guerre eſt allumée.
J'avois bien lû touchant deux Coqs
Telle choſe dans la Fontaine (1);

(1) Voyez la FABLE de la Fontaine, *Deux Coqs vivoient en paix, &c.*

Mais de ces Poules de Lesbos
Ici la recherche étoit vaine,
Quel moyen de les accorder?
Dit la Poule, des deux également cherie;
La nouvelle me plaît, & l'autre eſt mon amie
Q'avec raiſon je dois garder:
Quitter pour un temps ma patrie
Eſt l'unique moyen de les raccommoder;
Je vais partir, & vous ordonne
(Sur peine de déſobéir
En rebelles à ma perſonne,)
De vous voir & vous réunir:
Poules, obéiſſez à l'ordre que je donne;

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

JE prends un plaiſir ſenſible à voir de jeunes perſonnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher ſincerement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos ſenti-

mens & les miens, je croi que vous ne ſerez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui ſait plaire à toutes nos Dames. C'eſt Monſieur le Duc de Saint-Albans, que j'ai prié, autant pour ſon intérêt que pour le vôtre, de vous viſiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec Monſieur de Tallard du mérite de notre temps, à qui je puiſſe rendre quelque ſervice; ordonnez. Faites-moi ſavoir comment ſe porte notre ancien ami Monſieur de Gourville. Je ne doute point qu'il ne ſoit bien dans ſes affaires: s'il eſt mal dans ſa ſanté, je le plains.

Le Docteur Morelli, mon ami particulier, accompagne Madame la Comteſſe de Sandwich, qui va en France pour ſa ſanté. Feu Monſieur le Comte de Rocheſter, Pere de Madame Sandwich, avoit plus d'eſprit qu'homme d'Angleterre. Madame Sandwich en a plus que n'avoit Monſieur ſon Pere: auſſi généreuſe que ſpirituelle; auſſi aimable que ſpirituelle & généreuſe. Voilà une partie de ſes qualités. Je m'étendrai plus ſur le Médecin que ſur la malade.

Sept Villes, comme vous ſavez, ſe diſputerent la naiſſance d'HOMERE: ſept grandes Nations ſe diſputent celle du MORELLI; l'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perſe, la Turquie, l'Italie, l'Eſpagne. Les Pays froids, les Pays temperés même; la France, l'An-

gleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il ſait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son Stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il eſt né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la Muſique paſſionnément, il eſt fou de la Poëſie : curieux en Peinture, pour le moins ; connoiſſeur, je ne le ſai pas : ſur l'Architecture, il a des amis qui la ſavent: celébre ſérieuſement dans ſa profeſſion : capable d'éxercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoiſſance de tous vos Illuſtres: s'il a bien la vôtre, je le tiens aſſez heureux ; vous ne lui ſauriez faire connoître perſonne qui ait un mérite ſi ſingulier que vous. Il me ſemble qu'Epicure faiſoit une partie de ſon ſouverain-bien, du ſouvenir des choſes paſſées. Il n'y a plus de ſouverain-bien pour un homme de cent ans comme moi : mais il eſt encore des conſolations. Celle de me ſouvenir de vous, & de tout ce que je vous ai oüi dire, eſt une des plus grandes.

Je vous écris bien des choſes dont vous ne vous ſouciez guére ; je ne ſonge pas qu'elles vous ennuyeront. Il me ſuffit qu'elles me plaiſent : il ne faut pas à mon âge croire qu'on puiſſe plaire aux autres. Mon mérite eſt de me contenter ; trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du Vin avec Monſieur de Gour-

ville. Je ſuis logé avec Monſieur de l'Hermitage, un de ſes parens; fort honnête homme, refugié en Angleterre pour ſa Religion. Je ſuis fâché que la conſcience des Catholiques François ne l'ait pû ſouffrir à Paris, ou que la délicateſſe de la ſienne l'en ait fait ſortir. Il mérite l'approbation de ſon Couſin aſſûrément.

REPONSE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

A Quoi ſongez-vous de croire que la vûe d'un jenne homme ſoit un plaiſir pour moi? Vos ſens vous trompent ſur ceux des autres: j'ai tout oublié hors mes amis. Si le nom de *Docteur* ne m'avoit raſſurée, je vous aurois fait réponſe par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut votre Lettre

qui m'a autant réjouie qu'aucune que j'aye jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon Vin ! & que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir vous répondre du ſuccès ! Monſieur de l'Hermitage vous diroit auſſi bien que moi, que Monſieur de Gourville ne ſort plus de ſa chambre : aſſez indifferent pour toutes ſortes de goûts ; bon ami toûjours ; mais que ſes amis ne ſongent pas d'employer, de peur de lui donner des ſoins. Après cela, ſi par quelque inſinuation, que je ne prévois pas encore, je puis employer mon ſavoir faire pour le Vin, ne doutez pas que je ne le faſſe. Monſieur de Tallard a été de mes amis autrefois : mais les grandes affaires détournent les grands-hommes des inutilités. On m'a dit que Monſieur l'Abbé du Bois iroit avec lui : c'eſt un petit-homme délié, qui vous plaira, je croi (1). Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains : on les lit ici avec admiration. Vous voyez que le bon goût n'eſt pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer ; & que vous êtes ſage, ſi vous ne vous ſouciez plus que de vous : non pas que le principe ne ſoit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire

(1) M. l'Abbé du Bois vint en Angleterre en qualité de Secretaire de M. de Tallard, Ambaſſadeur extraordinaire de France. Il eſt mort Cardinal & premier Miniſtre, le 10 d'Août 1723.

aux autres. J'ai écrit à à Monſieur Morelli : ſi je trouve en lui toutes les Sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN

MYLORD Godolphin a fait paſſer un Melon par mes mains, pour être mis dans les vôtres. J'y ajoûte un peu de Pois ſans parchemin, comme on les appelle en mon pays. On m'a dit que vous étiez hier à Londre : je devois bien en être averti. Vos régles ſont générales : ſi quelqu'un en devoit être exemt, ce ſeroit le *Chevalier de la triſte figure.*

Votre abſence a fait ſes loix
Egales & néceſſaires :
Rien ne l'en a ſû parer,
Apprenez, amis vulgaires,
A ſouffrir ſans murmurer (1).

Haſta la Muerte.

(1) Imitation de Malherbe. Voyez Tome IV, page 259.

A LA MESME.

VOus aurez la bonté, s'il vous plaît, de vous trouver à deux heures au Parloir, où vous n'avez pas dédaigné de vous trouver du temps du Marquis de Créqui. Vous y verrez un petit eſpace couvert d'herbes de ſenteur. Il me ſemble que Mylord Ranelagh y devoit être. J'avois la réputation de me connoître bien en Vin & en Viande: je confeſſe mon ignorance pour le fruit, & je ſuis trop vieux pour apprendre des Sciences nouvelles; trop heureux ſi je n'ai pas oublié celles que j'avois appriſes. Honorer votre grace eſt ce que ſait & ſaura toujours *haſta la Muerte el Cavallero*, &c.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

J'Ai envoyé une réponſe à votre derniére Lettre, Monſieur, au correſpondant de Monſieur l'Abbé du Bois ; & je crains, comme il étoit à Verſailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je ſerois fort en peine de votre ſanté, ſans la viſite du bon petit Bibliothequaire de Madame de Bouillon (1), qui me combla de joie, en me montrant une Lettre d'une perſonne, qui ſonge à moi à cauſe de vous. Quelque ſujet que j'aye eu dans ma maladie de me louer du monde & de mes amis, je n'ai rien reſſenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites ſur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puiſque c'eſt vous qui

(1) Monſieur l'Abbé de Hautefeuille.

me l'avez attirée. Je vous prie que je ſache par vous-même ſi vous avez rattrappé ce bonheur dont on jouit ſi peu en de certains temps. La ſource ne ſauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable perſonne qui ſoutient votre vie. Que j'envie ceux qui paſſent en Angleterre ! & que j'aurois de plaiſir de dîner encore une fois avec vous. N'eſt-ce pas une groſſiereté que le ſouhait d'un dîné ? L'eſprit a de grands avantages ſur le corps : cependant ce corps fournit ſouvent de petits goûts qui ſe réïterent, & qui ſoulagent l'ame de ſes triſtes réfléxions. Vous vous êtes ſouvent moqué de celles que je faiſois : je les ai toutes bannies. Il n'eſt plus temps quand on eſt arrivé au dernier période de la vie : il faut ſe contenter du jour où l'on vit. Les eſpérances prochaines, quoique vous en diſiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles ſont plus ſûres. Voici une belle morale : portez-vous bien ; voilà à quoi tout doit aboutir.

SUR LE QUIETISME.

ON voit aujourd'hui deux Syſtêmes de Religion dans le monde, que Marthe & Madeleine ſemblent autoriſer.

Marthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement ;
A ces ames empreſſées
Saintement intéreſſées,
Qui font leur fortune aux Cieux ;
Comme on la fait en ces lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine ;
Prennent de la Madeleine
Le mérite d'aimer bien :
Aimer, eſt leur récompenſe ;
Aimer, eſt leur jouiſſance ;
Pour eux le reſte n'eſt rien.

Telle de qui la tendreſſe
Fut une humaine foibleſſe,
En fait une paſſion
Qui de jour en jour s'épure ;
Change à la fin de nature,
Et devient Religion.

La GRACE du *Janſéniſte*,
Les OEUVRES du *Moliniſte*,
Qu'on vit régner tour à tour;
Des hommes ſauvoient les ames;
Mais pour le ſalut des femmes,
Il a fallu de l'Amour.

Ceux qui de Marthe agiſſante,
Suivent l'humeur intrigante,
Serviront Dieu dans les Cours:
Je le fais aimer aux Dames;
Changer l'objet de leurs flammes,
C'eſt les faire aimer toûjours.

SUR LE MESME SUJET.

STANCES IRREGULIERES.

L'AMOUR Divin, à ſa naiſſance,
Ne ſe produit qu'avec timidité;
Mais à meſure qu'il avance
Il ſe défait de ſon humilité;
Et bien-tôt avec confiance
Il croit s'unir à la Divinité.
Dans une ſi haute alliance,

L'ame au deſſus de notre humanité,
Se fait comme une jouiſſance,
Un avant-goût de la félicité.

Mais craignez un peu que la rate,
Dans vos divines unions,
De quelque vapeur délicate
Ne forme des illuſions.

Craignez dans un tranſport extrême
Où la raiſon n'a pas de lieu :
Craignez d'être plus à vous-même,
Plus vous penſerez être à Dieu.

De ſa propre ardeur enflammée,
Dans ſa paſſion renfermée,
Une ame aimera nuit & jour
Sans objet, ſans amant, ſeule avec ſon Amour.

DIALOGUE SUR LE QUIÉTISME.

LE DOCTEUR, LA MERE, LA FILLE. (1)

LE DOCTEUR,

TANT qu'on vous voit jeunes & belles;
Vous ne volez qu'en ces bas lieux;
Quand le temps vous appelle aux choſes éternelles,
Vous empruntez les aîles
D'un amour tout nouveau, dont le vol glorieux
Vous porte dans les Cieux.
Là, de l'amour humain on fait un ſacrifice;
Et s'il n'a tenu vos appas
Aſſez long-temps à ſon ſervice,
L'amour divin ne viendra pas.
On a beau voir femmes & filles,
Quitter biens, maiſons, & familles:
A moins que d'avoir eu les principes d'aimer;
C'eſt inutilement que l'on paſſe la mer.

(1) Monſieur le Févre; Madame & Mademoiſelle Juſtel.

LA

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en Angleterre,
Les moyens précieux dont on vient de parler?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir ſû dans votre propre terre:
Autrement vers le Ciel vous ne ſauriez voler.

LA MERE.

Que faiſiez-vous, Judith, quand vous étiez en France?

LA FILLE.

J'accommodois mon cœur avec ma conſcience.

LA MERE.

Si je m'en ſouviens bien vous n'aviez que douze ans.

LA FILLE.

Je n'avois que douze ans; *mais aux ames bien nées*
L'Amour n'attend jamais le nombre des années.
Un mérite élevé ne dépend point du temps:
Si jeune que j'étois, je ſentois en mon ame
Ce principe d'aimer, qui produit une flamme.

LA MERE.

Vous ſentez aujourd'hui plus qu'un *Je ne ſai quoi*

LA FILLE.

Sans doute; mais reglé, mais ſoûmis à la foi.
Parlez ſincérement à votre tour, ma mere;
N'avez-vous jamais eu ce qu'on nomme *une affaire*?

LA MERE.

J'aimai fort mon mari.

LA FILLE.

Vous aimiez un Epoux!
Ne dites point cela devant d'autres que nous.
Je le repeterai ſans craindre qu'on me gronde,
Ce n'eſt point un diſcours à tenir dans le monde;
Vous aimiez un mari! voyez le beau degré
Pour monter à l'amour de Monſieur de Cambrai
C'eſt-là, c'eſt juſtement l'amour intéreſſée.

LA MERE.

Judith, connoiſſez mieux le fonds de ma penſée;
De Meaux l'intéreſſé chez moi n'a point de lieu,
Et je ſuis plus que vous en état d'aimer Dieu.
On peut, on peut aimer ce que l'on trouve aimable
Je ne vous défens point votre je ne ſai quoi;
Mais au plus curieux ſoyez impénétrable,
Cachez-vous auſſi bien que moi.

LA FILLE.

On ſe cache avec trop de peine:
Pour moi, j'aime tout franchement:
Et je fais quelquefois la vaine
D'aimer .... J'entens honnêtement.
Je ſai qu'une galante antique,
Faiſant la bonne Catholique,
Dira; » mes Dames de Sion,
» Dans le zéle qui vous dévore

» Vous vous feriez brûler pour la Religion,
» Mais vous faites l'amour encore....

LA MERE.

Judith, un amant près de vous,
Pourroit trouver un ſort plus doux;
Que ne fut celui d'Holopherne.

LA FILLE.

Il eſt vrai que je me gouverne,
Par un eſprit moins inhumain:
La Judith du temps où nous ſommes,
De ſes yeux, non pas de ſa main,
Voudroit faire mourir les hommes.
Pourquoi reprochez-vous d'aimer?
Ce n'eſt point ce qui nous diviſe;
Autrefois on vous ſut charmer,
Sans troubler la paix de l'Egliſe.
Pourquoi vous animer contre une paſſion,
Où nous pouvons trouver notre réunion?
Quand Monſieur de Condom dans ſa FOI CATHOLIQUE (1).
Voulut ſe rapprocher de nous,
Il étoit jeune, tendre, doux,
Et maintenant Prélat antique,
Sous le nom de Monſieur de Meaux,
Il nous fait mille & mille maux:
Il nous déteſte, il nous abhorre;

(1) EXPOSITION *de la Doctrine de l'Egliſe Catholique ſur les matieres de Controverſe.*

Hélas ! que n'eſt-il jeune encore !
Mais tel qu'il eſt, ſa gravité
Se ſoumettroit à la beauté.
Nous avons gâté nos affaires
En faiſant raiſonner nos meres ;
Avec leurs appas ſurannés,
Avec des Docteurs rafinés :
Il falloit prendre en nos familles
De belles & de jeunes filles,
De qui les charmes tout-puiſſans
Euſſent quitté l'eſprit, pour attaquer les ſens.
Pour moi, j'aurois ſû les conduire
A m'aimer, au lieu de m'inſtruire,
A nous accorder don pour don ;
J'en avois un pour Charenton,
Et ſi je l'avois fait, je penſe
Que nous ſerions encore en France.
Ah ! que n'employoit-on l'Amour,
Au lieu de nos Controverſiſtes ;
Il eût mis d'accord en un jour,
Cent Huguenots & cent Papiſtes.
Mais s'agit-il de notre Foi ;
C'eſt une diſpute éternelle,
Diviſion perpetuelle,
Entre, *vous croyez*, & *je croi*,
Vouloir jurer ſur la parole,
D'Arnauld, Jurieu, Claude, Nicole ;
C'eſt s'obliger par un ſerment,

A ſe haïr mortellement.
La chaleur de leur CONFERENCE (1);
L'aigreur qu'on trouve en leurs Ecrits;
Communique à nos eſprits,
Secretement leur violence.

LA MERE.

Eh! qui vous en a tant appris?
D'où vous vient tant d'intelligence?

LA FILLE.

Ce n'eſt pas avec des Maris,
Qu'on peut apprendre ma ſcience.

LA MERE.

Vous n'avez encor que vingt ans,
Que de ſavoir! d'expérience!
Vous ne pouviez pas mieux employer votre temps.

LE DOCTEUR.

Judith, parlez en conſcience,
Etes-vous en état de voler vers les Cieux?

LA FILLE.

Je fais pour cela de mon mieux;
Je me prépare au ſacrifice
De l'Amour humain immolé;
Mais je ſuis attachée encore à ſon ſervice;
N'ayant pas terre à terre aſſez long-temps volé.

(1) Voyez la CONFE'RENCE *avec Monſieur Claude Miniſtre de Charenton ſur la matiere de l'Egliſe*, par Monſieur Boſſuet, Evêque de Meaux, & la RE'PONSE de Monſieur Claude.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

MYLORD Devonshire a dit à Brunet, qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que d'aller à sa maison de Campagne ; qu'il savoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impressions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma maxime est de n'être pas content de beaucoup de choses, & de n'en témoigner rien. C'est se livrer à son ennemi, que de le menacer ; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tiédes ; mais le monde les doit souffrir. Mylord Devonshire ne se seroit pas laissé manger le ventre par un Renard, comme le jeune Lacédémonien, sans parler. Il n'y a pas de constance ; mais il n'y auroit pas eu grand crime à parler : on lui auroit pardonné, & je croi que vous pardonnerez à Mylord Devonshire.

Votre résolution est bonne, de vouloir vivre sans d[illegible]s & commodément. L'argent & le mérite ne sont pas choses incompatibles. Quand ils seroient mal ensemble, c'est une chose digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans sa perfection: je souhaite que la fortune vous donne l'autre. Personne n'en feroit un si bon usage.

Je vous envoye un Livre nouveau des AMOURS DE HENRI LE GRAND, très-bien écrit & très-agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entiére la CONFESSION DE MONSIEUR DE SANCY, sous le Titre de *Manifeste du Roi sur son Divorse*, je l'estimerois beaucoup.

A LA MESME.

MYLORD Godolphin ayant une affaire dont il ne peut se dispenser, & ne pouvant se trouver à la Pêche, la partie a été remise. Mylord Ranelagh s'est chargé de vous le faire savoir; & en tout cas, pour plus grande sûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé six Lapins pour vous faire tenir: on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le paquet est

gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou si vous l'aimez mieux, pour le droit d'avis. Je voudrois que tous les donneurs d'avis fussent aussi modestes sur leurs droits, que je le suis sur les miens : un pour six n'est pas trop. Mylord d'Arran, ou n'a pû, ou n'a pas voulu m'expliquer l'Anglois qui est dans votre Lettre ; il se dit malheureux en amour, peu avancé en mariage, reculé en Politique ; & que le Roi Jacques n'est pas plus malheureux d'avoir perdu ses trois Royaumes, que lui de n'avoir plus aucun accès dans votre maison. Comme je ne suis pas heureux en chûte à la fin de mes Lettres, je dirai brusquement *Hasta.*

A LA MESME

C'Est trop que d'être deux jours sans savoir de vos nouvelles. J'en ai demandé deux fois le jour à Saint-James sans en apprendre : vous aurez la bonté d'en faire dire au petit Sénateur. Si vous vous portez bien, je ne saurois me porter mal. Votre santé a fait jusqu'ici la mienne : je souhaite que cette influence-là dure long-temps. Si vos Champs plus fertiles & moins brûlés du Soleil que celui

celui de Montiel vous donnent de petites Féves, vous contenteriez un appétit qui ſe peut nommer une fantaiſie, tant il eſt déréglé. Le Champ de Montiel vous eſt aſſez connu, ſans que j'aie beſoin de vous l'expliquer. J'y laiſſe Don Quichotte, & ne prens de lui que *Haſta la Muerte*, fin ordinaire de mes Lettres.

A
MYLORD MONTAIGU.

ON admire avec raiſon
Votre ſuperbe Maiſon,
A tous Etrangers ouverte;
On admire d'un miroir
Le plus grand qu'on puiſſe voir
La nouvelle découverte;
Aux meubles, aux jardins, on trouve mille appas;
Mais je n'en vois pas un, lorſque je ne vois pas
La Bourſe verte (1).
Que Baptiſte avec ſes Fleurs
Retourne bien-tôt en France;
Que les divers Profeſſeurs

(1) Mylord Montaigu payoit une rente viagere de cent livres ſterling à M. de Saint-Evremond, pour une ſomme de cinq cens livres ſterling, qu'il lui avoit donnée à l'âge de ſoixante & quelques années.

De bel Art, belle Science ;
Que tous nouveaux deſtructeurs
De l'ancienne opulence,
Portent leur dégât ailleurs :
N'ayons pour toute alliance
Que celle des Inſpecteurs ;
Ils ne font point de dépenſe
Si ce n'eſt en projets de Maiſons & Jardins,
Qu'à chaque bel aſpect ils font ſur les chemins.
Tantôt Manſards ils bâtiſſent,
Et puis après démoliſſent :
Tantôt Nôtres & Dégots
Ils coupent bois à propos,
Pour faire une belle vûe
Et donner au Jardin une juſte étenduë.
J'aime des Inſpecteurs tous leurs grands bâtimens,
J'aime leurs eſcaliers, ſalons, appartemens ;
Ils les font en carroſſe ; & ce qui m'en ſait plaire,
On revient au logis ſans qu'il en coûte guére.
Il n'eſt pas ainſi du Ruiſſeau
Honoré du nom de Riviere,
Dont ils ont fait des piéces d'eau
D'une beauté fort ſinguliere.
Quarrés, octogones, canaux,
Ouvrages trop chers & trop beaux.
Ennemis de la Bourſe verte,
Sans vous, je la verrois ouverte,
Je la verrois comme autrefois

Groſſe & pleine s'ouvrir de ſix mois en ſix mois.
Comment ſeroit la Bourſe pleine,
Après les jets d'eau de Boughton (1)?
On parle de meubler Ditton (2),
De velours, de damas de Gêne;
Au Cockpit (3) autres Bâtimens,
Et logemens ſur logemens,
A la Campagne comme à Londre;
C'eſt aſſez dequoi me confondre:
Mais ſi Mylord par ce métier
N'eſt pas confondu le premier,
Je penſe que la Bourſe verte
Pourra ſe voir encore ouverte.
Mais Mylord entre; je l'entens.

MYLORD MONTAIGU.

L'avoir payé vingt & deux ans!
Que la réfléxion eſt triſte!
Combien de Tableaux de Baptiſte;
Que de Miroirs j'euſſe acheté
De la maudite *Annuité*!
Auroit-on crû que la nature
Eût ſuſpendu pour lui la rigueur de ſa Loi
Aux climacteriques ſi dure?
Auroit-on crû le voir à l'âge où je le voi?
Non, non; c'eſt une choſe ſûre
Que tout autre y ſeroit attrappé comme moi.

(1. 2) Maiſons de campagne de Mylord Montaigu.
(3.) Près de White-Hall, où Mylord Montaigu avoit un appartement.

Le nombre des ans, je l'ignore :
Que ſert-il de le retenir?
Payez, Mylord, payez encore,
Et du paſſé perdez le ſouvenir.
Ce Vers heureux que vous avez ſû faire,
Bâtiſſez moins, & ne me devez rien (1),
Soit du Mylord la leçon ordinaire,
Pour ſon profit autant que pour le mien.
Que les Eaux de Bougthon où les Mangars, les Philes,
Ont trouvé des Brochets faiſant les Crocodiles(2);
Que parterres, jardins, potagers à finir
Obtiennent peu de choſe à les entretenir;
Et que du bâtiment la face irréguliere
Au ſoin de l'héritier ſe laiſſe toute entiere.
Tel que ſous l'oncle fut Ditton,
Qui manquoit un peu de lumiere,
Que telle reſte la Maiſon
Dans ſon obſcurité premiere.
De bon fruit de loin apporté,
De poiſſons mis dans la riviere,

(1) Parodie de ces Vers de la BERENICE de Racine.

Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.

(2) Mangar & Phile, Valets de M. le Marquis d'Heucourt & de M. de Saint-Evremond, étant allés pêcher dans les Etangs de Mylord Montaigu, y virent des Brochets ſi gros, qu'ils crûrent que c'étoit des Crocodiles, & s'enfuirent de peur d'en être dévorés.

D'oiſeaux de grande rareté
Dont on doit remplir la voliere,
De magnifique canardiere
Que le Mylord ſoit contenté.
Palais d'une grandeur immenſe,
Bornez enfin votre dépenſe;
Fixez la curioſité
Qui n'a déja que trop coûté.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR l'Abbé du Bois m'a rendu votre Lettre, Monſieur, & m'a dit autant de bien de votre eſtomac que de votre eſprit. Il vient des temps où l'on fait bien plus de cas de l'eſtomac que de l'eſprit; & j'avoue à ma honte, que je vous trouve plus heureux de joüir de l'un que de l'autre. J'ai toujours crû que votre eſprit dureroit autant que vous; on n'eſt pas

ſi ſûr de la ſanté du corps, ſans quoi il ne reſte que de triſtes réfléxions. Inſenſiblement je m'embarquerois à en faire : voici un autre Chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un deſir de voir les honnêtes-gens de toute ſorte de pays a fait quitter une maiſon opulente ſans congé. Peut-être blâmerez-vous ſa curioſité ; mais l'affaire eſt faite. Il ſait beaucoup de choſes : il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à ſon âge. Je l'ai crû digne de vous voir, pour lui faire commencer à ſentir qu'il n'a pas perdu ſon temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par ſon frère aîné, qui eſt particulierement mon ami, d'aller ſavoir des nouvelles de Madame la Ducheſſe Mazarin & de Madame Harvey, puiſqu'elles ont bien voulu ſe ſouvenir de moi.

RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

JE n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de bon ſens que dans la vôtre : vous faites l'éloge de l'eſtomac ſi avantageuſement, qu'il y aura de la honte à avoir bon eſprit, à moins que d'avoir bon eſtomac. Je ſuis obligé à Monſieur l'Abbé du Bois, de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit ans, je mange des Huîtres tous les matins ; je dîne bien, je ne ſoupe pas mal ; on fait des Héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit ;
Qu'un autre me paſſe en mérite

Sur le goût & ſur l'appétit,
C'eſt l'avantage qui m'irrite.
L'eſtomac eſt le plus grand bien,
Sans lui les autres ne ſont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre;
Un grand eſprit veut tout comprendre:
Les droits de l'Eſtomac ſont de bien digerer;
Et dans les ſentimens que me donne mon âge,
La beauté de l'eſprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à ſa vertu l'on puiſſe comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'eſprit; moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être: aujourd'hui je répare autant qu'il m'eſt poſſible le tort que j'ai eu, ou par l'uſage que j'en fais, ou par l'eſtime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez uſé autrement. Le corps vous a été quelque choſe dans votre jeuneſſe; préſentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'eſprit: je ne ſai pas ſi vous avez raiſon de l'eſtimer tant. On ne lit preſque rien qui vaille la peine d'être retenu; on ne dit preſque rien qui mérite d'être écouté: quelque miſérables que ſoient les ſens à l'âge où je ſuis, les impreſſions que font ſur eux les objets qui plaiſent, me trouvent bien plus ſenſible, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier. C'eſt peut-être une ja-

louſie de l'eſprit, qui trouve leur partage meilleur que le ſien.

Monſieur Bernier, le plus joli Philoſophe que j'aie connu, (*joli Philoſophe* ne ſe dit guéres; mais ſa figure, ſa taille, ſa maniére, ſa converſation, l'ont rendu digne de cette épithete-là:) Monſieur Bernier en parlant de la mortification des ſens, me dit un jour, » Je vais vous faire une confidence que je » ne ferois pas à Madame de la Sabliere, à » Mademoiſelle de l'Enclos même, que je » tiens d'un ordre ſupérieur; je vous dirai en » confidence que *l'Abſtinence des Plaiſirs me* » *paroît un grand Peché* ». Je fus ſurpris de la nouveauté du Syſtême; il ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur moi. S'il eût continué ſon diſcours, peut-être m'auroit-il fait goûter ſa Doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée; ce qui eſt rare dans un auſſi long commerce que le nôtre.

BILLET
DE
MONSIEUR JULIEN, (1)
A
MONSIEUR SILVESTRE.

J'Ecris à Monsieur de Saint Evremond: que j'ai sué à faire cette Lettre! Je l'ai méditée six jours, & enfin il se trouve que je n'y ai rien mis de ce que j'avois médité. Je n'envoye point l'Edit de Prato (2) un seul mot en est la cause; mais seulement le Nouveau Systeme d'Amour (3). Je vous l'envoye par indivis avec Monsieur de Saint-Evremond. Corrigez, Messieurs, augmentez, diminuez, faites ce qu'il vous plaira; mais surtout disculpez-moi envers les Dames, que j'aime beaucoup, mais d'une amour qui ne

(1) Monsieur Julien Scopon, Gentilhomme de Languedoc.

(2) Conte de Bocace, que M. Julien avoit mis en Vers.

(3) Autre Piece en Vers de M. Julien.

va pourtant pas jusqu'à l'excès ; comme dit très-bien Monsieur Leti dans ses LOTERIES, parlant des Théologiens. J'ai grand regret d'avoir quitté Londre ; je voudrois y être, quand ce ne seroit que pour jouer à l'Hombre avec Monsieur de Saint-Evremond & vous. Mais comme on apprend toujours, je voudrois perdre pour avoir le plaisir de manger à la fin une salade d'Asperges, & boire une bouteille de vin de Bourgogne, ce qu'on ne fait pas quand on gagne. Je suis, *&c.*

LETTRE
DE
MONSIEUR JULIEN,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

VOUS m'avez fait la grace de me demander l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR: c'est seulement le dernier de ces Ouvrages que je vous envoye; il y a dans l'autre une expression qui me déplaît, je la veux corriger. Vous sa-

vez, Monſieur, que quelquefois ces corrections donnent plus de peine qu'à recommencer une piéce. Au moins c'eſt uniquement par obéiſſance que je me réſous à ce que je fais: je ſai qui eſt Monſieur de Saint-Evremond, & qui je ſuis. Cette penſée n'a pas beſoin d'explication; on la comprend aſſez. Mais, Monſieur, ſi quelque Dame voit ce Syſtême; que dira-t'elle? Quelle héréſie en amour, quel renverſement des Notions les plus générales! Qu'on liſe tous les Romans, qui ſont les Livres qui établiſſent avec le plus de ſolidité la Doctrine de l'Amour, & l'on verra la témérité de ce nouveau Quiétiſte. A cela, je vous avoue que je n'ai rien à répondre.

Au reſte, ſi j'ai l'honneur de vous écrire, ce n'eſt pas pour m'attirer une réponſe de votre part: il ſeroit même avantageux pour moi que vous n'en preniez pas la peine. Je ſuis toujours en garde contre l'orgueil: pourrois-je m'en défendre ſi je recevois une de vos Lettres? Déja en ce pays-ci je n'ai pû m'empêcher de dire, à propos ou non, à tout le monde, que j'avois eu l'honneur de vous voir quelquefois, & de jouer à l'Hombre avec vous; & quand je m'examine, je voi bien que mon deſſein ſecret a été de m'attirer l'admiration des gens.

De la Haye *le* 14. *de* Juillet 1698.

RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
A
MONSIEUR JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR, Vous avez eu la bonté d'envoyer le SYSTEME à Monsieur Silvestre, qui nous l'a lû chez Madame Mazarin. Il n'y a rien qui ne soit très-agréable: La maniére de conter égale celle de la Fontaine, & je croi que la nouveauté ne doit pas déplaire aux plus prudes: c'est leur établir comme un droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont besoin ni d'autorité, ni d'exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne sont imitées.

Il me sembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans votre EDIT DE PRATO, quand vous eûtes la bonté de me le lire. L'idée de la perfection gêne trop. J'aurois voulu le

voir avec ſes graces naturelles, ſans attendre ce qu'auront mis ou tetranché les ſoins de l'art. Vous êtes dans le pays du monde où l'on écrit le mieux. La Hollande ne ſe contente pas d'avoir ôté à l'Italie la gloire de bien écrire en Latin, elle ne laiſſe pas à la France celle de mieux écrire en François. Vous êtes venu en ce Pays-là augmenter le nombre de ceux qui écrivent ſi bien en notre Langue. Pour moi, Monſieur, je ne mérite aucune des louanges que vous me donnez. Conſerver un peu de ſanté, ou pour mieux dire, me rendre la vie ſupportable, eſt tout mon ſoin. J'en aurai toujours un fort grand pour vous perſuader qu'on ne peut être avec plus d'eſtime que je ſuis, *&c.*

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

L'AFFREUSE retraite dont vous me parlez ne la ſauroit être pour vous plus que pour moi. Quand vous êtes contente, je ſuis ſatisfait : quand vous avez à vous plaindre de votre condition, c'eſt un ſujet de me plaindre de la mienne. J'attens de votre fermeté, que vous ſouffrirez encore quelque temps le méchant état de vos affaires ; & de votre bon ſens, que l'illuſion des faux biens imaginés, ne prendra aucun pouvoir ſur votre eſprit. Eſperez, Madame ; vos embarras finiront. Quittez la biere, buvez votre vin, & faites venir à Muſtapha ſes inſpirations ordinaires quand il a bû. Cela vaut mieux contre la mauvaiſe fortune, que la CONSOLATION de Sénéque à Marcia.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Clerembaut m'a fait un ſenſible plaiſir en me diſant que vous ſongiez à moi : j'en ſuis digne par l'attachement que je conſerve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la poſtérité par la durée de notre vie, & par celle de l'Amitié. Je croi que je vivrai autant que vous. Je ſuis laſſe quelquefois de faire toujours la même choſe, & je loue le Suiſſe qui ſe jetta dans la riviere par cette raiſon. Mes amis me reprennent ſouvent ſur cela, & m'aſſûrent que la vie eſt bonne tant que l'on eſt tranquille, & que l'eſprit eſt ſain. La force du Corps donne d'autres penſées. L'on préféreroit ſa force à celle de l'eſprit : mais tout eſt inutile quand on ne ſauroit rien changer ; il vaut autant s'éloigner des réfléxions, que d'en faire qui ne ſervent

à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaiſirs ; par le bonheur que j'ai eu de lui plaire : je ne croyois pas ſur mon déclin, pouvoir être propre à une femme de ſon âge. Elle a plus d'eſprit que toutes les femmes de France, & plus de véritable mérite. Elle nous quitte c'eſt un regret pour tout ce qui la connoît, & pour moi particuliérement. Si vous aviez été ici nous aurions fait des repas dignes du temps paſſé. Aimez-moi toujours. Madame de Coulange a pris la commiſſion de faire vos complimens à M. le Comte de Grammont, par Madame la Comteſſe de Grammont. Il eſt ſi jeune que je le croi auſſi léger que du temps qu'il haiſſoit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils étoient revenus en ſanté. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de Madame la Ducheſſe Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiſelle de Bellefond qui commence. Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, je n'en entens point dire de bien ſans plaiſir. Adieu, Monſieur ; pourquoi n'eſt-ce pas un bonjour ? Il ne faudroit pas mourir ſans ſe voir.

A MADAME
HERVART.

CE ne fut point par un hazard
Que Geneve fut conservée,
L'Etoile de Madame Hervart
De l'ESCALADE l'a sauvée (1),
Ainsi la moderne Sion
Lui doit sa conservation;
Et depuis ce jour salutaire,
On sait que tous ses habitans
La regardent comme une mere;
Qui les voit comme ses enfans.
Quelqu'un pour rimer à Geneve
La traite d'une nouvelle Eve;
Mais si je l'ai bien entendu,
Madame Hervart n'a de sa vie
Fait connoître la moindre envie
De goûter du fruit défendu.

(1) Madame Hervart nâquit à Genéve le 12. de Décembre 1602. jour même de l'ESCALADE. Sa mere sentant les premieres douleurs de l'accouchement, envoya chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant trouvé des gens armés dans les rues, donna l'allarme: c'est ce qui a fait dire à Monsieur de Saint-Evremond que *Madame Hervard avoit sauvé Genéve.*

Elle auroit peu craint la cautelle
Du Serpent, du fin ſéducteur :
Pour le genre humain, quel bonheur,
Si l'autre Eve eût été comme elle !
Puiſſe Madame Hervart dix ans
Etre encor parmi les vivans !
De notre Faculté Françoiſe,
Généreuſe en ſa fonction ;
Ayons la pure affection ;
Point de commerce avec l'Angloiſe ;
Ses Docteurs demandent pour eux
Des Malades trop généreux.
Laiſſons aux Docteurs d'Angleterre
Tous les maux qu'auront les Anglois,
Et que jamais aucun François
Ne ſoit malade en cette Terre,
S'il n'eſt pas ſûr de l'amitié
De ſon Docteur réfugié.
Le Médecin François eſſuye
Vent de Nord, neige, grêle, pluye ;
Pour une petite vapeur,
Pour un commencement de rhûme,
On fait quitter au bon Docteur
Son mince matelas, & ſon gros lit de plume ;
Et quand il eſt venu : d'un air tout gracieux,
La malade lui dit, » on ſe porte un peu mieux ;
» On ſe trouve aſſez ſoulagée ;
» Et l'on vous eſt bien obligée ;

» Mais il n'en faut pas abuſer,
» Docteur, allez vous repoſer.
On le reconduit, on l'éclaire;
A peu près voilà ſon ſalaire,
Que le magnanime Docteur
Semble recevoir de bon cœur.
L'Anglois croit que les nuits aux Docteurs ſont données
Pour attendre en repos le retour du ſoleil,
Laiſſant tranquillement juſques à leur réveil
Le malade inquiet au ſoin des deſtinées.
Une baſſe aſſiduité,
Une ſervile diligence
Feroient tort à la ſuffiſance
D'un Médecin par tout vanté.
Son nom fait pour lui ſon office;
Sa réputation lui tient lieu de ſervice:
Encore s'il ne coûtoit rien
On pourroit être ſon malade;
Mais le Docteur ſe perſuade
Qu'on ne ſauroit jamais le payer aſſez bien.
Nous avons des Docteurs de notre connoiſſance;
Gens d'eſprit, de ſavoir, de grande expérience,
D'un ſoin pour le malade exact & diligent,
Et d'un procedé noble à l'égard de l'argent.
C'eſt-là que nous devons porter nos maladies,
C'eſt-là qu'honnêtement elles ſeront guéries,
Et ſi l'on nous en croit, Madame Hervart & moi,

Les Anglois dans nos maux auront fort peu d'emploi.
Pour éviter l'apoplexie,
Prévenir toute l'éthargie,
Qu'elle ait toûjours auprès de ſoi
Les meilleures goutes du Roi:
Que le douziéme de Decembre
Elle deſcende de ſa chambre,
Pour faire la ſolemnité;
De ſa vieille Nativité.
Pour pouvoir entendre à ſon aiſe
La CHANSON de Monſieur de Beze (1),
Et donner dans un long feſtin
Aſſez largement ſon bon vin.
Qu'elle ſoit toûjours regardée
Comme la mere des Croyans,
Et qu'à Genéve tous les ans
Sa fête puiſſe être gardée.

(1) La Chanſon qu'on chante tous les ans à Genéve, le jour de l'ESCALADE, a été faite par Théodore de Beze.

SUR
LE ROI D'ESPAGNE. (1)

JE maintiens la paix dans le monde :
Il eſt certain que par ma mort (2),
On verroit la rage du ſort,
De carnage & d'horreur couvrir la terre & l'onde.

Que d'autres vantent leur pouvoir,
Ou leur vertu, ou leur conduite :
JE VIS : j'ai le plus grand mérite
Que dans l'Europe on puiſſe avoir.

LETTRE
DE MONSIEUR
SILVESTRE.

MADAME Mazarin eſt aſſez indiſpoſée pour ne vous écrire pas de ſa main ; elle emprunte la mienne, & m'ordonne de

(1) Charles II.
(2) Ce Prince mourut le premier Novembre 1700.

vous dire que vous lui avez fait un fort grand plaisir de lui donner de vos nouvelles, & de celles de toute votre petite Caravane. Elle a été sensible à la misere où vous vous êtes trouvés à Anvers, de n'avoir que du Vin de Bourgogne à boire; point de Biere, point de Vin de Moselle, de Vin de Bourdeaux: elle a plaint votre malheur. Mylord Montaigu a eu les sentimens d'un vrai pere qui fait voyager son fils. Pour moi qu'on accuse d'indifference & quelquefois de dureté, j'ai été bien-aise que Mylord Monthermer s'accoûtumât de bonne heure à la fatigue. Madame Mazarin a de la peine à comprendre comment peut revenir une Caravane sans apporter ni Singes ni Perroquets. Vous avez trouvé à Amsterdam une Guenuche si petite & si délicate qu'elle n'auroit jamais passé la mer. Vous avez vû à Breda un Singe merveilleux, dont on ne vouloit pas se défaire. Il n'y a point de ville qui n'ait eu sa rareté, & dont vous ne rendiez aussi bon compte que le Voyageur Allemand le plus exact pourroit faire (1). Pour envoyer des Guenons & des Jambons, qu'on s'adresse à des marchands: vous voyagez en curieux, & je ne doute point que votre Journal ne soit bien rempli.

(1) Voyez dans le II. Tome la Comédie de SIR POLITICK WOULDBE, Acte III. Scene 2.

Depuis ma Lettre écrite, Madame Mazarin a ſû que Monſieur Pujolas a eu un accident aſſez facheux : elle en a été fort touchée auſſi bien que moi. Vous avez la mine de ne revenir pas ſi-tôt : d'inſpecteur de jardins & de bâtimens, vous deviendrez pour quelque temps encore inſpecteur de vie & mœurs.

Si vous revenez,

Apportez des guenons
Avec des perroquets :

Si vous allez à Rome,

Apportez des pardons.
Avec des Chapelets.

SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

ENFIN le Ciel l'a retirée,
Cette beauté tant adorée ;
Celle qui cauſa tant d'amour,
Hélas! vient de perdre le jour (1)!

Que l'on apprenne de nos larmes,
Quel fut le pouvoir de ſes charmes ;
Et que par notre deſeſpoir,
Un mérite ſi grand ſe faſſe concevoir.

Chacun aujourd'hui ſe lamente,
Chacun lui porte ſes douleurs ;
Et l'on ne voit perſonne exemte,
De ce dernier devoir que lui rendent les cœurs.

(1) Madame Mazarin mourut le 2. de Juillet 1699. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond.*

Ah! MAZARIN, morte, vivante;
Que tu nous as coûté de pleurs!

Précieux ſouvenir de ſa gloire paſſée,
De ſes beaux yeux, ſi chers encore à la penſée;
Eternel entretien que fournit l'amitié;
Plus triſte ſentiment qu'inſpire la pitié;
Douleur, juſte douleur, ſi tendre, ſi fidelle;
Montrez ce que nos cœurs ont conſervé pour elle.

Mais pourroient-ils ne le conſerver pas?
Quel autre objet eût notre ame charmée!
Il n'étoit plus pour nous d'autres appas,
Point d'autre amour, après l'avoir aimée.

De ſon eſprit on étoit enchanté
Quand on l'avoit entretenue;
Qui la voyoit, qui l'avoit vûe,
Ne pouvoit plus ſouffrir d'autre beauté.

Les charmes, les vertus, ſe diſputoient en elle
L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu;
Et l'on a vû durer leur jalouſe querelle,
Juſqu'au moment fatal de l'éternel adieu.

Falloit-il être inéxorable;

Lorſqu'on vous conjuroit de prendre ſoin de vous !
Lorſque vous refuſiez de vivre au moins pour nous ;
Puiſque le dégoût de la vie,
Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie !
Chacun vous propoſoit les moyens de guérir ;
Et vous vous obſtiniez contre tous à mourir.
N'avez-vous été ſi charmante,
Que pour nous préparer le plus grand des malheurs?
Ah! MAZARIN, morte, vivante,
Que vous avez cauſé de pleurs !

Vous verrez, vous verrez ; quand vous m'aurez perdue :
Injuſte, par ces mots répetés tant de fois,
Vous annonciez la mort que vous avez voulue
Sans aucun égard à nos droits !

Le Ciel en vous formant fit ce parfait ouvrage,
Moins pour votre intérêt que pour notre avantage;
Ainſi vous nous deviez le compte de vos jours,
Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

Vous vous deviez au monde, & ce fut une injure
Un outrage, un affront à toute la nature,
De préferer l'horreur de l'éternelle nuit
A l'aimable clarté du ſoleil qui nous luit.

Vous le fîtes pourtant, cruelle !
Au lieu d'attendre le trépas,
A l'heure juſte & naturelle :
Vous alliez au devant, ou vous hâtiez ſes pas.

Jamais la mort ne fut ſoufferte,
Avec tant de tranquillité ;
Jamais on ne ſentit de perte,
Avec plus de douleur, & moins de fermeté.

Mais que dis-je ; notre tendreſſe,
Pouvoit-elle être une foibleſſe ?
Non, non ; l'on ne ſauroit blâmer
L'excès où nous l'avons portée ;
Celle qu'on ne put trop aimer
Ne peut être trop regrettée.

Beaux eſprits, curieux, ſavans,
Gens d'agréable compagnie ;
Quand vous pourriez vivre cent ans ;
Vous ne verriez jamais un ſemblable génie !

Adorateurs de la beauté,
Gardez-vous de prendre des chaînes ;
Conſervez votre liberté ;
Il n'eſt plus de ſujet qui mérite vos peines.

De ſes perfections c'eſt trop long-temps parler:
Trouvons-lui des défauts pour nous en conſoler.
Helas! autre ſource de larmes,
Tous ſes défauts avoient des charmes

Quand elle grondoit ſes amis,
Un peu plus qu'il n'étoit permis,
Son humeur chagrine étoit chere;
Et l'on trouvoit dans ſa colere,
Un ſi naturel agrément,
Qu'on ſe trouvoit heureux du mauvais traitement.

Pleurons une perſonne aimable,
Juſqu'aux choſes qui font haïr;
Pleurons une femme eſtimable,
De n'avoir jamais ſû ni tromper, ni haïr.

Miniſtres Etrangers, qui cherchant à lui plaire;
Vous donniez la douceur d'un commerce ordinaire;
Ajoûtez vos regrets à nos afflictions,
Et rempliſſez de deuil toutes les Nations!

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

QUELLE perte pour vous, Monſieur! Si on n'avoit pas à ſe perdre ſoi-même, on ne ſe conſoleroit jamais. Je vous plains ſenſiblement: vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a ſoûtenu dans un Pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur? Ceux qui vivent longtemps ſont ſujets à voir mourir leurs amis. Après cela votre eſprit, votre Philoſophie vous ſervira à vous ſoûtenir. J'ai ſenti cette mort comme ſi j'avois eu l'honneur de connoître Madame Mazarin. Elle a ſongé à moi dans mes maux: j'ai été touchée de cette bonté; & ce qu'elle étoit pour vous, m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de reméde, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conſervez le vôtre. Vos amis aiment à

vous voir ſi ſain & ſi ſage : car je tiens pour *Sages* ceux qui ſavent ſe rendre heureux. Je vous rends mille graces du Thé que vous m'avez envoyé. La gaité de votre Lettre m'a autant plû que votre préſent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la ſituation de ſa vie vous pût ſervir de quelque conſolation. J'ignore les maniéres Angloiſes : cette Dame a été très-Françoiſe ici. Adieu mille fois, Monſieur. Si l'on pouvoit penſer comme Madame de Chevreuſe, qui croyoit en mourant qu'elle alloit cauſer avec tous ſes amis en l'autre monde, il ſeroit doux de le penſer.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A
MONSIEUR LE MARQUIS.
DE CANAPLES.

VOus ne pouviez pas, Monsieur, me donner de meilleures marques de votre amitié, qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis, & de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce: à l'âge où je suis il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, Monsieur, & celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts, me seroient d'un grand secours à Paris: je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les incommodités de la derniere vieillesse n'y apportoient un grand obstacle. D'ailleurs que ferois-je à Paris, que me

cacher, ou me préſenter avec différentes horreurs ; ſouvent malade, toujours caduc, décrepit ? On pourroit dire de moi ce que diſoit Madame de Cornuel d'une Dame : *Je voudrois bien ſavoir le Cimetiere où elle va renouveller de Carcaſſe.* Voilà de bonnes raiſons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'eſt que le peu de bien que j'ai ne pourroit pas paſſer la mer avec moi ; il me ſeroit comme impoſſible de le tirer d'ici : c'eſt preſque rien ; mais je vis de ce rien-là. Madame Mazarin m'a dû juſques à huit cens livres ſterling : elle me devoit encore quatre cens Guinées quand elle eſt morte. Aſſûrément elle diſpoſoit de ce que j'avois, plus que moi-même : les extrémites où elle s'eſt trouvée, ſont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reſte, & qu'elle vêcût. Vous y perdez une de vos meilleures amies : vous ne ſauriez croire combien elle a été regrettée du public & des particuliers. Elle a eu tant d'indifférence pour la vie, qu'on auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglois, qui ſurpaſſent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalouſie. Soyez aſſûré, Monſieur, que je ſuis, *&c.*

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

VOTRE Lettre m'a remplie de desirs inutiles, dont je ne me croyois plus capable. *Les jours se passent*, comme disoit le bon homme Des Yveteaux, *dans l'Ignorance & la Paresse, & ces Jours nous détruisent; & nous font perdre les choses à quoi nous sommes attachés.* Vous disiez autrefois que *je ne mourrois que de Réflexion*: je tâche à n'en plus faire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps, qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois penduë. Cependant on tient à un vilain, corps, comme à un corps agréable: on aime à sentir l'aise & le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu

de pouvoir éprouver mon eſtomac avec le vôtre, & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le ſouvenir me réjouit plus que la préſence de beaucoup de gens que je vois; quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. Monſieur de Clerembaut me demande ſouvent s'il reſſemble par l'eſprit à ſon pere; *non*, lui dis-je: mais j'eſpére de ſa préſomption, qu'il croit ce *non* avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaiſon du ſiécle préſent avec celui que nous avons vû! Vous allez avoir Madame Sandwich; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle ſait tout ce que vous penſez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce païs-ci que moi. Elle a tout approfondi & pénétré: elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point Etrangére ici.

REPONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

LA derniere Lettre que je reçois de Mademoiſelle de l'Enclos me ſemble toujours la meilleure; & ce n'eſt point que le ſentiment du plaiſir préſent l'emporte ſur le ſouvenir du paſſé: la véritable raiſon eſt que votre eſprit ſe fortifie tous les jours. S'il en eſt du corps comme de l'eſprit, je ſoûtiendrois mal ce combat d'eſtomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un eſſai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand repas chez Mylord Jerſey: je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'eſprit de Madame Sandwich: je voi ſon bon goût par l'eſtime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu ſur les louanges qu'elle vous donna, non plus que ſur l'appétit. Vous étes de tous les Païs; auſſi eſtimée à Lon-

dre qu'à Paris. Vous êtes de tous les temps; & quand je vous allégue pour faire honneur au mien, les jeunes-gens vous nomment auſſitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtreſſe du préſent & du paſſé; puiſſiez-vous avoir des droits conſidérables ſur l'avenir! Je n'ai pas en vûe la réputation; elle vous eſt aſſûrée dans tous les temps: je regarde une choſe plus eſſentielle; c'eſt la vie, dont huit jours valent mieux que huit ſiécles de gloire après la mort. *Qui vous auroit propoſé autrefois de vivre comme vous viviez, vous vous ſeriez penduë*; (l'expreſſion me charme) cependant vous vous contentez de *l'Aiſe* & du *Repos*, après avoir ſenti ce qu'il y a de plus vif.

L'eſprit vous ſatisfait, ou du moins vous conſole;
Mais on préféreroit de vivre jeune & folle;
Et laiſſer aux Vieillards exemts de paſſions
La triſte gravité de leurs Réfléxions.

Il n'y a perſonne qui faſſe plus de cas de la Jeuneſſe que moi: comme je n'y tiens que par le ſouvenir, je ſuis votre exemple, & m'accommode du préſent le mieux qu'il m'eſt poſſible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de notre ſentiment! Elle vivroit en-

core : mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la Campagne : elle part d'ici, admirée à Londre, comme elle a été à Paris. Vivez ; la vie eſt bonne, quand elle eſt ſans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monſieur l'Abbé de Hautefeuille, chez Madame la Ducheſſe de Bouillon. Je voi quelquefois les Amis de M. l'Abbé du Bois, qui ſe plaignent d'être oubliés : aſſûrez-le de mes très-humbles reſpects.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
A
MONSIEUR LE MARQUIS
DE CANAPLES.

JE ne ſai, Monſieur, ſi vous avez reçû la Lettre que je me ſuis donné l'honneur de vous écrire, pour vous rendre graces très-humbles des offres les plus obligeantes que l'on puiſſe faire. Je voudrois bien être en

état de m'en pouvoir ſervir. La nature dont j'ai eu tant de ſujet de me louer, eſt ſur le point de retirer ſes faveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame Mazarin. C'eſt une cruauté pour Madame Mazarin, qui étoit auſſi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûe: elle s'eſt fort peu ſouciée de l'injuſtice qu'elle lui a faite; car jamais perſonne n'eſt morte avec tant de réſignation & de fermeté. Je m'afflige de ſa perte tous les jours. Elle diſoit ſouvent un vers de la Fontaine, dont je ne doute point qu'elle ne ſe fût ſervie à mon égard, & dont je ne ſaurois me ſervir au ſien:

Sur les aîles du Temps la Triſteſſe s'envole.

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eût fait, & ce que je ne ſaurois gagner ſur moi. L'intérêt de ce qu'elle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je ſonge que la Niéce & l'Héritiere de Monſieur le Cardinal Mazarin a eu beſoin de moi en certains temps pour ſubſiſter, je fais des Réfléxions Chrétiennes qui ſerviront à mon ſalut, ſi elles ſont inutiles pour mon payement.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

LE bel-esprit est bien dangereux dans l'amitié ! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu besoin de me souvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre stile. Plût à Dieu que vous pûssiez penser de moi ce que vous en dites ! Je me passerois de toutes les Nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chef-d'œuvre que votre derniere Lettre : elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eûes dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeunesse : Vous faites bien de l'aimer. La Philosophie sied bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire ; & je voi bien que vous

vous plairez toujours, tant que vous penſerez comme vous penſez. Peu de gens réſiſtent aux années : je croi ne m'en être pas encore laiſſé accabler. Je ſouhaiterois comme vous que Madame Mazarin eût regardé la vie en elle-même, ſans ſonger à ſon viſage, qui eût toujours été aimable, quand le bon ſens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conſervera la force de l'eſprit, en perdant la jeuneſſe : au moins le penſai-je ainſi. Adieu, Monſieur, quand vous verrez Madame la Comteſſe de Sandwich, faites-la ſouvenir de moi : je ſerois très-fâchée d'en être oubliée.

LETTRE
A MYLORD
MONTAIGU.

ON ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de votre ſouvenir. Il n'y a pas un mot de votre Lettre qui ne m'ait donné du plaiſir, excepté ceux qui m'aſſûrent que vous mangez des Truffes tous les jours. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer quand j'ai penſé que j'en mangeois avec Ma-

dame Mazarin : je me la ſuis repréſentée avec tous ſes charmes ; j'ai crû être à Boughton ; le Nil & les Crocodiles m'ont paru. Je ne puis continuer ce diſcours ſans douleur : il le faut finir. Madame Sandwich eſt à Windſor depuis neuf ou dix jours. Je lui ai envoyé votre Lettre : ſi elle revient à Londre, comme il y a apparence, je ne manquerai pas, Mylord, de lui parler de la Muſique & des Trufes qui l'attendent. Je ne doute point que Monſieur Silveſtre n'ait fait concerter les Piéces de Corelli qu'il a apportées, & qui nous doivent faire mépriſer la CHACONNE de *Galatée*, & la LOGISTILLE de *Roland*. Nous attendions Monſieur Silveſtre ſur l'Architecture & ſur la Peinture : il nous a dépaïſés, Corelli a pris la place de Michel-Ange, & de Raphaël. Je voudrois bien que ce Docteur voulût me traduire quelque Chapitre de l'Auteur qui nous enſeigne le moyen de ne point mourir (1). Je n'eſpére plus qu'en celui-ci. Tous les Médecins, les Apoticaires, les Chirur-

(1) M. Aſgil publia un Livre Anglois en 1700. où il prétend faire voir qu'*en conſéquence de l'alliance de la vie éternelle révélée dans l'Ecriture, l'homme peut être transféré de la terre à la Vie éternelle, ſans paſſer par la mort.* Voyez les NOUVELLES *de la République des Lettres*, du mois de Novembre 1700, & les autres Journaux de ce temps-là.

giens ſont enragés contre lui, de diſpoſer de la mort à leur préjudice. Puiſſai-je, Mylord, profiter de ſes inſtructions, & vivre les MILLE ANOS des Eſpagnols, pour vous conſerver un très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

LETTRE
A MONSIEUR***.

VOUS ne ſauriez croire, Monſieur, combien la Mort a trouvé de Partiſans contre cet Auteur moderne, qui veut nous exempter de mourir. Les plus grands ennemis qu'il ait à combattre ſont les Médecins. Toutes les Facultés ſe ſont réunies, comprenant bien que s'il n'y a plus de mort, il n'y a plus de maladies: plus de maladies, plus de Docteurs.

LE GALENISTE.

Il eſt temps de finir nos méſintelligences,
Il eſt temps de nous réunir:
La mort eſt attaquée, il faut la maintenir;
Redoublons nos Ordonnances.
Ecrire qu'on ne mourra plus!
S'il eſt vrai, nous ſommes perdus!

Adieu nos Ecoles publiques,
Qui pis eſt, adieu nos Pratiques.
Ah! que cet immortel n'eſt-il entre nos mains!
Ventouſe, vomitif, ſaignée, & médecine,
Le remettroient bien-tôt au rang des vieux humains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de ſon Urine,
Il auroit beau paſſer la mer,
Pour éviter ma Sympathie,
Fût-il en Dannemarck, je le ferois ſuer (1);
Je le rendrois plus ſec que n'eſt une momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon fourneau
Une certaine Quinteſſence,
Dont une goute ou deux le mettroient au tombeau;
Bien d'autres en ont fait déja l'expérience.

L'APOTICAIRE.

Que deviendra notre métier,
Diſent l'un & l'autre Garnier (2),
Si l'on croit ce nouveau Prophéte?
De Simples & de Minéraux,

(1) Il y avoit alors, (1700.) à Londre un Docteur Allemand, nommé Herwig, qui prétendoit guérir les maladies par des ſueurs ſympathiques. Il ſuffiſoit qu'il eût de l'urine du Malade, pour le faire ſuer au temps & à l'heure qu'il jugeoit à propos, même dans une diſtance aſſez éloignée.

(2) Le Pere & le Fils.

De Syrops & de Cordiaux,
Notre proviſion eſt faite;
Mais qui des Drogues fera cas,
Du moment qu'on ne mourra pas?
On nous verra dans nos Boutiques,
Morfondus, triſtes & chagrins,
Vivre toujours, mais vivre étiques;
Auſſi-bien que les Médecins.

L'ANATOMISTE.

J'entens le renommé Buiſſiere,
Qui les membres n'épargne guére
Pour ſauver le reſte du corps;
J'entens Buiſſiere qui s'écrie,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie!

LE LITHOTOMISTE.

Hélas! mon bon temps eſt fini,
Dit le Docteur Cipriani;
Je ne taillerai plus perſonne!
Aſſez de louange on me donne;
On m'admire dans mon emploi;
Où ſeront les Pierres pour moi?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas même la Gravelle.
Mais quoi! ces Immortalités,
A la Foi du Chrétien ſont des dons affectés,
Non pas des graces générales:
Quittons l'Europe pour jamais

Et taillons, taillons déſormais,
Dans les Indes Orientales.
Nous y taillerons des Omrahs,
De temps en temps quelques Rajas ;
Et n'étoit ſa Vieilleſſe extrême,
Peut-être Aureng-zebe lui-même (1).
Si les gens à tailler nous manquent quelquefois ;
Nous pourrons jouer plus d'un rolle :
Nous aurons avec nous, des Flûtes, des Hautbois,
Pour guérir de la Tarantole (2).

AU DOCTEUR SILVESTRE.

Moquez-vous de leurs embarras,
Docteur, au teint frais, gros & gras :
Quand vous n'aurez plus de Malades,
Vous aurez toujours vos Sonnades,
Vos Muſiques de Corelli
Pour faire un Concert accompli.
Je ne vous plains donc point ; il eſt indubitable

(1) Empereur des Mogols, ſi connu par la relation des Voyages de M. Bernier.

(2) M. Cipriani, habile Chirurgien, & excellent Opérateur pour la Taille & l'extraction de la Pierre, avoit deſſein de s'en aller dans les Indes avec le Sieur de Pas : ils devoient emmener avec eux Dieupart, fameux joueur de Claveſſin, & quelques autres Muſiciens. La *Tarantule*, ou *Tarantole* eſt une eſpéce d'Araignée, dont la morſure eſt mortelle, ſi on n'y appotte un promt remede ; & ce remede c'eſt la Muſique. Voyez le VOYAGE *d'Italie* de M. Miſſon, Tome III. & la Diſſertation de M. Buglivi, DE *Anatome, morſu & effectibus Tarantulæ.*

Que vous perdrez vos biens quand nous perdrons
nos maux;
Mais vous vous ſauverez par les Arts libéraux,
Et ferez un métier beaucoup plus agréable.
Je vous dirai pour parler tout de bon,
Que l'agrément de votre compagnie,
A ſû gagner notre inclination:
Nous aimons mieux votre ancien génie
Nous aimons mieux votre Erudition,
Que vos talens apportés d'Italie.

HUITAIN.

ENFIN j'ai reconnu la flatteuſe impoſture
Des vains, des faux plaiſirs que l'on goûte en
ces lieux;
Ce n'eſt qu'illuſion, chimere toute pure,
Heureux qui de bonne heure a pû ſonger aux
Cieux!
J'y trouve cependant une choſe aſſez dure,
C'eſt qu'on n'arrive point au ſéjour glorieux
Sans paſſer par la ſépulture:
Une autre route ſeroit mieux.

ELOGE DU ROI.

DON ANTONIO DE CORDOUE (1) disoit, qu'*il eſt difficile de trouver un grand Héros; un grand Héros & un bon Roi enſemble, preſque impoſſible; un grand Héros, un bon Roi, & un honnête-homme; c'eſt ce qu'on avoit jamais vû, & ce qu'on ne verroit jamais.*

VOUS n'aviez pas le don de prophétie;
Quand vous fites ce Jugement;
Antonio, ſi vous étiez en vie,
Vous changeriez de ſentiment.
Des bons & juſtes Rois que le monde renomme;
Aucun n'a jamais fait tant de peuples heureux;
Nommez tous les Héros, il eſt plus Héros qu'eux;
Dans le mérite d'honnête-homme
Où les ſujets ſont les premiers,
Il a pris ſur eux l'avantage,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laiſſé pour les particuliers.

(1) Voyez le Tome III. page 206.

Faut-il

Faut-il quitter les plaiſirs pour la Gloire ?
Ses moindres faits embelliſſent l'Hiſtoire :
Eſt-on en paix, en ce temps de repos
Où l'on ſuſpend les vertus des Héros ?
Eſt-on rentré dans la vie ordinaire ?
C'eſt lui qui plaît à ceux qui doivent plaire.

Antonio, ces talens diſperſés
Sont dans le Roi malgré vous ramaſſés ;
On reconnoît, ſans beſoin qu'on le nomme,
Le grand Héros, le bon Roi, l'honnête-homme.

SUR LE MESME SUJET.

VEUT-ON louer un Roi ? Les louanges qu'on donne
Se doivent aux vertus de quelqu'autre perſonne :
Un Auteur qui le loue avec peu de raiſon,
Fait valoir ſon ſujet par la comparaiſon.
Des vertus des Héros il fait un Alexandre ;
Pour un doux naturel s'il faut de la bonté,
Il ne manquera pas chez Titus de la prendre ;
Il prendra chez Caton, juſtice & fermeté :
Mais ce qu'on dit du Roi, vertu, valeur extrême,
Et juſtice, & bonté tout ſe trouve en lui-même :
Les Auteurs n'auront point la peine d'ajoûter,
Comme ils font en louant un mérite ordinaire :

Qu'ils diſent ſimplement ce que le Roi ſait faire ;
La grace qu'on veut d'eux c'eſt de ne rien ôter.
De ſon premier état qu'ils nous donnent l'image ;
Comment, de ce qu'il fut, il s'eſt fait ce qu'il eſt ;
De ſa gloire, c'eſt-là le plus noble intérêt,
C'eſt-là, de ſa vertu, le plus digne avantage.
D'autres ſont parvenus aux ſuprêmes Grandeurs
Par de puiſſans appuis & de longues faveurs ;
Mais un deſtin opiniâtre
Dont il éprouva les rigueurs,
Lui donna toujours à combattre
Des ennemis & des malheurs.

Qui pourroit ſurmonter toute ſorte d'obſtacles ;
Vaincre des ennemis, être maître de ſoi,
Celui-là paſſeroit les faiſeurs de Miracles ;
Il feroit ce qu'a fait le Roi.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE. (1)

LA beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons, & le pavé ſec, me font croire que vous ne ſerez pas au logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il ſeroit bon d'aller chez Madame Bond. Vous y êtes ſûre d'un petit gain, & d'entendre jouer du claveſſin au-delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. J'attens votre Réponſe, & ſuis votre mari d'hiver, auſſi commode l'été, & peut-être l'hiver, qu'un mari de l'ordre des pacifiques des NOELS puiſſe être.

(1) Madame la Marquiſe de la Perrine, fille de M. de Monginot, Médecin célébre, & homme de beaucoup d'eſprit.

A LA MESME.

QUITTEZ, quittez, ma bonne Prude,
Votre pudique inquiétude
De ce que l'on dira de vous,
Quand vous viendrez ſouper chez nous.
Vous trouverez de la Muſique;
Vous pourrez y trouver du Jeu;
Et ſans faire le magnifique,
Phaiſan, Perdris, bon Vin, bon Feu;
Toute ſorte de bonne chere,
Hors une que je ne puis faire.
Ayez ſoin de votre raiſon,
Il n'eſt pas ſûr qu'elle revienne;
Vous pourriez la laiſſer avec un Vin ſi bon:
Mais pour votre vertu n'en ſoyez point en peine;
Elle retournera pure en votre maiſon,
Si pure elle entre dans la mienne.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

ON m'a rendu dans le mois de Decembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. d'Octobre. Elle eſt un peu vieille; mais les bonnes choſes ſont agréablement reçûës, quelque tard qu'elles arrivent. Vous étes ſérieuſe, & vous plaiſez; vous donnez de l'agrément à Sénéque, qui n'a pas accoutumé d'en avoir; vous vous dites vieille, avec toute les graces de l'humeur & de l'eſprit des jeunes gens. J'ai une curioſité que vous pourrez ſatisfaire : quand il vous ſouvient de votre jeuneſſe, le ſouvenir du paſſé ne vous donne-t-il point de certaines idées auſſi éloignées de la langueur de l'indolence, que du trouble de la paſſion ? Ne ſentez-vous point dans votre cœur une oppoſition ſecrette à la tranquillité que vous penſez avoir donnée à votre eſprit?

Mais aimer, & vous voir aimée
Eſt une douce liaiſon,

Qui dans votre cœur s'eſt formée
De concert avec la raiſon.

D'une amoureuſe ſympathie,
Il faut, pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin eſt celle de la vie.
Puiſſent les Deſtins complaiſans
Vous donner encore trente ans
D'amour & de Philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier jour de l'année; jour, où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour Etrennes des Souhaits.

BILLET
A MONSIEUR
DES MAIZEAUX.

JE vous renvoye, Monſieur, le Livre qu'on vient d'imprimer à Paris ſous mon nom (1). Il n'y a rien de moi dans tout ce Volume, que le commencement du PARALLELE DE M. LE PRINCE ET DE M. DE TURENNE; encore eſt il tout changé. La LETTRE ſur la mort de Madame Mazarin eſt la choſe du monde que j'aurois la moins faite : je n'ai jamais penſé à telle choſe.

Vous pouvez ſûrement répondre à vos amis de Hollande, que les MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, & le SAINT-EVREMONIANA ne m'appartiennent point (2): il n'y a pas une ligne dans ce dernier qui me

(1) RECUEIL *d'Ouvrages de M. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiés*, imprimé chez Aniſſon en 1701.

(2) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1698.

convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribue, j'ai marqué dans votre Exemplaire les Piéces qui ne ſont pas de moi; & vous ſavez qu'on a rempli d'un ſi grand nombre de fautes celles qui en ſont, que je ne m'y reconnois preſque plus. Vous m'avez engagé à les corriger; & il y a trois mois que j'y travaille, ſans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puiſque cela vous fait plaiſir.

LETTRE
A MYLORD
GALLWAY.

JE ne me ſuis point donné l'honneur de vous écrire, Mylord, ſur le Régiment que le Roi vous a donné (1): vous auriez eu l'honnêteté de me faire réponſe: j'ai voulu vous en ôter la peine, & me ſuis contenté de prier M. de Montandre & M. Boyer, de vous aſſurer que perſonne au monde ne prendra plus de part que moi à tout ce qui vous regarde.

(1) Le Roi lui avoit donné un Régiment des Gardes Hollandoiſes à cheval.

Venons à M. de Puyzieulx. Je trouve qu'il agit fort prudemment de ſuivre le méchant goût des Vins de Champagne d'aujourd'hui, pour vendre les ſiens. Je n'aurois jamais crû que les Vins de Reims fuſſent devenus des Vins d'Anjou, par la couleur & par la verdeur. Il faut du vert aux Vins de Reims : mais un vert avec de la couleur, qui ſe tourne en ſève quand il eſt mûr. La ſève en eſt amoureuſe, & on ne le boit qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant autrefois, & peut-être croyez-vous que le terme d'*Amoureux* eſt profané. Cependant c'eſt le terme des grands Connoiſſeurs, des d'Olonnes, des Boisdaufins, & de votre Serviteur ; Côteaux, autrefois fort renommés (1). Jamais on n'aura d'excellens Vins de Montagne qu'on ne leur donne un peu de corps, quoiqu'en diſent les Vignerons modernes. Il faut laiſſer la Tocane aux Vins d'Ay. Les Vins de Sillery & des Roncieres ſe gardoient deux ans ; & ils étoient admirables : mais au bout de quatre mois, ce n'eſt encore que du verjus. On a laiſſé prendre un tel aſcendant aux Vins de Bourgogne, malgré tout ce que j'ai dit, & ce que j'ai écrit des Vins de Champagne (2), & je n'oſe plus les nom-

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, ſur l'année 1654.

(2) Voyez la LETTRE *à M. le Comte d'Olonne*, Tome III. pag. 140.

mer. Vous ne ſauriez croire la confuſion où j'en ſuis.

Que M. de Puyzieulx en faſſe une petite Cuve de la façon qu'on les faiſoit, il y a quarante ans, avant la dépravation du goût, & qu'il vous en envoye.

Il étoit bien jeune quand je ſortis de France; je ne laiſſois pas d'avoir l'honneur de le connoître, quoique mon grand commerce fût avec Monſieur ſon Pere, en qui j'ai perdu un bon ami, & douze bouteilles de ſon meilleur Vin, qu'il me faiſoit donner l'hiver par Gautier, ſon Marchand en Angleterre. Vous m'obligerez, Mylord, de faire de grands complimens pour moi à Monſieur de Puyzieulx, ſi vous lui écrivez. Je l'honore, & par le mérite de Monſieur ſon pere, & par le ſien.

Je ſuis ſi touché du vôtre, que je n'ai pas beſoin de rappeller celui de Monſieur de Ruvigny, pour vous aſſûrer que je diſputerai à tout le monde les ſentimens d'eſtime & d'amitié que l'on doit avoir pour vous. Je reſpecte la vertu, les bonnes qualités, la Philoſophie, & la capacité en toutes choſes; & c'eſt la profeſſion qu'en fait ſur votre ſujet, Mylord, Vôtre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, & petit Philoſophe ſubalterne.

A Londre le 29. d'Août 1701.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

J'ENVOYE ſavoir de Betty, comment vous vous portez ; & ſi le redoutable Monſieur de Magni ne vous a point donné de vapeurs. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, vous me direz pour laquelle vous êtes de ces trois Dames.

LA PRECIEUSE.

Laiſſez la ſource des familles
A qui voudra peupler des Villes ;
Tendres Amans, éloignez-vous
De l'appartement des Epoux.

LA GALANTE.

Je ne puis ſouffrir la tendreſſe
D'Amans qui ſoupirent toûjours ;
Et mon foible eſt, je le confeſſe,
Pour les Galans bien faits qui brillent dans les cours.

LA SOLIDE.

Galans de cour, Amans de ville,

Soûpirans, Epoux en famille ;
Il faut tirer parti de tout :
Jamais Catherine qui file ;
Toujours Catherine qui cout.

BILLET
DE M. SILVESTRE.

CONTENTEZ-vous, Monſieur, de votre mérite d'Inſpecteur, & n'entreprenez point ſur le mien. Je vous laiſſe les Bâtimens & la Peinture, ne m'inquiétez pas ſur la Géographie gourmande (1). Cependant il faut avouer que vos Coqs de Bruyere, vos Saumons, vos Huîtres, vos Fruits, & le reſte d'une abondance délicieuſe dont vous me parlez, vous donnent quelque droit de m'inſulter, & ne me laiſſent de reſſource qu'en attribuant tous vos avantages à la direction & à la magnificence de Mylord. *Faites qu'une choſe plaiſe à Mylord Montaigu ; & ne vous mettez en peine de rien : quelque dépenſe qu'il faille faire ; quelque ſoin, quelque induſtrie qu'il faille employer pour l'avoir, elle*

(1) Voyez ci-deſſus, page 55.

ne vous manquera pas. Ce ſont les propres paroles de feue Madame Mazarin, qui valent des Oracles pour le moins, & qui n'ont jamais été plus juſtes qu'en cette occaſion. Je n'ai jamais eu une ſi forte envie que celle d'aller à Boughton voir Mylord, la bonne compagnie, l'érudition en ſon luſtre & pleine, quand Monſieur le Vaſſor y ſera : je ne me compte pour rien, car je ne ſai pas le Grec.

AU MESME.

SI des incommodités nouvelles, ou pour mieux dire, des veilles beaucoup augmentées, ne m'avoient empêché d'aller à Boughton, je ſerois auſſi heureux qu'un homme de près de cent ans le peut être. Je pers mille plaiſirs, tous de mon goût. Celui de voir la belle maiſon, les belles Eaux, les beaux Canards, m'auroit fort touché, quoi qu'Inſpecteur médiocre. Vous n'aurez pas de peine à deviner le plus grand de tous, c'eſt d'être avec Mylord Montaigu, de jouir de ſon entretien deux fois le jour, avant & après la meilleure chere du monde. Jamais perſonne n'a mieux mérité d'être reçûe magnifique-

ment, & galamment régalée, que Madame Sandwich; jamais homme ne fut plus propre pour la bien recevoir, & la bien régaler, que Mylord Montaigu. J'eſpere que la Caſcade, l'Octogone, les Gerbes, les Jets d'Eau, auront fait oublier la France à Madame Sandwich; & comme Mylord eſt aſſez heureux pour inſpirer ſon goût & ſes deſſeins ſur les Bâtimens & les Jardins, je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nouvel ouvrage à Hincinbrooke (1) qui n'en devra rien à ceux de Bougthon. On ne ſauroit être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de ſon ſouvenir. Il ne manquoit rien, pour combler mon déplaiſir, de n'avoir pas vû Boughton & le maître du lieu, que de ne point voir Hincinbrooke & ſa Maîtreſſe, qui eſt le plus grand ornement de tous les lieux où elle ſe trouve.

Si la pauvre Madame Mazarin vivoit encore, elle auroit des Pêches, dont elle n'auroit pas manqué de me faire part: elle auroit des Truſes, que j'aurois mangées avec elle; ſans compter les Carpes de Newhall (2). Il faut recommencer tant d'avantages perdus,

(1) Maiſon de campagne du Comte de Sandwich.

(2) Maiſon de campagne dans la Province d'Eſſex. C'étoit autrefois une Maiſon Royale, où Henry VIII. & la Reine Eliſabeth alloient ſouvent.

par les Dimanches & les Mercredis de *Montaigu Houſe* (1).

A MADAME
DE LA PERRINE.

STANCES IRREGULIERES.

Il ne faut point faire la belle,
Vous l'avez trop long-temps été ;
Une laideur fraîche & nouvelle
Vaut mieux qu'une vieille beauté.

Oubliez pour jamais les charmes ;
Oubliez le temps des amours ;
S'il vous en ſouvient, que de larmes
Il vous coûtera tous les jours !

Cloris, il faut ceder à l'âge ;
La nature eſt venue à bout
De ruiner ſon propre ouvrage ;
Mais vous avez le bien, vous avez le bon-goût
Mettez l'un & l'autre en uſage,
Et vous pourrez, Cloris, vous conſoler de tout.

(1) L'Hôtel de Montaigu, à Londre.

Une petite & propre chere,
Bon vin toujours, l'hiver bon feu,
Un peu de Muſique & de jeu,
Juſqu'à cent ans vous feront plaire.

Laiſſez aux petits, Philis,
Les couleurs de roſes & de lis;
Laiſſez à la ſotte jeuneſſe
Un faux mérite de tendreſſe;
Laiſſez pour les cœurs les deſirs;
Et donnez au goût ſes plaiſirs.

PORTRAIT
DE MADAME
DE LA PERRINE.
SONNET IRREGULIER.

GALANTE ſans amour, facile & vertueuſe;
Dévote ſans ſcrupule, & fort belle Joueuſe.
Subſiſtant ſans argent, & donnant tout le jour
Thé, caffé, chocolat à ſa petite cour;

De généreux ſans bien avoir ſa maiſon pleine;
D'amis

D'amis riches tirer une honnêteté vaine,
Et ſe voir obligée à des remercimens
Pour l'inutilité de leur beaux complimens;

C'eſt la condition où le ciel m'a réduite,
Et que j'ai ſoûtenue avec quelque mérite:
Ce n'eſt pas là pourtant notre plus grand malheur!
Eh! voulez-vous ſavoir la plus pénible épreuve,
Où ſe trouve ſujette une femme d'honneur?
C'eſt d'être, comme moi, trop long-temps ſage,
& veuve.

REPONSE.

Que d'autres comptent leurs ennuis;
Vous n'êtes pas la ſeule à mal paſſer les nuits;
Avec ſon Epoux il ennuye;
La plus raiſonnable y languit:
Mais la ſolitude du lit
Eſt pire que ſa compagnie.

BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE.

DEux de vos amis me vinrent voir hier ; & me propoſerent un Dîner pour vendredi ou ſamedi, où il doit y avoir du Vin étonnant. Ils veulent que vous ſoyez de la partie ; ſans cela point de repas. J'avois deſſein d'aller ce matin à *Montaigu-Houſe*, pour apprendre des nouvelles de la ſanté de Mylord, que je ſouhaite la meilleure du monde. Je ſuis fort ennuyé de l'état où je me trouve : celui où vous êtes me fait craindre pour vous.

Car vous ſavez, Docteur, que la ſanté d'Athlete
Eſt, ſelon Hippocrate, à craindre quelquefois.

Monſieur de Barillon, qui mangeoit autant que perſonne, avoit un ſecret admirable contre la plenitude. Avoit-il mangé à crever ? il entretenoit Madame Mazarin des Religieux de la Trape, & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abſtinences & de leurs auſte-

rités, il croyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son discours faisoit l'effet d'une diette. Ce secret-là ne vous servira jamais de rien : vous ne faites abstinence, ni n'en parlez.

LETTRE

A

MONSIEUR LE PRINCE D'AUVERGNE. (1)

J'Avois toujours oüi dire que l'amitié ne remontoit point ; sentiment fondé sur quelques observations, que les Peres aiment mieux leurs enfans, qu'ils n'en sont aimés. Pour les Peres, je n'en disconviens pas ; mais je trouve le Proverbe faux à l'égard des grand-peres, par ma propre expérience. L'amitié de mon *petit fils* ne s'arrête pas au premier de-

(1) Emmanuel-Maurice de la Tour, dit le *Bailly d'Auvergne*, mort à la Haye en Mars 1702. peu de jours après que M. de Saint-Evremond lui eut écrit cette Lettre. Il étoit fils aîné de Frideric-Maurice de la Tour, Comte d'Auvergne ; mais il avoit cedé ses droits d'aîneſſe.

gré ; elle remonte de toute ſa force pour venir au *grand papa* (1). Que ne fait-on point pour lui plaire ? On donne d'excellent Vin à Londre ; on envoye du meilleur Thé de Hollande ; on écrit le premier. Je pouſſerois ces On-là bien loin ; mais je veux quitter cette eſpéce de tierce perſonne, introduite à la Cour par Monſieur de Turenne, & entretenue après ſa mort par ceux de ſa maiſon ; je la veux quitter, pour vous faire directement des reproches, qui montrent la tendreſſe du *grand-papa*. Comment avez-vous pû quitter l'Angleterre, pour aller prendre une fiévre en Hollande ? Si vous étiez demeuré à Londre, notre Docteur eût empêché ſûrement la maladie, par le régime ordinaire qu'il preſcrit, & qu'il obſerve lui-même. Il vous eût fait faire dans votre chambre un Potage de ſanté, avec un bon Chapon, un Jarret de Veau, du Seleri, & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux perdrix, ou trois ſi j'y avois été, bien piquées, & de bon fumet. Il y auroit ajoûté un Hêtudeau, & un Pigeon de Voliere pour chacun. Le Vin de Villiers pris moderément, eût fait partie d'une ſimplicité honnête, & néceſſaire pour ſe bien porter.

(1) Le Prince Maurice appelloit ordinairement Monſieur de Saint-Evremond ſon GRAND-PAPA.

Mais le cher Docteur entre dans ma chambre : ne pouvant empêcher préſentement la maladie, il va vous dire les remédes qu'il faut employer pour la guériſon, *&c.*

PORTRAIT DU ROI.

ETRE puiſſant & juſte, ambitieux & ſage,
De toutes les vertus faire à propos l'uſage ;
Patient, moderé, maître de ſes deſirs,
Exact dans les devoirs, ſans gêner les plaiſirs ;
Ne ſéparer jamais ſes intérêts des nôtres ;
Etre occupé toûjours pour le loiſir des autres ;
Faire ſervir ſa gloire au bien de ſes ſujets ;
Grand Héros dans la guerre, & bon Roi dans la paix ;
C'eſt avoir un mérite à gouverner les hommes,
Dont on ne voyoit point des exemples laiſſés ;
Mais on a pû trouver dans le temps où nous ſommes,
Ce qu'on cherchoit en vain dans les ſiecles paſſés.
Celui qui par deux fois ſoûmit toute la terre
A ſes déciſions pour la paix, pour la guerre ;
Dans la guerre, intrépide aux périls les plus grands ;
Arbitre dans la paix de tous les differends ;

Celui qui mit d'accord l'Europe avec l'Aſie ;
Et qui fit au Sultan recevoir le Traité,
Qu'à Londre, par ſon ordre, on avoit arrêté ;
Ce Prince, hélas ! ce Prince, a ſa trame finie (1).
Si rien pourtant nous pouvoit conſoler
C'eſt qu'au dehors il paroît tout regler :
Chez le Etats, où chacun le déplore,
Il a toûjours la même autorité ;
Mort ou vivant la Nation l'adore,
Et tout à Londre eſt ſi bien concerté,
Qu'Eliſabeth ſemble y regner encore.
Mais tu n'es plus un exemple à donner,
Eliſabeth, ta gloire eſt affacée,
Depuis le jour qu' ANNE au Trône eſt placée ;
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre, &c. mourut le 19. de Mars 1702.

LETTRE
A MONSIEUR
DES MAIZEAUX.

JE ſuis fâché, Monſieur, de ne vous avoir pas renvoyé plûtôt le Livre de Monſieur Bayle (1); je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lû avec beaucoup de plaiſir. Tout ce que vous me faites la grace de m'envoyer eſt ſi bien choiſi, qu'on ne trouve pas moins de ſatisfaction à le lire, que d'inſtruction; particuliérement quand ce ſont des ouvrages de Monſieur Bayle. Il donne un tour ſi agréable à ſa profonde érudition, que l'on n'en eſt jamais dégoûté. Il eſt vrai que ſes diſcuſſions chronologiques me fatiguent un peu: mais elles ſont néceſſaires aux Hiſtoriens; & je trouve bien-tôt de quoi me dédommager amplement, dans les matieres qui ſuivent. Quel charme ſeroit la lecture, ſi tous les Savans avoient autant de délicateſſe & de juſteſſe d'eſprit que lui! Mais au lieu de ces rares qualités, on ne trouve dans la plûpart

(1) Le DICTIONNAIRE *Hiſtorique & Critique*, de la ſeconde Edition, publiée en 1702.

des Auteurs qu'une Science confuſe, un faux goût, & un entêtement ridicule.

Que de fous pour la connoiſſance
Que l'on a de l'Antiquité !
Mais bien plus fou celui qui penſe
Que la juſte Poſtérité
Saura venger ſa ſuffiſance
Du peu qu'on lui rend d'équité.

L'un ſe plaît aux choſes paſſées,
Que les Livres ſavent fournir:
Et l'autre veut que l'avenir;
Occupe toutes ſes penſées;
L'un ſe plaît à ce qui n'eſt plus,
L'autre à ce qui n'eſt pas encore,
Dans mon diſcernement confus,
Lequel eſt plus fou; je l'ignore.

Qu'on admire le grand Savoir,
L'Erudition infinie,
Où l'on ne voit ſens, ni génie;
Je ne ſaurois le concevoir:
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui profond autant qu'agréable,
Me met en état de choiſir
L'inſtruction, ou le plaiſir.

Les

Les gens du monde ont certains défauts, qui approchent assez du faux goût, & de la vanité ridicule des Savans.

J'estime beaucoup la Naissance ;
S'il arrive pourtant qu'on en soit entêté,
On a pour le mérite autant de négligence,
Que de soin pour la qualité.

Rien n'est égal, rien ne ressemble,
Quand les deux se trouvent ensemble :
Il est vrai qu'un injuste sort
Les souffre peu souvent d'accord.

Tel est, sans choix, prodigue en sa dépense,
Le trop de luxe a son esprit gâté ;
Tel fait entrer dans sa magnificence,
Le goût exquis avec la propreté :
Qu'on évite de l'un la moindre ressemblance ;
Que l'autre, s'il se peut, en tout soit imité.

Mais par là, du vrai bien a-t-on la jouissance ?
Par-là, peut-on venir à la félicité ?
C'est de quoi nous n'avons aucune expérience :
Ce vrai bien, à mortel, n'est jamais arrivé :
On a beau le chercher sur la terre & sur l'onde,
On auroit fait le tour du monde,
Sans l'avoir nulle part trouvé.

En effet, il n'y a qu'une parfaite réſignation aux Ordres de la Providence, qui puiſſe nous rendre véritablement heureux.

Vivons tranquillement, vivons dans l'aſſûrance,
A qui notre Malherbe a conſacré ces mots;
Vouloir ce que Dieu veut eſt la ſeule Science
Qui nous met en repos (1).

Mais n'eſt-ce pas aller contre l'ordre de cette Providence, que de ſe perſécuter de la maniere du monde la plus barbare, parce qu'on n'a pas les mêmes ſentimens ſur la Religion? comme ſi la perſuaſion pouvoit s'étendre au de-là des lumiéres; & qu'il dépendît de nous, de croire ce que nous voulons. Cependant tous ces maux ne finiront point, que l'on ne redonne à la Religion les anciens droits qu'elle avoit ſur notre cœur (2).

Au lieu de diſputer toujours ſur la créance
Par trop d'attachement à ſon opinion;
Regardons comme on vit, ſans chercher comme on penſe,
Et dans le bien qu'on fait trouvons notre union.

(1) Malherbe dans la CONSOLATION *à M. du Perier ſur la mort de ſa Fille.*

(2) Voyez le Tome III. pages 128. 129.

Dans la derniere converſation que j'eus avec vous, vous me dites certaines particularités du ROMAN DE LA ROSE, que je voudrois bien voir plus au long.

LETTRE
DE MONSIEUR
DES MAIZEAUX
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
SUR
LE ROMAN DE LA ROSE.

VOICI, Monſieur, les particularités que vous m'avez demandées ſur le ROMAN DE LA ROSE. Elles ne m'ont pas coûté beaucoup. Trois ou quatre de nos anciens Auteurs me les ont fournies: je n'ai eû que la peine de les ramaſſer.

Le ROMAN DE LA ROSE eſt proprement un cours de Philoſophie amoureuſe: c'eſt un ſyſtême d'amour; ou, pour parler

avec nos anciens Auteurs, *un Oeuvre* qui contient *les Commandemens d'amour pour parvenir à jouiſſance*. Il fut commencé par Guillaume de Lorris (1); & achevé par Jean Clopinel, ſurnommé de *Meun*, parce qu'il étoit né à Meun ſur Loire (2). On prétend que le nom de *Clopinel* lui fut donné, à cauſe qu'il étoit boiteux. Guillaume de Lorris (3) avoit entrepris cet ouvrage, pour plaire à une Dame qu'il aimoit : mais il mourut environ l'an 1260. ſans avoir pû l'achever. Jean de Meun le continua quarante ans après la mort de Lorris. Il nous a appris lui-même cette particularité, dans la plainte prophetique qu'il fait faire à l'amour. Le paſſage eſt un peu long : mais peut-être ne ſerez-vous pas fâché de le lire.

(1) Il étoit natif de la Ville de Lorris en Gâtinois, & il y a apparence que c'eſt de-là qu'il a pris ſon nom.

(2) Voyez le RECUEIL *contenant les noms, & ſommaires des Oeuvres d'aucuns Poëtes & Rymeurs François, vivans avant l'an M. CCC.* dans les OEUVRES *de Fauchet*, Tome II. fol. 589. de l'édit. de Paris 1610. & la BIBLIOTHEQUE *de la Croix du Maine*, à l'Article de JEHAN *de Meun ou Mehun.*

(3) Fauchet dit qu'il *eſt croyable, qu'il fuſt eſtudiant en Droit, parce qu'en un endroit il a laiſſé ces Vers.*

» Ainſi nos dit Juſtiniens
» Qui fit [illegible] anciens.

Voyez Guillaume de Loris (1).

A qui jalouſie contraire
Faict tant d'angoiſſe & de maltraire
Qu'il eſt en péril de mourir
Son ne penſe le ſecourir.
Il me conſeillaſt volontiers
Car il eſt de mes familiers
Et droit fuſt, car par lui meſment
En ceſte paine vrayement
Fuſmes pour noz gens aſſembler
Affin de bel acueil embler,
Mais il dit qu'il n'eſt aſſez ſage
Si ſeroit ce moult grand dommage
Si tel loyal ſergent perdoye
Quand ſecourir le peulx & doye
Puiſqu'il ma ſi tresbien ſeruy
Qu'il eſt bien vers moy deſſeruy.
Il fault que praigne mon atour
Pour rompre les murs de la tour
Et pour le fort chaſteau aſſeoir
Avecques tout le mien pouoir,
Plus encore me doit ſeruir
Car pour ma grace deſſervir

(1) LE ROMANT DE LA ROSE, *fol. cc. & ſuiv.* de l'édition de Paris, chez Galliot du Pré 1529.

Il doit commẽcer vng Rommantz
Ou ſeront mis tous mes commantz,
Et juſques la le finira
Que luy & bel acueil dira
Qui languiſt or en la priſon
A douleur & ſans meſpriſon
Tout mes ſens or ſont eſmayez
Qu'entroblie vous ne m'ayez
Ien ay grand deuil & deſconfort.
Iamais rien n'eſt qui me confort
Si ie pers voſtre bien vueillance
Car ie nay plus ailleurs fiance,
Toutesfois iay perdu eſpoir
Dont quaſi ſuis en deſeſpoir
Cy ſe repoſera Guillaume
Dont le tombeau ſoit plain de baulme
Dencens de myrrhe daloez
Tant ma ſeruy tant ma loez.
Et puis viendra Iehan Clopinel
Au cueur gentil au cueur yſnel
Qui naiſtra deſſus Loire a Meun
Lequel & a ſaoul & a ieun
Me ſervira toute ſa vie
Sans auarice & ſans enuie
Et ſera ſi treſſaige hom

Qui naura cure de raiſon.
Qui mes oignemens hait & blaſme
Combien quils flairent plus que baſme
Et ſil aduient comment quil aille
Quen aucun cas icelluy faille
Car il neſt aucun qui ne peche
Touſiours a chaſcun quelque teche
Le cueur vers moy tant aura fin
Que touſiours au moins a la fin
Quant en coulpe ſe ſentira
Du forfait ſe repentira
Et ne voudra par lors tricher
Il aura le Rommant ſi cher
Que tout le vouldra parfournir
Si temps & lieu luy peut venir
Car quant Guillaume ceſſera
Iehan ſi le continuera
Apres ſa mort que ie ne mente
Des ans paſſez plus de quarante
Et dira lors pour la meſchance
Et pour paour de deſeſperance
Quil nait de bel acueil perdue
La beniuolence avant eue
Et ſi ay perdu eſpoir
A peu que ne men deſeſpoir

Et toutes les autres parolles
Tant ſoient elles ſages ou folles
Iuſqua tant qu'il aura cueillie.
Sur la branche verte feuillie
La tresbelle roſe vermeille
Ainſi qu'il ſoit iour & quil ſeſueille.

Jean de Meun étoit Théologien, Orateur, Philoſophe, & Mathématicien. Il a compoſé pluſieurs Livres, & fait pluſieurs Traductions (1); entr'autres celle du Traité de Boëce DE LA CONSOLATION, qu'il dédia à Philippe le Bel. Voici le début de ſa Dédicace, où il parle des Ouvrages qu'il avoit déja compoſés (2), *A ta Royale Maieſté, tres-noble Prince, par la grace de Dieu Roy des François, Philipes le quart, ie Jehan de Meung, qui iadis au Romans de la Roſe, puis que lalouſie ot mis en priſon Belaccueil, enſeigné la maniere du Chaſtel prendre, & de la Roſe cueillir, & tranſlaté de Latin de François, le liure de la Vegece de Chevalerie; & le liure des merueilles de Hirlande: & le liure des Epiſtres de Pierre Abeillard & Helois ſa femme: & le liure de Aelred, de ſpirituelle amitié, envoye ores Boece de Conſo-*

(1) On en trouvera une liſte dans la Croix du Maine.

(2) Fauchet, *ubi ſupra.*

lation, que i'ay tranſlaté en François : iaçoit ce que entendes bien Latin, &c.

Bouchet, dans ſes *Annales d'Aquitaine*, parle de Jean de Meun. » En ce temps dudit Pape Iean vingt-deuxieſme, *dit-il* (1), » floriſſoit à Paris maiſtre Iean de Mehum, » Docteur en Théologie, & grand Philoſophe. Lequel prinſt plaiſir à compoſer pluſiers liures ſinguliers, & entre autres paracheua le Roman de la Roze, qui auoit » eſté commencé par maiſtre Gilles de Lorris. Il tranſlata de Latin en François Boéce » *De Conſolatione* : & *De regimine Principum*, » qu'auoit compoſé Sainct Thomas : & Ouide » *De arte amandi*, dont il ſe fut bien paſſé. » Et fit pluſieurs autres plaiſans liures de Mondanité. Son corps giſt au cloiſtre des freres Preſcheurs à Paris : où, ainſi que j'ay » ouy dire audit lieu, il fut mis par Arreſt » de la Cour de Parlement, car leſdits Freres l'auoient deſenterré (2), à raiſon de ce » qu'il s'eſtoit mocqué d'eux, & leur auoit » donné en ſa maladie vn coffre plein de » pieces d'ardoiſe : que leſdits Freres pen-

(1) Les Annales *d'Aquitaine. Faicts & geſtes en ſommaire des Rois de France & d'Angleterre, Pays de Naples & de Milan ;* IV. Partie, Chapitre II. page 187. de l'édition de Poictiers 1644.

(2) *Deſenterré*, doit ſignifier ici *non enterré*, pour s'accorder avec ce qui ſuit.

» ſoient eſtre argent monnoié, & cognurent » la fraude après ſa mort & auant qu'il fut » par eux enterré : ie ne croi pas qu'il ſoit » vray ».

Paſquier préfere Guillaume de Lorris & Jean de Meun à tous les Poëtes d'Italie. » Souz le regne de Sainct Louys, *dit-il* (1), » nous euſmes Guillaume de Lorry, & ſous » Philippe le Bel Iean de Mehum, leſquels » quelques vns des noſtres (2) ont voulu » comparer à Dante Poëte Italien : Et moi » ie les oppoſerois volontiers à tous les Poë- » tes d'Italie, ſoit que nous conſiderions, » ou leurs mouëlleuſes ſentences, ou leurs » belles loquutions encore que l'œcono- » mie générale ne ſe rapporte à ce que » nous pratiquons aujourd'hui : Recherchez » vous la Philoſophie Naturelle ou Morale ? » Elle ne leur défaut au beſoin : Voulez- » vous quelques ſages traits, les voulez-vous » de follie ? Vous y en trouuerez à ſuffiſance, » traits de follie toutesfois dont pourrez- » vous faire ſages. Il n'eſt pas que quand il » faut repaſſer ſur la Theologie, ils ſe monſ- » trent n'y eſtre apprentis. Et tel depuis eux » a eſté en grande vogue, lequel s'eſt enrichy

(1) LES RECHERCHES *de la France*, Livre VII. Chap. 3. pag. 603. de l'édition de Paris 1643.

(2) Voyez Fauchet, *fol.* 590.

» de leurs plumes, ſans en faire ſemblant. Auſſi
» ont-ils conſerué, & leur œuure, & leur
» memoire juſqu'à huy, au milieu d'vne in-
» finité d'autres, qui ont eſté enſeuelis avec
» les ans dedans le cercueil des ténébres.
» Clement Marot les voulut faire parler le
» langage de noſtre temps, affin d'inuiter les
» eſprits flouëts à la lecture de ce Roman.
» Qui n'eſt autre choſe qu'un ſonge dont le
» principal ſubiect eſt l'Amour. En quoi on
» ne ſçauroit aſſez louer cette inuention.
» Car pour bien dire, les effects de l'Amour
» ne ſont entre nous que vrais ſonges. C'eſt
» pourquoi Guillaume de Lorry, préſuppoſe
» que ce fut en la primeuere, ſaiſon expreſſe-
» ment dédiée à cet exercice. Ceſtui n'eut loi-
» ſir d'aduancer grandement ſon liure : mais
» en ce peu qu'il nous a baillez (1), il eſt, ſi
» ainſi ie l'oſe dire, inimitable en deſcrip-
» tions. Liſez celle du Printemps, puis du
» Temps, ie deffie tous les Anciens, &
» ceux qui viendront apres nous d'en faire
» plus à propos. Iean de Mehun eſt plus ſça-
» vant que Lorry, auſſi euſt il plus de loiſir
» & de ſubiect que ſon deuancier.

Les Chimiſtes ont prétendu trouver le Grand-Oeuvre de ce Roman ; & il n'en faut pas être ſurpris, puiſqu'ils le voyent clairement

(1) Il n'en a fait qu'environ la cinquiéme partie.

dans le CANTIQUE DES CANTIQUES. D'autres, ſe ſont divertis à y découvrir une eſpéce de Théologie Morale (1) : mais le fameux Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris ; bien éloigné de cette penſée, l'a regardé comme un Livre très-dangereux, & a fait un Ouvrage exprès pour le décrier (2). Enfin il s'eſt trouvé des gens qui l'ont pris pour une Satyre contre le beau Sexe, comme nous le verrons bien-tôt. Ils ne ſe trompoient pas. Jean de Meun avoit ſi peu ménagé les Femmes dans ce *Roman*, qu'elles réſolurent de s'en venger : mais il ſe tira d'affaire par un trait de plaiſanterie. Le Préſident Fauchet, qui nous a conſervé cette Hiſtoriette, la narre d'une maniére ſi naïve, que je me ſervirai de ſes propres termes.

» Iean de Meung, *dit-il* (3), cuida être » payé de la meſme monnoye qu'Ouide ſon » maiſtre : pource qu'une partie des dames » de court mal renommées, moines, hy- » pocrites, autres gens vicieux qu'il avoit ta- » xez en ſes liures, lui ſuſciterent beaucoup » d'ennemis. Meſmes les dames faſchées de » ces vers trop piquans :

(1) Voyez le Diſcours qui eſt à la tête de l'édition du *Roman de la Roſe*, de Galliot du Pré.

(2) La Croix du Maine.

(3) *Ubi ſupra*, fol. 590.

» *Toutes eſtes, ſerez, ou fuſtes,*
» *De faict, ou de volonté, putes;*

» delibererent un jour de l'en chaſtier. Du-
» quel danger il ſe ſauva gentiment en ceſte
» maniere. Maiſtre Iean de Meung eſtant ve-
» nu à la Court pour quelque occaſion, fut
» par les dames arreſté en vne des chambres
» du logis du Roy, eſtant enuironné de plu-
» ſieurs ſeigneurs : leſquels pour avoir leur
» bonne grace, auoyent promis le repreſen-
» ter, & n'empeſcher la punition que elles
» en voudroient faire. Mais Iean de Meung
» les voyant tenir des verges, & preſſer les
» Gentils hommes de le faire deſpouiller;
» il les requit luy vouloir octroyer vn don;
» iurant qu'il ne demanderoit pas remiſſion
» de la punition qu'elles attendoient prendre
» de lui (qui ne l'avoit meritée) ains au
» contraire l'aduancement. Ce qui lui fut
» accordé à grand peine, & à l'inſtante priere
» des ſeigneurs. Alors Maiſtre Iehan com-
» mença à dire : Mes dames, puiſqu'il faut
» que je reçoive le chaſtiment, ce doit eſtre
» de celles que i'ay offenſées. Or n'ay-ie parlé
» que des meſchantes, & non pas de vous
» qui eſtes icy toutes belles, ſages, & ver-
» tueuſes : partant celle d'entre vous qui ſe
» ſentira la plus offenſée, commence à me

» fraper, comme la plus forte putain de tou-
» tes celles que i'ay blaſmées. Il ne ſe trouua
» pas une d'elles qui vouluſt auoir ceſt hon-
» neur de commencer, craignant d'empor-
» ter ce tiltre infame. Et Maiſtre Iehan eſ-
» chappa, laiſſant aux dames une vergogne:
» & donnant aux ſeigneurs là preſens, aſſez
» grande occaſion de rire : car il s'en trouua
» aucuns d'eux, à qui il ſembloit que telle
» ou telle deuoit commencer, mais les mieux
» appris rompirent ce iugement, pour euiter
» au debat qui en fuſt ſuiui.

» Le Romans de la Roſe, *ajoute Fauchet*;
» a (ce neanmoins) eſté receu par les li-
» brairies des ſeigneurs, comme liure plai-
» ſant & rempli de beaux traicts de doctri-
» ne, malgré les preſcheurs & Theologiens:
» marris de ce qu'il eſtoit trop manié &
» appris de ce toutes ſortes de gens : telle-
» ment que pluſieurs crierent contre. Et
» entre autre maiſtre Martin Franc, natif en
» la Comté d'Aumale en Normandie, Pre-
» uoſt & Chanoine de Lauzane en Sauoye,
» fit un liure contre le Romans de la Roſe,
» intitulé *Le Champion des dames*: comme ſi
» Iehan de Meung euſt eſcrit contre elles,
» mais ce fut longuement apres la mort de
» maiſtre Iehan de Meung, pource que ce
» Champion eſt adreſſé à Philippes deuxié-
» me Roy de Bourgogne, ſurnommé le
» Bon.

Fauchet rapporte enſuite le tour que Jean de Meun joua aux bons Freres Prêcheurs ; mais un peu autrement que Bouchet. » Il ſe » trouue en la chronique d'Aquitaine, *dit-il*, » vn trait de riſee que le bon maiſtre Iehan » de Meung fit aux freres preſcheurs ou Ia- » cobins de Paris, meſmes en ſon teſtament. » Par lequel ayant ordonné eſtre enterré en » leur Egliſe, il leur laiſſa vn coffre auec » tout ce qui étoit dedans : commandant ne » l'ouurir qu'il ne fut mis en terre. Maiſtre » Iehan trespaſſé, & ſon ſervice mortuaire » fait, ſuiuant ce qu'il auoit ordonné : les » freres viennent en grand haſte pour enle- » uer ce coffre, lequel ſe trouvant plein de » pieces d'ardoiſe, ſur leſquelles poſſible il ti- » roit des figures d'Arithmetique ou de Geo- » metrie, les moines indignez, & penſans » qu'il ſe fuſt mocqué d'eux vif & mort, » deterrerent ſon corps. Mais la Cour de » Parlement aduertie de telle inhumanité, » le fit remettre en ſepulture honorable, » dans le cloiſtre du conuent. Cela me fait » croire, s'il euſt eſté docteur en Theologie » (comme a voulu dire l'Auteur de la Chroni- » que d'Aquitaine, ou celui duquel il l'a pris) » qu'il n'euſt vſé de telle riſee en mourant. » Si vous ne dittes qu'en ce temps-la, les » eſtudians en l'Vniverſité de Paris eſtoient en- » nemis des Mandians, pour l'entrepriſe que

» faiſoyent ces freres ſur les gens d'Egliſe, &
» maiſtre de l'Vniverſité : ſe fourrans par les
» cours, pour eſtre confeſſeur des Roys &
» Princes : entreprenans auſſi les lectures
» publiques, ſur les maiſtres Regens des
» Vniverſitez. Dont maiſtre Iehan ſe vange
» d'aucuns d'eux, ſous la perſonne de Faux
» ſemblant, tant au Romans de la Roſe,
» qu'en vne Satyre faite contre les vices,
» appellee Teſtament, & Codicille : mais
» par une copie que i'ay, (eſcrite auant deux
» cens ans) *Status mundi, ſiue doctrina gen-*
» *tium.* I'ay mis toutes ces raiſons, afin que
» toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira.

Le ROMAN DE LA ROSE a été réduit en proſe par Jean Moulinet (1), qui l'a enrichi de pluſieurs Allégories de ſon invention. Il a mis ces quatre Vers à la tête de ſon Ouvrage :

C'eſt le Roman de la Roſe
Moraliſé clair & net,
Tranſtaté de Vers en Proſe
Par voſtre humble Moulinet.

J'oubliois de vous dire, Monſieur, que le Langage des Exemplaires imprimés du Ro-

(1) Chanoine de Valenciennes. Il fleuriſſoit environ l'an 1480. Voyez la Croix du Maine, pages 149. & 246.

MAN

MAN DE LA ROSE, n'eſt pas conforme à celui des Manuſcrits. On l'a changé en un François plus moderne (1): & de-là vient que les Imprimés différent beaucoup les uns des autres; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux changemens. Nous avons vû que Paſquier dans ſes RECHERCHES blâme Marot d'en avoir fait une Reviſion: il s'explique encore plus fortement dans ſes LETTRES. *Il n'y a homme docte entre nous*, dit-il (2), *qui ne liſe les doctes eſcrits de Maiſtre Alain Chartier..... & qui n'embraſſe le Romant de la Roſe; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'euſt voulu habiller à la moderne Françoiſe.* Cependant il eſt certain que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a altéré les Manuſcrits, auſſi bien que les Copies imprimées: & il eſt très difficile d'en trouver, qui ayent échappé à la diligence indiſcrete de ces Reviſeurs. Ils ont crû rendre l'Ouvrage meilleur, & ils n'ont fait que le gâter. On ne reconnoît plus dans ces Exemplaires retouchés, l'état où étoit notre Langue dans le treiziéme ſiécle: on lui a ôté cette naïveté & cette grace qu'elle avoit

(1) La Croix du Maine.
(2) Liv. II. dans la *Lettre à M.* Cujas. p. m. 104. & 105.

alors, malgré toute ſon imperfection. C'eſt à peu près la même choſe que ſi l'on s'aviſoit aujourd'hui de revoir nos Auteurs du quinziéme ou ſeiziéme ſiécle, pour les rapprocher de notre maniére d'écrire. Mais afin que vous puiſſiez mieux juger, Monſieur, de l'énorme différence qu'il y a entre les Exemplaires imprimés & les plus anciens Manuſcrirs, j'ajoûterai ici le commencement du ROMAN DE LA ROSE, tel qu'il ſe trouve dans un Manuſcrit de la Bibliothéque d'Oxford, qui eſt très-bien écrit ſur du velin, & orné de fort jolies ſigures en miniature. C'eſt une marque de ſon Antiquité. Je mettrai à côté l'Edition imprimée, dont vous venez de voir un lambeau. Vous pourrez juger par-là du génie, & du ſtile de Guillaume de Lorris.

MANUSCRIT D'OXFORD. DE GALLIOT DU PRE'.

CI commence le romanz de la roſe
Ou l'art d'amour eſt toute encloſe.

Maintes gens dient que en ſonges
Na ſe fables non & manſonges

Mes len puet tels Songes ſongier

Qui ne ſont mie menſongier

Ains ſont apres bien aparant
Si ien puis bien traire agarant

I. ancteur qui ot non macrobes

Qui ne tint pas ſonges alobes

Ainſois eſcript la uiſion
Quil auint au roy Cyprion.
Quicunques cuide ne qui die
Q'ſoit foleur ou muſardie
De croire que ſonges auiegnent

Qui ce voudra pour fol me tiegnet
Car endroit moy ai ie fiance

Q'ſonges ſoit ſegneſiance
Des biens aus gens ou des ainuis
Que li pluſieurs ſongent denuis
Maintes choſes couuertement

Q'len voit puis aportement.
Le vinteſime an de mon aage

U point quamours prent le paage

Cy eſt le rommant de la roſe
Ou tout lart damours eſt encloſe.

Maintes gens vont diſant que ſonges
Ne ſont que fables & menſonges
Mais on peult tel ſonge ſonger
Qui pourtant neſt pas menſonger
Ains eſt apres bien apparent
Si en puis trouuer pour garant
Macrobe vng acteur treaſſable
Qui ne tient pas ſonges à fable
Aincoys eſcript la viſion
Laquelle aduind a Scipion.
Quiconques cuyde ne qui die
Que ce ſoit vne muſardie
De croire qu'aucun ſonge aduienne
Qui vouldra pour fol ſi mentienne,
Car quant a moy iay confiance
Que ſonge ſoit ſignifiance
Des biens aux gens & des ennuitz
La raiſon, on ſonge par nuytz
Moult des choſes couuertement
Quon voit apres appertement
Sur le vingtieſme an de mon eage
Au point quamours prent le peage

Les iones gens couchie meſtoie
De ieunes gens, coucher malloye

Vne nuit ſi com ie ſoloie
Vne nuyt comme ie ſouloye
Et mie dormoie mout forment
Et de fait dormir me conuint
Si vi 1. ſonge en mon dormant
En dormant vng ſonge maduint

Qui mout fut bel & mout me plut
Qui fort beau fut a aduiſer
Comme uous orrez deviſer
Car en aduiſant moult me pleut

Mes en ce ſonge onqs riens nut
Et oncques riens au ſonge neut

Q'avenu treſtout ne ſoit
Qui du tout aduenu ne ſoit
Si com li auctеur racontoit
Comme le ſonge recenſoit
Or vueil ce ſonge rimoier
Lequel vueil en rime deduire
Pour nos cuers plus ialeſoier
Pour plus a plaiſir vous induire

Quamours le me prie & comande,
Amours men prie & le commande,
Et ce nuls bons qui me demande
Et ſi daduenture un demande

Comment ie veuil que cis romans
Comment ie vueil que ce rommant
Soit apele que ie commans
Soit appelle ſacha lamant
Ce eſt li romans de la roſe
Que ceſt le rommant de la roſe

Ou lart damours eſt toute encloſe
Ou lart damour eſt toute encloſe.
La matiere en eſt bonne & nueue
La matiere eſt belle & louable
Or doint Diex que en gre la reſoiue
Dieu doint quelle ſoit aggreable
Celle pour ciu ie lai enpris
A celle pour qui lay empris
Ceſt celle qui tant a de pris
C'eſt une dame de hault pris
Et tant eſt digne deſtre amee
Qui tant eſt digne deſtre aymee

Quelle doit eſtre roſe clamee.
Quelle doit roſe eſtre clamee

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

J'ENVOYE savoir si la fatigue que vous eûtes hier, ne fut pas aussi grande que le plaisir de voir la Cérémonie (1). Si vous avez eu la compagnie des Chanoines, comme je n'en doute point, je ne vous plains pas. Ils ont des remédes contre l'ennui & la languenr qu'on trouve en ces sortes d'occasions. Le Doyen de Guernezey disoit, *qui dit* CHANOINE *dit* HOSPITALIER; c'est leur Institution, & celui qui ne feroit pas bonne chére à son hôte, donne matiére à un dévolu, & mérite de perdre son Canonicat: danger, que Monsieur Sarte n'a jamais couru. Je souhaiterois que vous eussiez souvent son commerce: je croi que celui de Monsieur Breval ne peut être que très-bon, & que vous vous serez assez bien trouvée des graces que le Seigneur fait à son Eglise.

(1) Le Couronnement de la Reine, le 2. de Mai 1702, dans l'Eglise Collégiale de Westminster.

A LA MESME

J'Ai d'excellent pain ; je n'ai point de beurre aujourd'hui, & je ne ſaurois fournir ma part du déjeûner : Monſieur de Montandre (1) employeroit de bon cœur une partie de ſon gain en Pêches. Je ne ſai ſi c'étoit aujourd'hui que cette petite troupe déjeunante devoit s'aſſembler. Quelque travers qu'il y ait dans l'Eſprit des Femmes, il n'y en a pas aſſez pour leur rendre un Vieillard agréable ; & je croi qu'on peut ſe paſſer de moi par tout, horſmis au jeu, où le perdant ne déplaît jamais à l'heure qu'il perd : on retrouve ſes déſagrémens quand il a perdu, & payé.

(1) M. le Marquis de Montandre.

LETTRE
DE MONSIEUR
SILVESTRE.

VOus ne sauriez croire la joye que j'ai eue de voir arriver le Pâté. Outre qu'un Pâté de Perdrix est considérable par lui-même, il m'a rappellé l'idée de Mylord Montaigu, la vôtre, celle de toute la bonne compagnie qui est à Boughton, & m'a fait imaginer vivement toutes les beautés que je n'y ai pas vûes. J'en suis informé par tous ceux qui y ont été. Mylord Gallway, bon connoisseur en toutes choses, m'a dit, que la Cascade de Boughton est la plus parfaite & la plus achevée qu'il ait vûe : qu'il y a de plus grandes Piéces d'Eau à Versailles & à Chantilly ; mais que s'il avoit à donner un modelle de ces sortes d'ouvrages-là, il donneroit la Cascade de Boughton au préjudice de toutes les autres. Monsieur le Coq en a fait la description dans une fort grande Lettre : Monsieur de Montandre en parle à peu près comme eux.

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de son pro-

pre mouvement, il me rend un des plus préſomptueux hommes du monde : quand vos inſpirations l'auroient déterminé, je lui aurois toujours une fort grande obligation, & ne ſerois pas fâché de lui en avoir ſouvent de la ſorte. Je crains qu'il n'y ait une eſpéce d'ingratitude à faire des diſtinctions ſi délicates. Quelque vanité qu'il puiſſe y avoir, je veux croire que Mylord a ſongé premierement à moi, & que vous l'avez fait ſouvenir de temps en temps du deſſein qu'il avoit eu.

Depuis ma Lettre écrite, Monſieur de la Pierre eſt arrivé, qui m'a donné onze Pêches, *qui valent onze Cités*, pour parler comme les Eſpagnols, quand ils veulent faire valoir les préſens qu'ils reçoivent. Les douleurs que je reſſens préſentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'euſſiez guéri avec le régime de Bougthon, les Perdreaux, les Truſes, *&c.* Si vous étiez ici il ne ſeroit beſoin que de vos regards. Il n'y a point de maladie qui puiſſe tenir contre les *corpuſcula*, *effluvia*, *emanationes*, *ſimulacra ſanitatis*, qui partent de vos yeux. Je ſouhaite avec beaucoup d'impatience d'en recevoir les effets.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

QUAND je joue chez vous, je perds sûrement; mais j'ai la consolation que vous gagnez quelque chose de ce que je perds: quand je joue ailleurs, j'ai le déplaisir que ce n'est pas vous qui gagnez mon argent, & la peur que vous ne perdiez chez vous le vôtre. Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire, j'entens de perdre au jeu: car pour de *soudainetés*, mot consacré par Madame Mazarin, j'en crois être exemt.

A LA MESME.

JE croyois vous faire aller juſqu'aux *idées innées* (1) mais je voi qu'à peine allez-vous aux *Axiomes*. Laiſſons la ſcience : Salomon, le plus ſage des hommes, a dit que la ſcience étoit *affliction de chair*. Ne pouvant réjouir celle des Dames, il eſt de l'honnêteté & de la bienſéance de ne la pas affliger. Si le changement d'une Guinée ou la Guinée entiere pouvoit mériter aujourd'hui quelque entrée en votre maiſon ; je tâcherois de me donner ce mérite-là : non pas par l'argent, mais par la maniére honnête & galante que j'aurois à le perdre.

(1) M. de Saint-Evremond liſoit dans ce temps-là, le Traité *de l'entendement* de M. Locke.

BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE.

IL y a environ dix ans que Mylord Montaigu nous apprit, à Madame Mazarin & à moi, ce que c'étoit que *Depontani*. Je pensois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coutumes des Romains; il s'en falloit Festus, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas si bien. *Depontani*, étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au public & aux particuliers, que l'on jettoit du haut du *Pont* dans la Riviere. Ce discours m'allarma; jugez si je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernieres appréhensions:

Urget præsentia Turni.

Je supplie Mylord Montaigu de ne me pas mettre au nombre des *Depontani*, mais de contribuer à me faire demeurer au monde autant de temps que la nature le permettra. Pour vous, Monsieur le Docteur, qui devez

avoir ſoin de ma vieille maſſe, & la ranimer par vos regards ſalutaires, d'où vient que vous avez été ſi long-temps ſans me voir ? Si vous n'êtes pas plus aſſidu, je reprendrai ces petits corps, ces atômes de ſanté que je vous ai donnés.

BILLET

A MADAME

DE LA PERRINE.

JE fais tout ce que je puis pour redevenir jeune, & n'en puis venir à bout. Je ſonge au Collége, je retourne à l'étude de la Grammaire ; & tout cela inutilement. Si Betty, toute jeune qu'elle eſt, vouloit ſe défaire de trois ou quatre ans, elle n'a qu'à lire les DECISIONS DE L'ACADEMIE (1), fort propres à rappeller, du moins, l'idée de la jeuneſſe. A parler ſérieuſement, vous y verrez cent vetilles de Langue, aſſez néceſſaires à qui veut parler François exactement, & le prononcer

(1) REMARQUES ET DECISIONS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, *recueillies par* M. L. T. (*M. l'Abbé Tallemont*) imprimées à Paris en 1698.

comme il faut. Monſieur de Miremont a mon autre Livre de Brantome depuis huit jours. Si vous aviez quelque partie d'Hombre digne de nous, vous n'avez qu'à faire dire à mon Porteur, OUI, pour ne pas vous donner la peine d'écrire. Un Billet ſeroit pourtant beaucoup mieux.

A LA MESME.

MONIEUR Rouviere a gagné vos bonnes graces pour deux Jonquilles: à l'âge où je ſuis, il faut faire un préſent plus conſiderable; je vous en envoye cinq. Je ne ſerois pas en peine des faveurs, ſi j'en ſavois faire un bon uſage. Mandez moi ce que vous ferez après dîner. Je ſignois toutes mes Lettres à Madame Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme Don Quichotte les ſiennes à Dulcinée; LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE: elle ſignoit les ſiennes comme Dulcinée, à Don Quichotte.

A MONSIEUR SILVESTRE.

STANCES IRREGULIERES.

DOCTEUR aux regards ſalutaires;
Qui par vos rayons de ſanté,
Menacez les Apotiquaires
D'une prompte inutilité.

Anti-baſilic dont la vûe
Sait guérir comme l'autre tue;
Qui vous a fait tant retarder?
Docteur, venez me regarder.

Depuis le premier de Novembre;
J'ai gardé tous les jours la chambre;
Dans un état fort ennuyeux;
J'attens pour en ſortir le ſecours de vos yeux.

Cette vertu ſurnaturelle
Attachée à votre prunelle,

Vient d'agir ſelon mes ſouhaits ;
A peine je la voi que j'en ſens les effets.

Rendons graces au Ciel de nous trouver en vie
Dans le temps qu'on travaille à détruire la Mort,
Et que Silveſtre, au moins, détruit la maladie.
Pouvions-nous eſperer jamais un ſi beau ſort?

Mais quelqu'un me dira ; cette même nature
Qui nous fait voir le jour, méne à la ſépulture ;
Et malgré tous ces beaux diſcours,
On meurt, & l'on mourra toûjours.

Quoi ! Veux-tu, par le vrai, te rendre miſérable ?
Veux-tu donc voir, par lui, ſans ceſſe tes malheurs ?
Souvent le faux donne un bien véritable,
Chacun, au faux, peut trouver ſes douceurs :
Si vous ôtez du monde les Erreurs,
Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silveſtre, moins ingénieux,
Quitteroit le talent de plaire ;
Et prenant un air ſérieux,
A ſon naturel tout contraire,

Ne guériroit plus par ſes yeux,
Comme il avoit toûjours ſû faire.

Celui qui voulut à nos corps
Rendre leur nature immortelle (1);
Sut donner de ſi beaux dehors
A ſon opinion nouvelle,
Que le vrai, tout confus alors,
N'oſoit paroître devant elle.

O toi, qui cauſes nos ennuis,
Indiſcrete & deſagréable
Verité; cache-toi dans le fond de ton Puits;
Et nous laiſſe goûter les douceurs de la Fable.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

JE vous ſouhaite une bonne année. Souhaiter eſt la ſeule choſe que je puis faire: ſi vous vouliez pourtant, je ferois quelque

(1) M. Aſgil. Voyez ci-deſſus, page 354.

choſe de plus ; ce ſeroit de vous donner un repas avec Monſieur Silveſtre. Si j'euſſe crû vous trouver chez vous, je vous aurois porté le ſouhait que je vous envoye. On ne vous trouve jamais. J'ajoûterai ſix Vers à ma Proſe.

Puiſſent les bonnes deſtinées
Me donner dix ou douze années !
Puiſſiez-vous avoir en effet
Eſprit content, ſanté parfaite,
Et tout le bien que vous ſouhaite
La Marquiſe de Gouvernet.

A LA MESME.

JE ſuis bien fâché de ne m'être pas trouvé au logis, quand vous me fiſtes l'honneur d'y envoyer. Mandez-moi s'il y a quelque ſervice à vous rendre ; j'y cours. Si vous gardez la maiſon, je ne manquerai pas de m'y rendre. Diſpoſez d'un homme qui paſſe les nuits auſſi mal que vous ; mais par des cauſes bien differentes de nos inſomnies. Puiſſiez-vous perdre les vôtres agréablement ! je ſuis au deſeſpoir de n'être plus capable de vous les ôter ;

Je vous tirerois de l'épreuve
D'être long-temps ſage & veuve (1).
Ne pouvant devenir l'objet de vos amours.
Puiſſiez-vous la faire toûjours,

Sur la tyrannie de la Raiſon.

LA Raiſon eſt d'un triſte uſage!
Qu'il eſt ennuyeux d'être ſage!
De vivre toûjours gravement
Sous les ordres du jugement;
De réfléchir toute ſa vie
De peur de faire une folie!

L'Amour n'eut jamais de liens,
Raiſon, ſi fâcheux que les tiens:
En amour, on aime ſes peines;
Raiſon, tu combats nos deſirs,
Contrains ou choques nos plaiſirs;
C'eſt de toi proprement que nous portons les chaînes.

C'eſt toi qui cauſes les rigueurs,
Que nous trouvons avec les Dames:

(1) Voyez ci-deſſus; page 177.

Tu mets le ſcrupule en leurs ames,
Tu fais le tourment de leurs cœurs ;
Sans toi, ſans toi, l'Amour n'auroit que des douceurs.

LETTRE
A MADAME
DE LA PERRINE.

MANDEZ-MOI ſi vous êtes dans la même réſolution où vous étiez hier pour la viſite de Madame Bond.

Femme eſt un Animal aimable,
Mais de ſa nature muable ;

dit un ancien Poëte. Vous avez la qualité d'*aimable* : comme vous n'avez rien des défauts du ſexe, le dernier ne vous touche pas.

A LA MESME.

MADAME Bond ſera chez elle : ſi vous voulez vous y trouver à quatre heures, ou quatre heures & demie, je ne manquerai pas de m'y trouver auſſi, & de vous y faire le compliment que Madame Mazarin me faiſoit faire au Roi ; *très-humble & très-obéiſſant ſerviteur* (1).

(1) Madame Mazarin railloit ſouvent M. de Saint-Evremond ſur ce qu'un jour le Roi lui ayant demandé *s'il étoit amoureux*, il fit une profonde révérence & dit, qu'*il étoit ſon très humble & très-obéiſſant Serviteur.*

LETTRE

A

MONSIEUR LE COMTE

MAGALOTTI;

Du Conseil d'Etat de Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Grand-Duc de TOSCANE.

QUE vous êtes heureux, Monſieur! Il y a plus de trente ans que j'ai l'honneur de vous connoître: vos années vous ont fait acquérir un grand ſavoir; vous ont fait avoir beaucoup d'expérience, beaucoup de conſidération, ſans vous avoir rien ôté de la vigueur du corps & de l'eſprit: les miennes, plus nombreuſes à la verité, m'ont été moins favorables. Elles ne m'ont rien laiſſé de la vivacité que j'ai eue, & du meilleur temperament du monde que j'avois. Au reſte, Monſieur, je vous ſuis fort obligé de m'avoir écrit en Italien: ſi vous aviez pris la peine de m'écrire en François, vous m'euſſiez laiſſé la honte de voir un Etranger entendre beau-

coup mieux que moi la beauté & la délicateſſe de ma Langue. Il eſt vrai que preſque toutes les Nations de l'Europe auroient partagé cette honte-là, car il n'y en a point dont vous ne parliez la langue plus élegamment que leurs plus beaux eſprits ne ſauroient faire.

Je vous aurai fait beaucoup de tort dans l'opinion qu'avoit Monſieur le Marquis Rinuccini (1) de votre diſcernement : la réputation que vous m'avez voulu donner auprès de lui, aura gâté la vôtre. On eſt fort ſatisfait de lui en cette Cour; de ſa perſonne, de ſon procedé, & de ſa converſation. J'y ai trouvé tout l'agrément qu'on pourroit deſirer. Monſieur le Cavalier Giraldi, qui eſt bien ici avec tout le monde, lui donne toutes ſes connoiſſances, dont il n'aura que faire quand il voudra ſe montrer : ſa préſence le met hors d'état d'avoir beſoin de bons offices. Avant que de finir, je vous ſupplierai, Monſieur, de faire valoir auprès de S. A. R. la profonde reconnoiſſance que je conſerverai juſqu'au dernier moment, de toutes les bontés qu'elles a eues pour moi. Je dois aux liberalités de ſon bon vin de Florence, mes dernieres années, que j'ai paſſées avec aſſez de repos. Après que vous m'aurez acquitté de ce premier devoir,

(1) Envoyé Extraordinaire du Grand-Duc. Il étoit venu en Angleterre pour complimenter la Reine ſur ſon avénement à la Couronne.

qui m'eſt le plus précieux du monde, vous aurez la bonté d'aſſûrer Monſieur le Commandeur Del Bene, de l'eſtime que j'aurai toute ma vie pour ſon mérite. Je ne vous donnerai point de nouvelles aſſurances des ſentimens que vous me ſûtes inſpirer, dès le moment que j'eus l'honneur de vous connoître. Je finirai par l'état où je me trouve depuis long-temps: ces ſix Vers que j'ai fait autrefois (1) vous l'expliqueront,

Je vis éloigné de la France,
Sans beſoin & ſans abondance,
Content d'un vulgaire deſtin:

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans molleſſe;
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.

Auſſi malade que je le ſuis aujourd'hui, je devrois la ſouhaiter au lieu de la craindre: mais ſi je paſſe une heure ſans ſouffrir, je me tiens heureux. Vous ſavez que la ceſſation de la douleur eſt la félicité de ceux qui ſouffrent. Je trouve que la mienne eſt ſuſpendue,

(1) Voyez le *Sonnet* adreſſé à Mademoiſelle de l'Enclos, Tome IV. page 325.

quand je ſuis aſſez heureux pour vous entretenir.

BILLET
A MONSIEUR
SILVESTRE. (1)

DOcteur, mandez à vos amis
Pourquoi nos fameux appétits
Ne ſont venus rendre l'hommage
Qu'ils doivent à leur Mécenas,
Et faire valoir l'avantage
De leur talent à ſes repas.
Pour les ſauver de la moleſſe
Où méne la délicateſſe,
Defendez-leur les Perdreaux;
Les Cailles, & les Faiſandaux.
Et, ſi vous pouvez, qu'on les livre
Aux amis du Mylord qui n'ont pas pû le ſuivre;
Gens par l'âge affoiblis, débiles eſtomacs,
Ne pouvant digérer que des mets délicats.

(1) M. Silveſtre étoit alors à la campagne, avec Mylord Montaigu.

Vous

Vous, Héros d'appétit, qu'un robuſte mérite
A de nouveaux exploits tous les jours ſollicite,
Attaquez d'énormes Brochets,
Qui furent la terreur des Mangars & des Philes;
Attaquez des Poiſſons qu'on prend pour Crocodiles (1),
Et ne les quittez point ſans les avoir défaits.
Sur l'appétit tout mon bonheur ſe fonde,
J'aimerois mieux, célébre Morelli,
Et renommé Vaſſor, votre appétit,
Que les Etats du plus grand Roi du monde.

BILLET
DE MADAME
DE LA PERRINE.

AUCUN vin ne me fait envie;
D'aucun mets je ne ſuis tenté;
Que puis-je faire dans la vie?
Qui peut m'y tenir arrêté?
Je prens peu de plaiſir à lire;

(1) Voyez ci-deſſus, page 316.

J'oblige le public en m'abſtenant d'écrire ;
La ſeule douceur que j'attens,
C'eſt d'entendre Mylady Band.
Je n'aime plus que l'harmonie
Ta voix au claveſſin puiſſe-t-elle être unie ;
Pour entendre les doux accords
Qu'on promet aux ames ſans corps.

Je ſuis fort mal ; & j'ai raiſon de me préparer des plaiſirs en l'auttre monde : puiſque le goût & l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas eſpérer beaucoup en celui-ci.

Fin du cinquiéme & dernier Tome.

701845

TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le cinquiéme Tome.

On a mis une n. *pour marquer que le chiffre ſuivant ſe rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A.

A Mans, où il faut chercher les parfaits Amans. 129.

Aminte du Taſſe, éloge de cet Ouvrage. 103.

Amours de Henri le Grand, jugement ſur ce Livre. 311.

Anciens, combien les Admirateurs outrés des Anciens ſont déraiſonnables. 101. Nos Modernes ſurpaſſent les Anciens à divers égards. 102. & *ſuiv.*

Anglois, raillés ſur leur paſſion pour certaines viandes. 195, 196. Leur bravoure. 199. Avec quelle fermeté ils enviſagent ordinairement la Mort. 345.

Angloiſes, éloge de leur beauté. 199. Si elles ſont plus fidelles à leurs maris que les Françoiſes. 182.

Artemiſe, combien elle fut touchée de la mort de ſon mari. *n.* 118.

Aſgil, prétend qu'on peut être transferé à la vie

éternelle ſans paſſer par la mort. *n.* 354.
Auguſtin (Saint) idée qu'en ont Hobbes, Iſaac Voſſius, & le Pere Simon. 275.
Auvergne (le Prince Maurice d') meurt à la Haye. *n.* 380.

B.

Barbin, Libraire de Paris, prie M. de Saint-Evremond de lui envoyer ſes Ouvrages. *n.* 202.
Barillon (le Marquis de) ſecret admirable qu'il avoit contre la plénitude. 378.
Bath, éloge de ſon Mouton. 150. 217. Eſt célébre par ſes Bains, & par ſes Eaux minérales. *n.* 196.
Banval, ſon éloge. 277.
Bayle, combien eſtimé de M. de Saint-Evremond. *n.* 273, 274. Défendu contre l'Abbé Renaudot. 273. *& ſuiv.* Son éloge. 383. 384. Son caractére. 384.
Benſerade, jugement ſur cet Auteur. 92.
Bernier, Son éloge. 321. Ce qu'il penſoit ſur l'abſtinence des plaiſirs. *ibid.*
Beverweer (Mademoiſelle de) ſa mort. *n.* 118.
Bois (l'Abbé du) va en Angleterre. *n.* 296.
Boſſuet (Jacques Benigne) pourquoi plus moderé pendant qu'il étoit Evêque de Condom, que lorſqu'il fut Evêque de Meaux. 307.
Brawn, ce que c'eſt. *n.* 195.
Buckley (Sophie) ſon caractére. *n.* 268.
Buſſi Rabutin (le Comte) Jugement ſur les Portraits qu'il a fait de M. de Turenne, du Prince de Conti, & du Roi de France. 186.

C.

Canaples (le Marquis de) ſon attachement pour M. de Saint-Evremond. 344, 345, 350.
Cantique des Cantiques, les Chimiſtes y ont trouvé le Grand-Oeuvre. 396.
Cas de Conſcience ſingulier. *n.* 232. *& ſuiv.*
Charles II. Roi d'Eſpagne, ſa vie maintenoit la Paix de l'Europe. 334.
Charleval, ſon Eloge. 113, 114. Sa mort. *n.* 113.
Chaulieu (l'Abbé de) Son éloge. 167, 168.
Chevreuſe (Madame de) croyoit en mourant qu'elle alloit cauſer avec ſes amis en l'autre monde. 343.
Ciprianus, excellent Opérateur pour la pierre. *n.* 358.
Clerembaut (le Comte de) avoit une opinion trop avantageuſe de lui-même. 347.
Clopinel, voyez, *Meun.*
Condé (le Prince de) ſon Parallele avec M. de Turenne. 14. *& ſuiv.*
Cordouë (Don Antonio de) idée qu'il avoit des Princes. 360.
Corneil (Pierre) combien il a excellé dans la Tragédie. 92. Son Parallele avec Racine. *ibid.* A ſurpaſſé tous les Anciens. *ibid. &* 102.
Côteaux, les trois Côteaux. *n.* 369.
Crever, pourquoi on diſoit au Mois de Septembre, *voici le temps où il faut crever.* 21.

D.

Dangeau (le Marquis de) va voir le Comte de Grammont pour le convertir. *n.* 211.
Deſpreaux, ſon éloge. 92. Admirateur outré des

Anciens, il a fait des Ouvrages qui surpassent de beaucoup les leurs. 102. Sa Satire contre les femmes. 148, 182.

Dévotion, en quoi consiste la véritable Dévotion, 237.

Disputes des Religions, voyez, *Religion.*

Domitien (l'Empereur) fit régler par Arrêt du Sénat, comment on devoit faire la Sauce au Turbot. 77.

E.

Eaux minérales, régime qu'il faut garder en les prenant. 152, 154, 155.

Enclos (Mademoiselle de l') son éloge, 157, 158.

Epoux, si la qualité d'Epoux dégage de ce qu'on doit à la raison, à la justice, & à l'humanité. 236.

Erard, ses injures contre la Nation Angloise. 220. 221. Fausletés qu'il a débitées dans son *Plaidoyé* contre Madame Mazarin. 223. 224. Après avoir usé son imagination à inventer & à feindre, il a recours à de vieilles Loix éteintes. 238. Croit faire sa cour au Roi de France, en déclamant injurieusement contre le Roi Guillaume. 241. 242. Ridiculité des accusations qu'il forme contre Madame Mazarin. 242. *& suiv.* N'a pas sû ce que c'étoit qu'un *Mylord.* 244.

Escalade de Geneve, voyez, *Géneve.*

Estomac, éloge d'un bon estomac. 319, 320.

Evremond (Saint) se plaint de ce qu'on lui attribue des Ouvrages où il n'a aucune part. 266. 276. Voyez *Ouvrages.* S'accommodoit au Gouvernement des Pays où il vivoit. 20. L'attachement qu'il avoit pour Madame Mazarin nuisoit à sa gloire, & à son repos. 22. *& suiv.* Se fait une espéce d'épitaphe. 44. Etoit quelquefois

maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi. 68. Se raille ſur ſes cheveux gris, ſes lunettes, & ſa calotte. 107. *& ſuiv.* Son éloge. 165, 166. Comparé avec Ovide. 165, 168. Ce que lui ont été les Marêchaux de Clerembaut & de Crequi. 187. Fait lui-même ſon Portrait. 205; *& ſuiv.* Son attachement pour la vie. 133, 203, 211. *& ſuiv.* 326. Comment il ſouhaite de mourir. 214. Se raille ſur la malpropreté de ſes Chiens. 262. Le cas qu'il faiſoit du *Dictionnaire* de M. Bayle. *n.* 273, 383, 384. Son Jugement ſur la Critique & ſur l'Apologie de ſes propres Ouvrages. 278. *& ſuiv.* Combien il eſt touché de la mort de Madame Mazarin. 337. *& ſuiv.* 344, 351, 354. Sa ſituation d'eſprit dans ſa derniere maladie. 423.

F.

Femme, caractére des Femmes de ce temps. 254. Comment les Femmes deviennent dévotes. 302. Leur Dévotion n'eſt ſouvent qu'une vapeur de Rate. 303.

Femme, combien une femme eſt à charge à ſon mari. 178. *& ſuiv.* Dans quelle ſituation d'eſprit elle doit être, lorſqu'elle apprend la mort de ſon époux. 258.

Fontaine (de la) Ses Ouvrages ſont au deſſus de tout ce que les Anciens auroient pû faire dans ce genre. 93, 103. On vouloit l'attirer en Angleterre. 157. L'âge avoit affoibli ſon eſprit. *ibid.* S'il en étoit plus malheureux. 160. Sa mort. *n. ibid.*

France, pourquoi elle n'eſt plus en état d'aſſujettir le reſte de l'Europe. 38. 39. La vertu y eſt à la mode. 208.

G.

Geneve, comment elle fut ſauvée de l'Eſcalade des Savoyards. *n.* 330. La Chanſon qu'on y chante tous les ans le jour de l'Eſcalade, par qui faite. *n.* 333.

Géographie gourmande, Livre à donner au Public. 55.

Givri, eſt réduit au deſeſpoir par les rigueurs de ſa Maîtreſſe. *n.* 126.

Godolphin, (Mylord) ſon éloge. 120. Sa mort. *n. ibid.*

Gongora (Don Louis de) Poëte Eſpagnol. Abregé de ſa Vie. *n.* 98. Jugement ſur ſes Ouvrages. *ibid.*

Grammont (le Comte de) Son éloge. 154, 250. 324. Revient d'une dangereuſe maladie. *n.* 204. Son épitaphe. *ibid.* Bon mot qu'il dit dans ſa maladie. 210. Devient dévot. 208. Sa mort. *n.* 266.

Grecs (les) Egliſe des Proteſtans François réfugiés à Londre, pourquoi ainſi appellée. *n.* 46.

Guillaume III. Roi d'Angleterre, eſt bleſſé au bord de la Boyne. *n.* 63. Paſſe cette Riviere, & bat l'Armée du Roi Jacques. 66, 67. Combien il eſt touché de la mort de la Reine ſon Epouſe. 164. Sa délicateſſe pour les plaiſirs. 174, 175. Conſpiration contre ſa perſonne. 200. Importance de ſa vie. 201. Prend Madame Mazarin ſous ſa protection. 241. Sa douceur à l'égard des Catholiques d'Angleterre. 242. Combien la Paix de Ryſwick lui eſt glorieuſe. 287. *& ſuiv.* Son éloge. 360. *& ſuiv.* Son Portrait. 381, 382.

H.

Hampden, ſon éloge. 75. *& ſuiv.*
Hermitage (de l') ſon éloge. 296.
Hervart (Madame) ſauve Géneve de l'Eſcalade des Savoyards, & comment. *n.* 330.
Herwicg, Docteur Allemand, qui prétend guérir les maladies en faiſant ſuer par ſympathie. *n.* 356.
Hobbes, le peu de cas qu'il faiſoit des Oeuvres de S. Auguſtin. *n.* 275.
Humiere, ſuccombe aux rigueurs de ſa Maîtreſſe. *n.* 126.
Huîtres d'Angleterre, leur éloge. 54. *& ſuiv.*

I.

Jeſuites, brouillés avec leur Général. 185.
Julien Scopon, ſon éloge. 322.
Juſtinien, ce qu'on doit penſer ſur la nouvelle de Juſtinien, qui défend aux femmes de manger avec des hommes, ſans la permiſſion de leurs maris. 238, 239.

K.

Enſington, appellé *le Cimetiere de Londre*, & pourquoi. *n.* 118.

L.

Lorme (Marion de) ſes charmes. 153.
Lorris (Guillaume de) premier Auteur du *Roman de la Roſe*. 387, 388. Dans quelle vûe il l'entreprit. *ibid.* Son éloge. 389. *& ſuiv.*

M.

Magalotti (le Comte) ſon éloge. 421. *& ſuiv.*
Malherbe, en quoi il a excellé. 91.

Mari, quand c'eſt qu'un mari rompt la ſociété contractée avec ſa femme. 236. 237. Pourquoi les Loix autoriſent ſi fort les maris. 239. Si la qualité de mari excuſe toutes ſes fautes. 240.
Mariage, ſes inconveniens. 80, 81. Avantages de ceux qui ne vivent point ſous ſes Loix. 178. *& ſuiv.*
Marie II. Reine d'Angleterre, combien regrettée par le Roi ſon époux. 164.
Marot (Clement) a retouché le vieux François du *Roman de la Roſe* 395, 401. une de ſes Epigrammes. *n.* 27.
Mars (le mois de) eſt le plus triſte mois de l'Année, & pourquoi. 131, 132.
Mazarin (le Cardinal) marie ſa Niéce Hortence Mancini au Duc de la Meilleraye, & pourquoi. 225, 226. Ce choix faillit à ruiner ſa réputation. 226
Mazarin (le Duc) On craignit qu'en épouſant la Niéce du Cardinal, il ne fut héritier de la faveur de cette Eminence. 226. Ce que penſoient là-deſſus les Maréchaux de Turenne, de Villeroi, & de Clerembaut. *ibid & ſuiv.* Il ne tarda pas long-temps à les détromper. 227. Sa diſſipation extravagante des biens immenſes que Madame Mazarin lui avoit apportés 227. *& ſuiv.* Plaiſante raiſon qu'il donne pour la juſtifier. 229. Ses Viſions nocturnes, & ſes révélations. 230. Réglemens ridicules qu'il vouloit qu'on obſervât dans ſes Terres. 222, 223, 247. *& ſuiv.* Affecte une dévotion ridicule. 230. Promet cinquante mille Ecus à l'Evêque de Fréjus, à condition qu'il le ſerviroit dans ſon Mariage, & refuſe enſuite de le payer. 231. Soûtient que les Procès ſont de Droit divin. 232. Va conſulter l'Evêque de Grenoble ſur un cas de Conſcience

inouï jusqu'alors. *ibid.* Fait nourrir un des enfans de Madame de Richelieu, avec défense expresse de lui donner à téter les Vendredis & les Samedis, pour lui faire succer au lieu de lait, le saint usage des mortifications & des jeûnes. 233. S'il lui est possible d'être raisonnable. 234. Combien il fait souffrir Madame Mazarin. *ibid & suiv.* Il lui fait ôter la Pension que le Roi de France lui avoit donnée. 84, 235. Il a donnée à Madame Mazarin une occasion légitime de se séparer de lui. 236. *& suiv.* Fausseté de sa dévotion. 237. Sa conduite est injuste envers tout le monde. 238. Veut obliger Madame Mazarin de sortir d'Angleterre, & refuse de payer les dettes qu'elle a été contrainte d'y faire. 85. *& suiv.* Faux bruit qui court de sa mort. 256. *& suiv.*

Mazarin (la Ducheſſe) Son éloge. 135. *& suiv.* Reproches qu'elle faisoit quelquefois à Monsieur de Saint-Evremond. 25. *& suiv.* Vive Description de ses malheurs. 31, 32. & du triste état où elle s'est trouvée en Angleterre. 32, 33. Elle étoit résolue à en sortir, si ses Créanciers l'eussent trouvé bon. 84 *& suiv.* 161. Elle avoit peu de goût pour le chant. 59. *& suiv.* Idée de sa maniére de jouer à la Bassette. 58. Conseils que lui donne M. de Saint-Evremond. 106. *& suiv.* Elle ne vouloit point retourner avec M. Mazarin, ni se mettre dans un Couvent. 162. Ruinoit sa santé en buvant trop de liqueurs fortes 170, 171, 269. Pensoit bien, mais écrivoit mal. 184. Raillée sur son orthographe. 253. éloge de ses yeux. 109. Combien elle a souffert avec M. Mazarin 234, 235. A été honorée de tout ce qu'il y avoit d'illustre à Rome, en France, à Chamberi, & en Angleterre 235. Biens

immenſes qu'elle avoit apporté à M. Mazarin, 229, 336. Si elle pouvoit ſortir d'Angleterre avec la Reine Marie, épouſe de Jacques II. 240. *& ſuiv.* Pourquoi elle continuoit d'y demeurer. 241. Juſtifiée contre les accuſations ridicules de M. Erard. 241. *& ſuiv.* N'étoit pas née pour vivre avec M. Mazarin. 246. Combien elle aimoit la propreté. *n.* 269. Sa mort. *n.* 337. Son éloge. *ibid. & ſuiv.* Elle eſt morte avec une fermeté & une réſignation extraordinaires. 345

Médecins Anglois, n'aiment point à ſe lever la nuit, pour faire des viſites. 331, 332

Médecins François, refugiés à Londre, leur généreuſe vigilance pour les malades. 332

Ménage, ſon Epigramme ſur la mutilation des Statues du Palais Mazarin. *n.* 228, 229

Menagiana, le ſecond Tome eſt meilleur que le premier. 187

Meun (Jean de) autrement *Clopinel*, a achevé le *Roman de la Roſe*. 388. Son éloge. 392. *& ſuiv.* Il dit du mal des femmes dans ſon Roman, & elles prennent la réſolution de s'en vanger. 396. Comment il ſe tire d'affaire. 397, 398. Il joue plaiſamment les Jacobins. 399

Middleton (Madame) ſon éloge. 135, 136. Son Caractére. 147

Mincepye, ce que c'eſt. *n.* 197

Miremont (le Marquis de) ſon zéle pour la Religion réformée. 45, 46, 47. Regrets ſur ſon abſence. 172, 191, 192. *& ſuiv.*

Moliere, combien il eſt ſupérieur aux Anciens. 92, 102, 103

Montaigu (le Duc de) éloge de ſa belle maiſon de Londre. 313 Payoit une Rente viagére à M. de S. Evremond. *n.* 313

Montandre (le Marquis de) 406, 407

Montbazon (la Ducheſſe de) ſon éloge. 152
Morelli , ſon éloge, *n.* 283. raillé ſur ſes Voyages. 284. ſur ſa Patrie. 293. Sur ſes vaſtes connoiſſances. *ibid.*
Mort , on la recule tant qu'on peut. 211. *& ſuiv.* Livre Anglois où l'Auteur prétend qu'on peut être ttanſféré de la terre à la Vie étetnelle ſans paſſer par la mort. *n.* 354. Partiſans que la mort a trouvés contre cet Auteur. 355. *& ſuiv.*
Mourans , ſe paſſeroient volontiers des beaux diſcours qu'on leur fait. 211. *& ſuiv.*

N.

Nature , la Nature ſe communique aux hommes avec profuſion. 35. *& ſuiv.*

O.

Olonne (le Comte d') ſa mort. *n.* 74
Olone , (Comteſſe d') ſa mort. *ibid.*
On , qui a introduit à la Cour la maniere de parler par *On.* 380
Ondedei (Zongi) Evêque de Fréjus, eſt trompé par le Duc de Mazarin. 231
Ouvrages deſavoués par M. de Saint-Evremond. 203 , 266 , 367

P.

Peres (les Saints) leur caractére. 275
Perles (Poiſſon) éloge des Perles de Tunbridge 77
Perrault , Jugement ſur ſon *Parallele des Anciens & des Modernes.* 93
Perrine (la Marquiſe de la) ſon éloge. 375. Son Portrait. 376
Philoſophes modernes préferables aux Anciens. 104

Pindare, extravagance de ſon prétendu ſublime. 95, 96. Ses Odes ne ſont que l'éloge des chevaux, & des Chariots de courſe. 96
Plumporridge, ce que c'eſt. *n.* 197
Poëſie, Idée naturelle & judicieuſe qu'en ont les François. 94, 95. Abus qu'on fait de la figure, dans la Poëſie. 96. La Poëſie des Italiens eſt pleine de figures outrées ou de *Concetti*. 97. Les Eſpagnols ont le même génie. 97, 98. Les fictions des Anciens ſont trop uſées, pour devoir entrer dans notre Poëſie. 94. *& ſuiv.*
Poules de Lesbos, 291
Princes, ſi la guerre que font les Princes, les empêche de rendre juſtice aux vertus de leurs ennemis, 242

Q.

Quichotte (Don) éloge de ce Roman. 104
Quietiſme, ſur quoi fondé 301. Ses unions divines ne ſont bien ſouvent qu'une vapeur de Rate. 302, 303. Moyens de ſe préparer au Quietiſme. 304. *& ſuiv.*

R.

Racine, admirable dans ſes Tragédies. 92. Comparé avec Corneille. *ibid.* A pris les Grecs pour modele, 92. & les a ſurpaſſés. 102
Raiſon, ſa tyrannie. 418, 419
Religion, Si les honnêtes gens doivent entrer dans la chaleur des diſputes de Religion. 308, 309
Renaudot (l'Abbé) ſon *Jugement* ſur le *Dictionnaire* de M. Bayle. *n.* 273, 274. Idée que M. Bayle avoit de cet écrit. *ibid.*
Roman de la Roſe, eſt l'ouvrage de deux Auteurs. 388. Eſt loué par nos meilleurs Ecrivains. 394. *& ſuiv.*. Divers ſens qu'on lui a donné. 395,

396. On ne le trouve plus dans le vieux langage où il a été composé. 400, 401

S.

Sandwich (la Comteſſe de) va en France. 293; ſon éloge. *ibid.* 329, 340, 347
Saraſin, ſon éloge. 91, 103
Sharr, Poiſſon délicieux. *n.* 76
Silveſtre, Docteur en Médecine à Londre, ſon éloge. 358, 359, 414
Soudaineté, mot conſacré au jeu par Madame Mazarin. 409
Suiſſe qui ſe jetta dans la Riviere, & pourquoi. 328

T.

Théologiens, juſqu'où les aimoit M. Leti. 323
Toſcane (le Grand Duc de) marques de ſon eſtime qu'il donnoit à M. de Saint-Evremond. 421. *& ſuiv.*
Turenne (le Maréchal de) avoit dans ſa phiſionomie quelque choſe de grand & de noble 1, 2. Paſſa par les plus petits emplois de la guerre. 2. Combien il étoit eſtimé de M. le Prince. 2, 3. Vouloit *qu'on fiſt peu de Siéges, & qu'on donnât beaucoup de Combats.* 3. Sa premiére maxime pour la guerre. *ibid.* Service important qu'il rendit à la Cour lorſqu'elle étoit à Gien. 4, 5. Sauve le Roi des mains de M. le Prince, & le ramene à Paris. 6, 7. Idée de ſa conduite. 8, 9. Sembloit donner trop peu à la fortune pour les évenemens. 8. Anéantit les Diſputes que les Officiers formoient pour le rang. 9. Fixe la legéreté & l'impatience des François, & donne de l'activité aux Etrangers 10. Sa conduite à l'é-

gard du Cardinal Mazarin, 10, 11. Son caractere. 11, 12. Etoit modéré sur la Religion, même après s'être fait Catholique. 12. Dans ses dernieres Campagnes il étoit plus hazardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant. 13. Sa mort. *ibid.* Combien il fut regretté de tout le monde, & particuliérement du Roi de France. *ibid.* Son Parallele avec M. le Prince. 14. *& suiv.*

Turretin (Jean Alphonse) son éloge. 156

V.

Vie, passion que les hommes ont pour la vie. 211, 212. Avantages d'une longue vie. 213, 214

Vieillards, Agrémens qu'ils peuvent trouver dans le monde. 211, 212, 254, 255

Vins de Champagne, on leur donne aujourd'hui trop de verdeur. 369

Voiture, son éloge. 91, 103

Usquebac, ce que c'est. *n.* 170

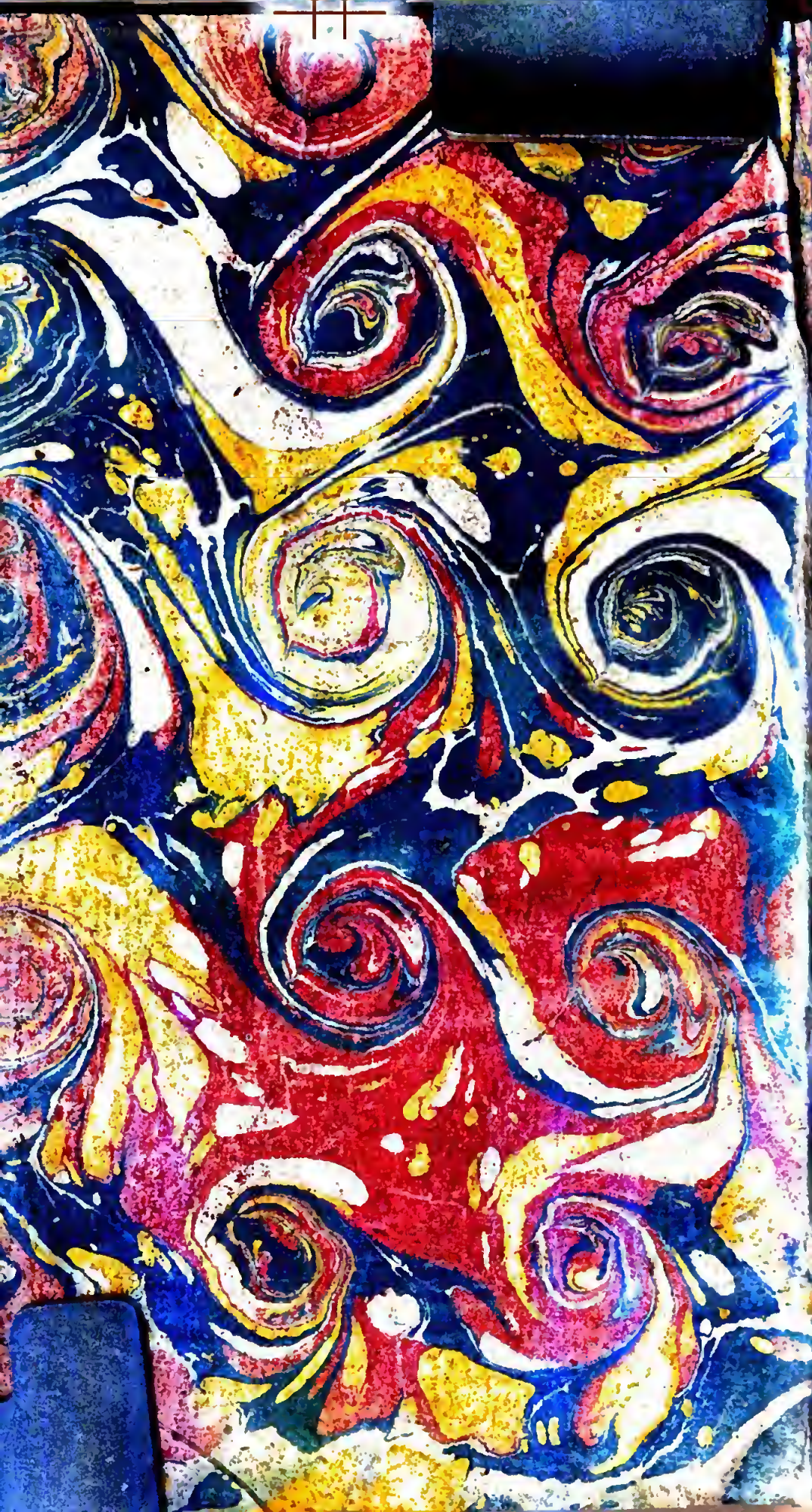
W.

Waller (Edmond) son éloge. 104

Windsor, bonté de ses Lapins. 283 *& suiv.*

Y.

Yveteaux (Des) réfléxion qu'il faisoit sur la perte du temps. 346

Fin de la Table du Tome cinquiéme.

2570